Oshmonek

TOP SECRET

1944
Opérations
très spéciales

Le Jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Oshmonek

1944

Opérations très spéciales

© Le jardin d'Aphrodite - Avril 2017

Sommaire

Première opération (1) **3**

Première opération (2) **21**

Deuxième opération **33**

Troisième opération **47**

Quatrième opération **61**

Cinquième opération **79**

Sixième opération (1) **103**

Sixième opération (2) **117**

Sixième opération (3) **133**

Première opération (1)

Londres *(mai 1944)*

Recrutement

L'homme se prénomme Franck ; il vient de New York et fait partie des troupes américaines stationnées en Grande-Bretagne pour le débarquement. Il est officier dans les troupes aéroportées de la 19e et bénéficie d'une permission dans la capitale anglaise car l'opération de débarquement en Normandie a encore une fois été reportée pour cause de mauvais temps.

À 22 heures, dans le bar du Waldorf Astoria, se sont retrouvés quelques officiers qui dégustent un whisky tout en écoutant la radio londonienne qui diffuse pour la première fois du jazz en hommage aux soldats américains présents sur leur sol.

Les femmes – les vraies – sont peu nombreuses à Londres ; en effet, il est plus facile de trouver une prostituée qu'une jeune et jolie infirmière : elles sont condamnées à rester dans leur baraquement car de nombreux hommes sont très énervés par l'attente qui dure depuis des mois, ce qui provoque une ambiance très tendue ; les agressions sexuelles sont devenues très nombreuses.

Les prostituées, elles, sont arrivées en nombre dans la capitale : tous ces hommes loin de chez eux, sans femme ni famille, ont besoin de réconfort et ces dames en distribuent volontiers contre quelques dollars bienvenus en cette époque de restriction.

Franck s'accoude au zinc et regarde la salle d'un coup d'œil circulaire. Que des hommes en uniforme, toutes armes confondues, mais uniquement des hommes. *« C'est bien triste, pense-t-il en regardant cette assemblée bruyante. Nous partons nous battre en France dans quelques jours – ou quelques heures – et pas une jolie femme à l'horizon pour me réconforter ! »*

Les prostitués ne l'intéressent pas, et au pays il trouve facilement du réconfort. Ce n'est pas qu'il est spécialement beau, mais il dégage un certain charme de beau brun ténébreux. Dans son uniforme d'officier impeccable, son mètre quatre-vingts lui donne une allure de dandy qui fait craquer les filles. Pour compléter ce portrait, l'homme est considéré comme un bon amant, et son sexe de bonne taille ajoute à la réputation que les femmes lui ont faite ; mais ça, c'était là-bas, au pays. Ici, malgré sa belle allure et sa prestance, il n'a pas rencontré de succès auprès des dames.

⋆

« Et ce n'est pas ce soir que je baiserai... » J'en suis là de ma réflexion quand dans l'encadrement de la porte du bar où je me suis installé apparaît la plus divine créature jamais vue sur cette Terre... Enfin, à mes yeux. Pas seulement aux miens, car tous les hommes de la salle se sont arrêtés de parler à son entrée et ne peuvent décrocher leurs regards de ce corps parfait.

La belle est blonde, 1,65 m tout au plus, et elle s'avance dans ce salon empli d'hommes en balançant ses hanches d'une façon tout à fait indécente. Elle porte un petit chapeau rouge emplumé à voilette noire, un corsage de soie noire à peine échancré, une jupe rouge qui moule parfaitement ses hanches (et sûrement ses fesses, mais vu qu'elle est de face je ne peux que l'imaginer) et qui descend jusqu'en-dessous de ses genoux, des bas et des escarpins noirs. Ses mains sont gantées de noir jusqu'au coude et elle tient dans sa main droite un porte-cigarettes très long en nacre. *« Sûrement une prostituée... »* me dis-je instantanément.

Elle se dirige droit vers moi alors que j'écrase ma *Lucky Strike* dans le cendrier et me saisis de mon verre de blended.

— Auriez-vous du feu, Officer ?

C'est à moi que s'adresse la divine créature avec un accent indéfinissable pour moi qui suis Américain.

— Bien sûr, Madame. Et vous, auriez-vous un prénom que je puisse associer à ce doux visage ?

Je lui tends mon briquet. Elle sourit, incline la tête pour me remercier, allume sa cigarette, en tire une bouffée et tourne les talons sans même un regard. Mon voisin, capitaine des Marines, me regarde et dans un sourire moqueur me lance :

— Elle vous a superbement ignoré, Lieutenant !

L'homme se prénomme Ralph, et c'est mon meilleur ami. Nous nous sommes retrouvés ce mois dernier ici, à Londres, après des mois sans se voir car nos affectations étaient bien différentes. Pourtant on croirait que l'on s'est vus hier. Il faut dire que l'on se connaît depuis notre plus jeune âge et que l'on a rarement été séparés bien longtemps. L'amusant, c'est que nous ne savions pas être au même moment à Londres, mais instinctivement nous nous sommes retrouvés dans le même bar, le même soir, surpris et heureux d'enfin nous revoir.

Il me tape sur l'épaule et se tourne complètement pour regarder la demoiselle papillonner d'un groupe d'hommes à l'autre. Ralph se tourne vers moi après quelques minutes d'observation :

— Elle vous regarde sans cesse en fait, la bougresse. Je crois qu'elle vous a à la bonne !

Je me retourne également et me mets à l'observer, appuyé au zinc du bar. En effet, elle me jette des coups d'œil réguliers, vérifiant que je la regarde. Un instant je l'imagine sans cette jupe et sans chemisier, et je dois avouer qu'elle me plairait bien. Seulement voilà : elle tourne autour d'un colonel de l'infanterie, passant sa main sur ses épaules et riant à gorge déployée à ses blagues, et

visiblement avec mon petit grade de lieutenant des paras, je ne fais pas le poids.

Ralph se retourne, comme moi, dépité par le comportement de cette jolie blonde.

— Non mon ami, ce n'est pas ce soir que nous connaîtrons, l'un ou l'autre, un plaisir sexuel quelconque.

Je souris à ces mots.

— L'un ou l'autre ? Peut-être aurait-elle pris les deux...

Nous rions discrètement de ma grivoise plaisanterie. Enfin quelques secondes de détente dans cette période très tendue.

— J'aurais pris les deux quoi ?

La question est arrivée dans notre dos alors que nous nous y attendions le moins. Ralph me regarde par en dessous en se retenant de rire et me faisant comprendre que je me dois de répondre à la jolie blonde que nous n'avons pas entendue approcher. Je bégaye une réponse, cherchant un couple d'objets pour ne pas lui révéler nos pensées si « profondes ».

— Euh, pardon, Mademoiselle, nous parlions de... de, euh... de cigarette et de briquet : peut-être auriez vous pu demander les deux à votre... mari ?

Un large sourire illumine son visage ; mes explications ne l'ont absolument pas convaincue : « menteur » est écrit en lettres rouges sur mon front, et je pense même que les lettres de ce mot clignotent, comme sur les devantures des casinos.

Cependant elle ne relève pas ma réponse douteuse et ajoute :

— Mon père, pas mon mari : le colonel Thorp est mon père et, de quoi qu'il s'agisse, oui, j'aurais sûrement pris les deux. Ma gourmandise me perdra.

Elle finit sa phrase en l'accompagnant d'un clin d'œil appuyé dans ma direction. Clin d'œil du seul œil visible à cet instant où une lourde mèche de ses cheveux est venue cacher le deuxième. Elle tourne les talons, me laissant découvrir une chute de reins

vertigineuse et une croupe qui s'éloigne en se balançant de manière presque excessive.

Je me tourne vers Ralph, dont les mouvements ont été stoppés net par la dernière phrase de la demoiselle. Il a la bouche entrouverte, le regard ahuri, et il a été arrêté au moment où il approchait son verre de sa bouche pour en vider le contenu.

— Remet toi mon ami lui dit-je en le gratifiant d'une tape sur l'épaule.

Il sort de son immobilisme et me dit :

— J'ai dû rêver : cette divine créature vient de nous proposer une partie à trois ?

— On se détend, mon capitaine ; mademoiselle Thorp n'a rien dit de tel, et puis elle vient de partir.

Ralph ajoute :

— Je peux lui courir après pour lui demander, elle ne doit pas être si loin.

— Non, mon ami, ce ne serait pas correct. Et puis je vous rappelle qu'elle est fille de colonel, et nous simples officiers subalternes. Nous nous trompons sûrement, et nous paierions cher ce type de comportement.

Résigné, il s'accoude au comptoir et finit son verre d'un trait. Il sait que j'ai raison, et bien qu'il soit un séducteur invétéré, cette fois il laissera échapper sa proie.

La soirée se termine ; les officiers regagnent leurs quartiers, et Ralph et moi sortons du Waldorf en devisant tranquillement. Nous nous arrêtons un instant sur les marches de l'imposant perron et je sors mon paquet de cigarettes ; j'en tends une à mon ami, me sers, et lui donne mon briquet.

Le *Zippo* allume la *Lucky* au moment où une Delage 1935 apparaît au bout de la rue. Le faux cabriolet de luxe bleu et blanc s'arrête à notre hauteur, et une femme se penche à la fenêtre.

— Officers, montez s'il vous plaît !

Je ne connais pas cette femme, mais c'est si gentiment demandé que Ralph et moi la rejoignons sur l'autre voie. Nous montons dans le véhicule, plutôt prévu pour deux que pour trois. Cette femme brune, avec un joli profil (c'est tout ce que je vois d'elle alors qu'elle conduit) porte un imper beige et conduit assez vite dans les rues de la capitale anglo-saxonne.

— Madame, même si nous n'avions rien d'autre de prévu ce soir et que vous êtes au demeurant bien jolie, pourrions-nous savoir où nous nous rendons ?

Ralph a utilisé le langage le plus diplomate possible, mais la dame reste de marbre et nous fonçons toujours à vive allure dans les rues londoniennes. Enfin elle dit :

— Le couvre-feu débute dans moins d'un quart d'heure, et je veux que nous arrivions à destination avant.

Ceci expliquant la vitesse mais pas la destination, à mon tour je l'interroge :

— Peut-être pourriez-vous nous dire où nous allons : je commence à connaître un peu Londres, depuis un an que je suis ici, et je pourrais vous guider.

Elle pouffe de rire :

— Deux Américains qui veulent me guider dans ma ville natale ? Laissez-moi rire ! Silence, je vous prie, je dois me concentrer sur la route.

Nous voilà remis à notre place pour quelques minutes. Juste le temps pour la voiture de s'engouffrer entre les portes grandes ouvertes d'une propriété entourée de hauts murs. Juste après le passage du véhicule, deux hommes poussent les lourdes portes de bois renforcées de barres d'acier et disparaissent par une porte située à côté.

La maison est imposante, austère et sombre. Une façade sobre de pierre grise avec trois marches qui donnent sur la seule pièce qui semble éclairée, une cour de graviers blancs entourée par un parc où poussent des chênes centenaires.

Nous descendons du véhicule et jetons un coup d'œil circulaire afin d'évaluer les lieux. Un regard militaire et une analyse de la situation. Mais la jeune femme (je peux le dire maintenant que je la vois un peu mieux) ne nous laisse pas de temps pour ces considérations soldatesques et nous invite à pénétrer dans le bâtiment par la porte éclairée, nous précisant qu'il faut fermer les volets après notre passage pour respecter le couvre-feu.

Cette jolie brune au rouge à lèvres un peu trop foncé reste encore un mystère. Impossible d'en savoir plus, même maintenant que nous sommes arrivés : sa seule réponse aux questions dont nous l'accablons est « Vous saurez dans un instant. »

Elle ferme les volets et s'engage dans un escalier qui mène au sous-sol. Je ne suis pas surpris par ce choix : avec les bombardements, beaucoup de Londoniens ont élu domicile dans leur cave. Ce qui nous attend est un peu plus exotique que de simples appartements dans une cave.

Opération « On the Lord »

En suivant la jolie brune, Ralph et moi arrivons dans une immense cave voûtée. Cela n'a de cave que le nom car il s'agit d'un bel appartement, et nous venons d'entrer dans la pièce principale.

La lumière y est vive, le mobilier de style (anglais, évidement) et un peu rococo. Des dorures et des miroirs partout. De grands canapés, des poufs et des tapis épais. Un peu partout de grandes plantes ; je reconnais même un oranger dans un coin. Bref, c'est un peu surchargé mais c'est gai et accueillant.

La maîtresse de maison aussi est accueillante : la jolie brune retire son imper beige et sans forme pour laisser apparaître une tenue des plus sexys. Elle porte une jupe à mi-mollets d'un rouge éclatant, un chemisier rose, des bas à coutures et des talons rouges vernis. Elle est fort bien faite ; sa poitrine est généreuse et tend son chemisier au maximum, en écartant même les boutons. La jupe très

étroite laisse deviner le porte-jarretelles et le dessin d'une culotte qui me semble de petite taille. Bref, elle est fort appétissante ! Son rouge à lèvres n'est pas si voyant que cela ; il est en accord avec sa tenue, et ses cheveux bruns en cascade sur ses épaules rendent son visage semblable à celui d'un ange.

Ralph semble également subjugué par cette jolie femme. Il se tourne vers moi et me dit tout bas :

— Deux très jolies femmes en une seule soirée, nous sommes vernis. Peut-être que finalement...

Il ne termine pas sa phrase car la jolie brune s'avance vers nous en souriant de toutes ses dents bien blanches :

— Finalement quoi ?... Je suis Elisabeth Grandview.

Et elle nous tend la main. Très cérémonial, tout cela. Je lui prends la main et en baise le dessus. Nous sommes Américains, certes, mais civilisés. Mon geste l'a surprise, et Ralph faisant de même, elle sourit encore plus si cela était possible.

— J'imagine que vous vous demandez ce que vous faites ici ?

D'un même chœur nous répondons :

— Eh bien oui ! Vous nous avez un peu « enlevés » à nos obligations militaires, et maintenant que le couvre-feu a débuté, vous allez devoir nous supporter jusqu'à demain.

Elle sourit et s'assoit dans le plus proche canapé, nous indiquant de la main son voisin pour nous y poser nous-mêmes.

— Je n'ai pas fait que cela. Tout d'abord, sachez que je travaille pour les autorités militaires, que l'opération *Overlord* vient de débuter, et que dans quelques heures vous auriez été envoyés en Normandie et sûrement tués.

Nous restons sans voix devant ces révélations. Nous connaissions tout cela, sauf évidement la date, gardé secrète jusque là et maintes fois repoussée.

— Pourquoi alors nous empêcher de faire ce pourquoi nous sommes là ?

Elle a encore ce regard amusé qui me ferait bien craquer.

— Parce que le commandement allié en a décidé autrement : vous avez été sélectionnés pour participer à une autre opération, appelée *On the Lord*.

— ... ?

Ce sont les seuls mots que nous sommes capables de prononcer. Encore ce sourire ; je crois que si elle recommence, je me jette sur elle et... elle vient de recommencer, mais cette fois en me regardant droit dans les yeux.

— Vous avez été choisis pour votre physique de séducteurs et vos capacités à embobiner les filles. Ici, derrière cette porte (elle désigne une des deux portes derrière elle), nous entraînons des femmes et quelques hommes à devenir des manipulateurs que nous enverrons chez l'ennemi pour obtenir des renseignements et faire bouger quelques petites choses. Vous serez de ceux-là.

Encore une fois, pas un son ne peut sortir de ma bouche. Ralph, quant à lui, a décroché de l'entretien et a fixé son attention sur les jambes d'Elisabeth, qu'elle a fort jolies, soit dit en passant.

— Mademoiselle, sans vouloir vous offenser, nous sommes venus en Grande-Bretagne pour aller nous battre en France, pas pour jouer aux espions.

— Vous ne m'offensez absolument pas, et votre réaction est normale. Il y a là devant une enveloppe pour chacun de vous ; elles modifient vos ordres de mission. Rassurez-vous, vous vous battrez sûrement, mais pas comme vous aviez prévu de le faire.

Il y a effectivement deux courriers sur la table. Je me saisis du mien, l'ouvre, et découvre que madame Thorp est en fait colonelle ; elle a le même grade que son papa – mais dans les services secrets – et que je suis rattaché à son unité pour une durée indéterminée.

— Je suis moi-même lieutenant, mais ici les grades doivent êtres oubliés, de même que vous allez devoir quitter vos uniformes...

Elle a de nouveau ce sourire qui me rend fou. Elle ajoute :

— ... pas immédiatement, bien sûr. Je vais vous conduire à vos nouveaux quartiers ; nous vous avons préparé une nouvelle

garde-robe. Je vous préviens que ce que vous allez découvrir derrière cette porte est bien loin de ce que vous connaissez.

Elle se lève et nous précède pour ouvrir la porte. Au moment où je suis près d'elle et que je m'apprête à m'engager dans l'ouverture, elle ajoute dans un murmure à mon oreille :

— Nous allons faire de vous des don Juan, des amants inépuisables, même si je ne doute pas que vous soyez déjà parfaits.

Ces mots me troublent, et je me demande vraiment ce que je fais là ; mais les ordres sont les ordres, et c'est en bon petits soldats que nous entrons dans la pièce suivante. Il s'agit encore une fois d'une grande pièce très lumineuse, bien éclairée, trop éclairée. Je découvre là un PC de commandement avec des cartes sur les murs, des secrétaires et des hommes derrière des bureaux ou autour de grandes tables, des radios et des standardistes. Un PC de combat de l'armée avec une seule différence : aucun uniforme. Ralph et moi sommes les seuls à en porter.

Elisabeth nous conduit vers une seconde porte, à laquelle elle frappe. Une voix féminine à l'intérieur nous propose d'entrer, ce que nous faisons. Mon camarade et moi nous plantons dans un garde-à-vous impeccable devant mademoiselle Thorp et son colonel de papa.

— Repos, Messieurs. Je vous avertis de suite que vous allez vite devoir cesser ce genre de manifestation soldatesque dans les semaines à venir, dit la jolie blonde.

Son père ajoute :

— La colonelle Thorp, ma fille, va vous donner vos ordres de mission. Vous allez être formés, entraînés et envoyés sur le terrain. Je compte sur vous pour représenter dignement votre pays.

— Tout cela est bien joli, mais on va faire quoi exactement ? lâche Ralph.

— Vous allez partir pour des missions de renseignement derrière les lignes ennemies : vous allez devenir des espions, d'un genre

nouveau. Rassurez-vous : nous avons la meilleure technologie à vous fournir, et vous serez très bien préparés.

La colonelle Thorp quitte la pièce après nous avoir serré la main de la manière la plus solennelle possible, et nous nous retrouvons face à sa fille qui, avec un grand sourire, nous dit :

— Il en fait toujours beaucoup trop : la nation gnagnagna, l'honneur du pays gnagnagna... Vous allez être envoyés en mission à travers l'Europe, et nous allons vous préparer à cela. Les missions sont un peu spéciales, je le reconnais, mais vous avez l'air de correspondre à nos besoins.

En disant cela elle tourne autour de nous, nous détaillant de la tête aux pieds, puis elle ajoute :

— Il faut que je m'en assure. Allez, à poil, Messieurs !

— Là, maintenant ? bégayé-je.

— Oui, c'est un ordre. Et puis de toute façon, je ne veux plus voir ces uniformes.

Ralph et moi échangeons un regard inquiet et obtempérons à cet ordre direct donné par un officier supérieur, qui plus est fort jolie. Au risque de nous présenter dans une posture gênante pour la dame, nous nous défaisons de tous nos habits et nous positionnons droit devant elle, les mains le long de la couture (absente, du coup) comme l'exige le code militaire.

Elle rit de bon cœur en nous voyant au garde-à-vous, la queue droite et les bras le long du corps. Elle continue son inspection, posant des regards insistants sur les détails les plus virils de notre anatomie.

— Je pensais juste : vous correspondez à ce que nous cherchons. Du moins en apparence. Voyons maintenant pour ce qui est des aptitudes spéciales.

Elle attrape mon sexe dans une main et celui de mon camarade dans l'autre, et nous force ainsi à avancer vers le canapé qui occupe le mur du fond de la pièce. En passant devant son bureau, elle appuie sur le bouton de l'interphone et dit à sa secrétaire :

— Envoyez-moi Elisabeth. Dites-lui que c'est pour un test et que l'on ne nous dérange pas avant... (elle nous regarde alternativement) ... pas avant deux heures. Merci.

J'avais bien compris l'emballage global de notre nouvelle mission militaire, mais je n'avais pas compris la partie test et formation. Tout est clair maintenant.

Elle nous fait asseoir sur le cuir tiède du canapé et commence un effeuillage digne des meilleurs cabarets. Elle retire un à un ses vêtements et ne garde sur elle que son porte-jarretelles et son soutien-gorge. Elle est merveilleusement belle, fine, élancée, avec une poitrine bien ronde contenue dans un berceau de dentelle noire. Elle a retiré la culotte assortie et nous dévoile une intimité à peine couverte de quelques poils blonds.

À l'instant où elle finit de retirer ses chaussures, la porte du bureau s'ouvre, livrant passage à la divine Elisabeth dans une tenue proche de celle de sa supérieure, la couleur des sous-vêtements et de la toison pubienne exceptée : Elisabeth porte un ensemble en satin rose, et son pubis est garni de poils bruns en accord avec sa chevelure sombre.

Ralph me lance un regard interrogateur et je lève les sourcils pour lui indiquer que je ne sais pas plus que lui ce que nous devons faire. Mais les deux jeunes femmes ne nous laissent pas longtemps dans le doute et viennent, toutes deux, s'agenouiller entre nos jambes, les écartant d'un même mouvement vif et volontaire.

Les deux bouches s'emparent de nos virilités dressées dans un même mouvement de têtes. La caresse que me donne la jolie brune est carrément divine. Ne perdant cependant pas la tête, et mon sens de l'observation aux aguets, je constate rapidement que les deux femmes ont suivi la même formation car leur deux « pipes » sont exactement les mêmes. Dans un bel ensemble, les deux bouches nous donnent les mêmes caresses dans le même ordre. C'est amusant de voir les langues sortir au même moment et lécher nos deux glands avec la même ferveur. Je suis étonné, mais il faut

bien le dire : elles sont bien formées, et c'est avec peine que je me retiens.

Après cette fellation de haute volée, Elisabeth retire sa culotte et vient se positionner au-dessus de moi, s'empalant sur mon sexe luisant de sa salive. Encore une fois, sa camarade procède de la même manière avec Ralph qui semble y prendre un plaisir moins contenu que moi et laisse échapper un râle de plaisir.

Les deux femmes se balancent doucement sur nous en gémissant. Stoppant toute observation, je prends le temps de m'occuper un peu de ma partenaire et lui défais son soutien-gorge afin de caresser ses jolis seins pointant vers moi fièrement.

Je gobe le téton de droite et commence à l'aspirer doucement, faisant tourner ma langue autour de la pointe turgescente. Elle a l'air d'aimer et s'abandonne à mes caresses, laissant tomber sa tête en arrière, m'offrant ainsi sa gorge que j'embrasse également.

De son côté, Ralph se laisse faire, et la colonelle Thorp en profite au maximum ; elle monte et descend sur la queue de mon camarade qui a fermé les yeux. Du coin de l'œil je la regarde faire, et je remarque son regard triomphant quand il se met à gémir et se libère en elle.

De mon côté, j'ai repris les choses en main. J'ai fait se tourner ma belle et la pénètre maintenant en levrette sur le canapé. Son magnifique fessier danse sous mes coups de boutoir. Sa main droite précédemment occupée à me caresser les boules par en dessous vient maintenant caresser son anus, y faisant pénétrer une phalange. Je ne vais pas la laisser sans secours : j'écarte sa main, et après avoir léché mon index je l'introduis dans son cul d'un coup, et profondément. Elle crie mais bouge de plus en plus vite sur mon vit en gémissant de plus belle.

J'adjoins un autre doigt à celui qui lui fouille le rectum, et elle se laisse encore faire. Maintenant qu'elle est bien ouverte, sa rosette appelle à la pénétration. Je ne lui laisse pas le temps de se refermer ; je pose mon gland à l'entrée de son antre et pousse

doucement. Elle pousse un « Aaaah » de plaisir et vient elle-même à la rencontre de la sodomie.

Je suis enfoncé jusqu'à la garde dans son cul divinement serré, et c'est elle qui danse sur ma queue. Je la prends par les hanches et le porte-jarretelles et commence moi aussi à participer au ballet.

La colonelle, voyant que mon camarade a bien joui et ne semble pas souhaiter continuer, ne veut évidemment pas rester à ne rien faire et je la vois s'agenouiller derrière moi. Elle passe sa tête entre mes cuisses et commence à donner des coups de langue sur mes testicules tandis que ses mains investissent la chatte d'Elisabeth.

Cette dernière ne gémit plus : elle râle de plaisir et se laisse maintenant baiser par ma queue et les doigts de sa supérieure. Son cul diabolique finit par avoir raison de moi ; elle jouit, et je décharge au fond de son petit trou. Mais la colonelle ne l'entend pas ainsi et se saisit de mon braquemart et le sort de son logement pour le mettre dans sa bouche où ma semence finit de s'écouler.

Quelle jouissance ! Je m'effondre sur le canapé près de mon camarade qui se réveille quand nos deux épaules se rencontrent.

Les deux femmes sont maintenant debout devant nous. Mademoiselle Thorp se saisit de feuilles et d'un stylo pour remplir des cases sur ses documents ; elle échange quelques mots à l'oreille de ma partenaire et réfléchit un moment. Toujours à demi nue, elle se tourne alors vers nous et déclare :

— Messieurs, ceci était un test. Franck, vous êtes plutôt bon : vous n'aurez besoin que de quelques perfectionnements. Ralph, pas mal, mais pas suffisant : je vous colle en formation intensive.

Ralph se lève et me regarde, penaud. Il râle :

— Putain, encore des semaines à gratter du papier ou à apprendre des trucs de soldat ?

C'est Elisabeth qui lui répond dans un grand sourire :

— Mais non, rien de cela. Nous parlons de sexe ; vous allez apprendre à être encore meilleur au lit. Suivez-moi, je vais vous présenter vos formatrices.

Toujours nu, Ralph tend la main à la jolie brune qui, sans se préoccuper de sa propre nudité, l'entraîne vers la sortie du bureau.

Seul avec mon officier, j'attends la suite. Elle me dit :

— Je vais superviser moi-même votre formation et réaliserai des tests réguliers (clin d'œil). Pour le moment, vous allez regagner votre chambre, vous reposer, et ma secrétaire – mademoiselle Binder – viendra vous chercher demain matin.

Je lui réponds :

— Mais vous attendez quoi de nous ? Vous parlez d'espionnage en terrain ennemi, mais je ne parle même pas allemand... Le sexe est omniprésent ici, mais pour quoi faire ? Je ne comprends rien !

Elle me dévisage et explique :

— Vous allez devenir des espions, mais vous obtiendrez souvent vos informations grâce au sexe. Nous avons une liste d'officiers allemands hommes ou femmes, plus ou moins pervers, que nous savons pouvoir manipuler grâce au sexe. Ce sera votre job : baiser pour obtenir des informations. Pour la langue, pas de souci : nous utilisons une nouvelle méthode pour enseigner la langue en quelques jours. Une nouvelle technologie appelée hypnose ; cela fonctionne. Maintenant, allez vous reposer. Au fait, votre unité va participer à l'opération *Overlord* ; elle sera parachutée au-dessus d'un village français appelé Sainte-Mère-l'Église demain soir. Je vous tiendrai informé. L'unité de Ralph a été rappelée à Plymouth, ils partent cette nuit.

Je me lève et m'apprête à la remercier et à exécuter un salut militaire de circonstance, mais le ridicule de ma tenue et de la sienne me retiennent et je me contente de lui dire « merci » et de quitter le bureau.

Départ

Cela fait maintenant deux semaines que nous sommes arrivés ici avec Ralph. Les nouvelles de France ont été choquantes pour

nous deux : mon unité de paras a été décimée avant même de toucher le sol de la Normandie ; Sainte-Mère était une piège mortel, et je serais mort à l'heure qu'il est. Quant à mon ami, son unité a débarqué à Omaha Beach dans la première vague, et l'on est sans aucune nouvelle de ses camarades.

Ralph baise a longueur de journée avec des filles elles-mêmes « en formation » ; il est en passe de devenir un étalon de renommée, selon ses propres mots.

De mon côté j'ai « subi » quelques séances de perfectionnement avec mademoiselle Thorp afin de m'améliorer, selon elle, dans « la qualité de la jouissance de mes partenaires ». Alors améliorons-nous ! Je parle allemand couramment, et aussi étonnant que cela puisse paraître, le docteur Place m'a même donné un petit accent de la Ruhr.

Bref, il paraît que je suis prêt pour ma première mission, et c'est dans le but de la découvrir que j'entre dans le bureau de mon officier, la colonelle Thorp.

Les trois personnes dans le bureau sont – comme moi-même – en civil, et aucun salut militaire n'est échangé. Il y a la mademoiselle Thorp, Elisabeth, et un homme que je ne connais pas.

— Franck, voici Chris, votre agent de liaison à Berlin. Il sait tout sur tout le monde là-bas et vous aidera pour toutes sortes de choses. Elisabeth vous accompagnera ; elle sera votre épouse, soumise et docile. Je dis cela car votre cible est un général de la SS porté sur la soumission ; voici le dossier. Vous devrez vous en approcher et obtenir de lui, volontairement ou non, la clef de chiffrement utilisée par la marine pour transmettre les infos aux U-Boats qui nous embarrassent tant dans la Manche. Il s'agit du général Nicolas Grubber.

Je lui réponds :

— Bien, je vais étudier le dossier. Comment suis-je censé le rencontrer ?

Chris prend la parole :

— Bien que Berlin soit souvent sous les bombes américaines, nous avons une vie culturelle malgré la guerre. Dans 24 heures se tiendra une exposition de peintures « empruntées » un peu partout en Europe par le Reich, à laquelle cet officier assistera obligatoirement : dans cette expo, un peintre nommé Oshy expose des œuvres érotiques ; il souhaitera les voir. De plus, le Führer fera le déplacement.

Mademoiselle Thorp déclare en guise de conclusion :

— Cet homme est dangereux et violent. Il a de toute évidence un pouvoir immense au sein du Reich ; soyez prudents. Partez, maintenant.

Première opération (2)

Berlin *(24/06/1944)*

Le voyage s'est fait sans encombre, et c'est en civil que nous prenons possession de la maison qui a été prévue pour nous. C'est une belle demeure dans un quartier bourgeois de Berlin épargné par les bombardements, car loin des zones où sont installées les usines et les installations militaires. Pas le temps de se reposer : l'expo a lieu dans trois heures, et nous sommes encore revêtus de nos tenues de voyage.

Elisabeth s'installe dans la salle de bain pour se rafraîchir après ce long voyage depuis la Grande-Bretagne. Moi, je m'effondre sur le lit, mais mon regard est attiré vers la salle de bain où la jolie brune est en train de se dévêtir. Bien que je la connaisse disons... « intimement », je ne peux m'empêcher de détailler ce corps divinement sculpté pour le plaisir des yeux et des mains.

Elle m'a vu faire ; elle a ralenti le rythme de son effeuillage et se penche en avant pour me présenter son postérieur, faisant mine de ne pas parvenir à détacher la boucle de sa chaussure. Sa robe gisant sur le sol, j'ai une vue imprenable sur ses fesses délicieusement moulées dans une culotte de soie verte qui fait ressortir le blanc de sa peau.

— Tu devras être une soumise déjà bien dressée. Peut-être qu'il manque quelques traces de coups sur ton postérieur pour rendre le

rôle crédible ? dis-je tout haut, réfléchissant en même temps que j'évoque ce détail.

Elle se retourne d'un coup vers moi, le regard implorant :

— Non, tu ne veux pas faire cela ? Tu me fais peur, là.

J'ajoute en la regardant dans les yeux :

— Tu sais, je pense que lui ne prendra aucune précaution à ce sujet ; et si tu as déjà quelques marques fraîches, je pourrais lui interdire ce type de punition en prétextant des problèmes de cicatrisation.

Elle finit de se dévêtir en silence, revient dans la chambre et, posant ses deux mains contre le mur, elle me murmure :

— Je crois effectivement que tu seras moins méchant ; tu as raison.

Même si elle a subi un entraînement sur ce type de pratiques sexuelles, je crois qu'elle redoute encore plus notre cible. Je sors du sac de voyage une cravache qui y a été placée avec d'autres accessoires de ce type destinés à parfaire notre couverture et m'avance vers elle.

— Je vais te marquer sur les fesses et les cuisses.

Sans la prévenir, je fais claquer la cravache sur son joli postérieur ; elle crie. Je recommence sur l'autre fesse, puis encore deux fois sur chaque globe, et pour finir au moins deux fois sur chaque cuisse. Les marques ne sont, bien sûr, pas profondes, mais suffisantes pour être crédibles dans les heures à venir. Elisabeth pleure de douleur. Je prends le tube de baume également présent dans le sac et m'agenouille derrière elle pour lui en étaler sur les stries rouges qui marquent sa peau si blanche.

Elle sursaute quand je pose ma main sur elle et frissonne sous la caresse du baume. Elle se laisse faire sans un mot, le visage tourné vers moi. Dans ses yeux, je ne vois pas que de la douleur ; il y a autre chose : de la peur, de la haine ? Je ne parviens pas à le savoir. Je me relève, la fais se tourner vers moi et la prends dans mes bras.

— Tu ne le laisseras pas me faire trop de mal ? demande-t-elle.

C'était de la peur que je n'avais pas identifiée. Elle a pourtant été bien entraînée, préparée ; elle est avant tout un soldat prêt à se battre. Je suis un peu surpris, mais la réconforte :

— Ne t'inquiète pas : je serai toujours présent pendant nos « rencontres » ; et puis, on ne nous a pas interdit de l'éliminer s'il devient trop... dangereux.

Pendant que je lui parle ainsi, je sens ses mains qui se glissent sous ma chemise pour me caresser le torse. Elle m'embrasse dans le cou et murmure :

— Tu m'as fait mal ; il faut maintenant me faire du bien...

Sympa, le programme ! Pour rester dans l'esprit de ce qui va se passer dans les heures à venir, je prends la direction des opérations et saisis à pleines mains ses deux seins bien ronds. Je les presse un peu fort, pinçant les tétons. Elle gémit et me mord la bouche ; je la plaque contre le mur et colle ma main droite sur son pubis, cherchant son clitoris. Ma main gauche lui maintient le menton pour que je lui prenne la bouche et morde ses lèvres. Je m'active sur son bouton, investissant par moments son vagin de deux de mes doigts. Elle se tortille à chaque fois un peu plus, cherchant à faire entrer mes doigts plus profondément en elle.

Elisabeth a réussi à me débarrasser de ma ceinture, de mon pantalon et de mon caleçon de coton blanc, et me masturbe la queue vigoureusement. N'y tenant plus, je la soulève par les cuisses, ouvrant ainsi largement son intimité et plante mon pieu de chair tout au fond d'elle. Elle crie sous la poussée impérieuse et serre ses jambes autour de ma taille. Je la pistonne de plus en plus vite, de plus en plus fort et de plus en plus profondément. Le jeu dure ainsi pendant quelques minutes où elle subit mes assauts en gémissant, puis je la sens se raidir autour de moi et elle jouit dans un long râle, se laissant porter par mon bassin et mes bras.

Je sens également la jouissance monter ; je vais me déverser au fond de son vagin... Elle ouvre les yeux, s'appuie sur mes épaules

pour me faire sortir du doux antre ou je m'activais, se jette à genoux sur le sol et enfourne ma bite dans sa bouche, s'activant de la langue et des lèvres pour me faire jouir ainsi. N'y tenant plus, je me laisse aller et me déverse sur sa langue dans un long soupir.

Après avoir avalé ma semence, elle me dit :

— J'avais juste envie de t'avaler ; et puis, autant que mon sexe reste propre pour ce soir, on ne sait jamais : j'ai lu dans son dossier que ce type est un maniaque de la propreté.

— Bien vu, partenaire ; tu oublieras aussi tes sous-vêtements : j'ai cru comprendre que ce n'est pas dans ses goûts non plus.

J'ai précisé cela en ramassant sa culotte verte que j'ai glissée dans la poche de mon pantalon que je viens de remettre. Je boucle ma ceinture quand on frappe à la porte. Elisabeth, encore nue, se précipite dans la salle de bain et en ferme la porte : elle va s'habiller... un minimum.

J'ouvre la porte ; deux hommes en manteau noir et chapeau assorti me disent :

— Gestapo. Nous devons vérifier votre identité et vous emmener à l'exposition.

Avec un large sourire, je leur ouvre la porte de la chambre, les invitant à entrer.

— Entrez. Ma femme est sous la douche, mais voici mes papiers. Je comprends ces mesures de sécurité, surtout si le Führer en personne se déplace.

— Non, il ne viendra pas ; il a d'autres préoccupations. Cependant le général SS von Vrykolakas sera présent et fera le discours d'ouverture.

À cet instant Elisabeth sort de la douche, salue les deux hommes d'un simple signe de tête et présente également ses papiers d'identité à l'un des hommes.

— Mademoiselle Lysa von Tites ? Je suis très honoré de vous rencontrer ! Une telle vedette... On ne nous avait pas prévenus ; veuillez nous excuser.

Et il claque des talons, tendant son bras bien haut en criant, imité immédiatement par son collègue :

— Heil Hitler !

Puis ils quittent la pièce en nous indiquant que leur « modeste » voiture nous attend devant l'hôtel. Là, c'est moi qui suis surpris ! La porte refermée, je m'assure que les deux policiers se sont éloignés et me tourne vers « Lysa ».

— C'est quoi, cette histoire ?

Elle baisse les yeux et m'explique :

— C'est ma vraie identité ; je suis Allemande, mais je ne suis pas nazie et je voulais quitter mon pays. C'est la colonelle Thorp qui m'a convaincue que je serais beaucoup plus utile contre le fascisme en travaillant ainsi. Je suis donc restée, et je vais parfois à Londres discrètement. Ici, je suis une danseuse très connue : cela m'ouvre bien des portes. Pourquoi crois-tu que nous sommes invités à cette exposition ?

Je suis sans voix ; la douce Elisabeth m'a bien trompé : elle a réussi à me cacher sa vraie nationalité et ses secrets d'agent double. Bon, cela n'a pas d'importance si cela nous aide à atteindre notre cible.

Elle finit d'enfiler ses long gants, attrape son fume-cigarettes de nacre blanche et me tend sa main ; nous sommes enfin prêts à sortir, habillés comme il se doit pour l'occasion. Elle est belle dans sa longue robe de satin blanc, son chapeau en biais sur le dessus de sa tête et sa chevelure coiffée en un chignon impeccable. Je ne peux m'empêcher de l'admirer tant elle est élégante. J'ai pour ma part enfilé un costume à queue de pie noir et une chemise à plastron blanche. Nos chaussures vernies noires sont assorties, et c'est bras dessus bras dessous que nous quittons notre villa en direction de la voiture de nos « anges gardiens » nazis.

L'Opel Admiral noire garée le long du trottoir n'est effectivement pas un modèle de luxe, mais le fait que ce soient des membres de la Gestapo qui la conduisent va nous permettre d'atteindre

notre destination sans encombre. L'un des deux hommes sort du véhicule pour nous ouvrir la portière et nous dit :

— Feldmannstrasse, 19 heures : nous y seront sans soucis, si ces putains de Yankees nous laissent tranquilles !

— L'expo se tient bien dans un abri anti-bombes ? demande Lysa.

— Oui, Mademoiselle, bien évidemment : de telles œuvres ne doivent en aucun cas subir de dégâts.

Le véhicule démarre en trombe et les deux commissaires nazis nous font ouvrir tous les barrages sans aucune difficulté. En quelques minutes nous avons traversé la moitié de la ville à grande vitesse, découvrant une cité détruite par les bombardements.

Le bâtiment ou nous nous rendons semble avoir été épargné, et de nombreux invités se pressent déjà devant la grande porte. Il y a là tout le gratin berlinois et du parti, et nous ne dépareillons pas au milieu de ces officiers en uniforme d'apparat et de ces femmes en tenue de soirée.

Lysa – puisqu'il faut l'appeler ainsi – salue un grand nombre d'invités, me présentant comme son discret époux et riant aux blagues de ces généraux que je tuerais volontiers, histoire de décapiter l'hydre nazie. Ma compagne a remarqué mon air sombre et me glisse à l'oreille :

— Ce ne sont que des officiers de pacotille : les vrais gouvernants ne viendront que plus tard.

Je souris poliment et fais quelques gentils commentaires tout en entrant dans le bâtiment. Nous descendons l'escalier exigu pour nous rendre au sous-sol aménagé en galerie d'art.

Beaucoup de monde à cette soirée ; une petite bombe dans cette pièce m'aurait permis de me défouler sur cette racaille fasciste, mais ce n'est pas la mission.

Enfin notre cible se présente à nous : c'est un bel homme de 40 ans, grand et imposant dans son uniforme noir. Il fait une petite courbette devant Lysa et me serre vigoureusement la main.

Sa conversation est policée mais sans intérêt. Tout à coup il me déclare :

— Notre ami commun, Chris, m'a dit que vous souhaitiez me voir pour un entretien privé un peu particulier ?

— Oui, Colonel. Lysa, ici présente, n'est pas très docile ; et malgré mes corrections, j'ai besoin d'un Maître pour la remettre dans le droit chemin. Chris m'a dit que cela fait partie de vos compétences un peu particulières...

— Je vois que notre ami me connaît bien ; oui, je peux m'occuper de cela. Quand souhaitez-vous me l'amener ? demande l'officier en souriant à Lysa qui rougit un peu.

— Dès maintenant si vous le souhaitez. Votre domicile se trouve loin d'ici ?

Il me répond que non, son domicile est à quelques centaines de mètres et que ce sera avec joie qu'il prendra en charge ma jeune et belle femme. Il nous faut juste attendre le discours du général von Vrykolakas et nous pourrons quitter les lieux discrètement.

Le général en question est un vieil homme au regard glacé, et son discours l'est tout autant. Il invective les officiers et leur ordonne de se battre jusqu'à la victoire totale sur ces envahisseurs américains qui viennent se mêler de ce qui ne les regarde pas. Une fois sa tribune terminée, il se mêle à la foule et nous pouvons nous éclipser le plus discrètement possible. Le colonel SS nous fait mener, par son chauffeur, jusqu'à un bâtiment officiel de la SS où il a ses appartements. On nous fait descendre dans les caves, et l'Allemand nous dit :

— J'ai ici, en sous-sol, une salle que je réserve aux ennemis du Reich pour les interrogatoires ; cela conviendra tout à fait pour corriger madame.

Lysa frissonne de peur ; la chair de poule sur son bras me le fait savoir. Je serre un peu plus fort ses doigts, et lorsque nous entrons dans la salle sordide, c'est elle qui accentue la pression sur ma main.

— Déshabillez-vous, Madame, je vous prie.

Ma partenaire s'exécute en silence, ne conservant sur elle que ses bas et son porte-jarretelles. Grubber retire son uniforme, et je souris en découvrant qu'il porte un slip kangourou décoré d'une croix gammée sur le devant. Il tourne autour de Lysa, admirant ce corps parfait. Son regard s'attarde sur les fesses et les cuisses marquées par les coups.

— Je vois que vous l'avez déjà bien corrigée ! Sortez maintenant ; je vais m'occuper d'elle, et je vous la rends dans quelques heures parfaitement docile.

Je n'ai pas le temps de répondre, car deux soldats en uniforme noir sont apparus dans l'encadrement de la porte et me poussent vers l'escalier qui mène à l'étage. La porte se referme sur le regard implorant de Lysa.

Les deux hommes me conduisent au premier étage dans les appartements de Grubber et me proposent de l'attendre, si je le souhaite, en leur compagnie dans le salon. Ils m'offrent à boire et s'installent sur les canapés, devisant de ce débarquement manqué en Normandie. La propagande fonctionne même à ce niveau de l'armée allemande : ils sont persuadés que nos troupes ont été repoussées. Je participe à la conversation, allant dans leur sens, cherchant éventuellement des infos intéressantes. Ne sachant pas trop ce qui se trame, inquiet pour ma partenaire, je suis quand même un peu nerveux et je tâte discrètement la doublure de mon smoking, cherchant à me rassurer par la présence de mon petit Milbro (pistolet à inertie).

Après deux heures de discussion, les deux hommes ont bien bu ; ils sont un peu éméchés. Moi, je n'ai toujours pas fini mon premier verre. Mon inquiétude prenant le dessus, je décide d'agir. Alors que le plus grand des deux me tourne le dos pour se pencher sur le meuble-bar et que le second lui lance une blague douteuse et bien grasse, je me penche en avant, faisant mine d'attraper mon verre sur la table basse, ma main droite en avant. Ma main gauche

saisit mon arme. Le Milbro est silencieux puisqu'il fonctionne à l'air comprimé, et les deux hommes s'effondrent sans un bruit, une fléchette mortelle plantée dans le cou.

Débarrassé des deux hommes, je descends l'escalier quatre à quatre pour retourner dans la salle de torture privée de Grubber. Je charge le pistolet avec une flèche paralysante pour le colonel, j'ouvre la porte d'un coup de pied, me préparant à tirer de nouveau, mais la scène que je découvre m'arrête net dans mon élan.

La salle est sombre, à peine éclairée par une ampoule suspendue au plafond voûté. Au milieu de la pièce, une table en acier gris. Les murs sont en béton brut, seulement meublés dans un coin d'une armoire métallique sans porte où sont entreposés, à ce que je peux apercevoir d'où je me trouve, des objets hétéroclites. On y distingue des fouets, des vilebrequins, des scies, des pinces : tout l'outillage pour torturer un humain ; et c'est ce que ma douce et belle Elisabeth est en train de faire avec notre colonel nazi ! Alors que je m'attendais à la trouver attachée sur cette table en subissant les brimades du SS, je la découvre avec une pince à la main en train de lui serrer les testicules pour lui soutirer des informations qu'il livre entre deux hurlements.

Je remonte alors dans son bureau et saisis la machine de chiffrement afin de vérifier immédiatement les informations qu'il est en train de nous donner. *A priori* cela fonctionne. Je copie donc le code sur un carnet pris également dans son bureau et fais un signe à « Lysa » que tout est OK et qu'il nous faut partir. Mais elle n'en a visiblement pas terminé avec le colonel : je la vois escalader la table et frotter son sexe nu sur le visage de l'homme.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle ne me répond pas et continue son manège. Elle lui dit, le regard chargé de mépris :

— Tu sens cette odeur de petite chatte ? Tu aimes ?

Entre deux frottements qui lui écrasent le visage, Grubber acquiesce.

— Eh bien, cette chatte que tu as voulue pour ta queue de nazi est une chatte juive !

Elle se met alors à lui uriner sur le visage et, se tournant vers moi, elle explique :

— Ce salaud a fait souffrir ma famille et mes proches ; je règle mes comptes : je lui pisse dessus pour l'humilier avant de le tuer.

Comprenant sa réaction, je la laisse faire. Je ne les aime pas, ces salauds de nazis ; alors, si cela lui fait plaisir de l'humilier... Elle ajoute à son attention :

— Te rends-tu compte que tout nazi que tu es, tu voulais me baiser ? Tu viens de te faire pisser dessus par une Juive. La sous-race vient de t'humilier ! Et pour finir, je vais t'arracher les couilles.

Je referme la porte derrière moi pour ne pas la voir terminer son travail. Les hurlements de l'homme viennent de cesser : elle a fini de le faire souffrir. Elle sort de la pièce quelques minutes plus tard dans sa jolie robe, arborant un grand sourire et me lance comme si de rien n'était :

— Allez, on rentre, il faut passer les infos au plus vite. Dans deux heures au maximum nous serons recherchés.

Notre retour à la villa se fait sans encombre puisque c'est le chauffeur du colonel lui-même qui nous ramène à travers la capitale allemande. Pendant le trajet, Elisabeth se colle contre moi. Posant sa tête sur mon épaule, elle me glisse :

— Enfin terminé : je suis soulagée.

Je ne fais aucun commentaire, ne sachant si elle parle de notre mission ou simplement de l'élimination de cet homme, son chauffeur se trouvant à quelques centimètres de nous et ne ratant surement pas un mot de notre conversation.

À notre arrivée devant la maison, j'aperçois un véhicule garé le long du trottoir. La voiture noire a des vitres peintes à l'arrière ; on ne distingue que le conducteur, mais pas son passager. Nous descendons tous deux de notre véhicule et avançons vers la villa.

La voiture s'avance lentement à notre hauteur ; le chauffeur nous fait signe de monter. Sans nous consulter, nous ouvrons de concert les portières arrière du véhicule. J'ai mis la main sur mon arme, et je vois qu'Elisabeth a glissé sa main dans son petit sac où je sais qu'elle cache un couteau dans sa doublure.

A l'intérieur, vêtue d'une magnifique robe rouge-sang, se trouve mademoiselle Thorp qui nous fait signe de monter.

— Avez-vous réussi ? nous demande-t-elle.

— Oui, répond ma compagne.

— Il est mort ?

— Oui, lui dis-je.

Elle nous demande comment les choses se sont déroulées, et nous lui contons chaque détail. Pendant que nous parlons, son chauffeur est sorti régler son compte au nôtre.

La colonelle nous explique alors que l'on ne nous rapatriera pas immédiatement car une nouvelle cible nous est attribuée, et que pour cette nouvelle mission nous allons être envoyés un peu plus à l'Est où nous allons devoir rencontrer le général von Vrykolakas pour essayer de le capturer. Elle nous accompagnera dans cette mission ainsi que Ralph, qui vient de se rendre sur place et s'est fait embaucher comme officier de liaison en remplacement d'un jeune lieutenant de la Wehrmacht disparu mystérieusement après une soirée en compagnie de cet étrange général. Nous conservons notre couverture précédente : quelqu'un d'autre sera désigné coupable du meurtre de Grubber.

Nous devons être présentés à ce général qui n'a pas eu l'opportunité de discuter avec Lysa cet après-midi et qui le souhaiterait ; je serai donc encore pour quelques jours le mari de Lysa von Tites, et cela me plaît bien.

Deuxième opération

Leipzig *(26/06/1944)*

Nous voici arrivés dans la ville indiquée pour notre nouvelle mission. Le général y a une grande résidence en dehors de la ville et nous y avons rendez-vous demain soir vers 18 heures. Elisabeth et moi avons pris le train jusque-là, et c'est fatigués par le voyage que nous nous effondrons d'un même mouvement sur le lit de la chambre d'hôtel.

Après quelques minutes de repos mérité, Lysa se tourne vers moi et dit en souriant :

— Te rends-tu compte que nous avons été formés pour baiser avec l'ennemi et que nous n'avons même pas eu encore à le faire ?

— Ouais ; en même temps, Grubber, tu l'as flingué avant qu'il ne commence.

Elle rit de bon cœur à ma blague et vient s'allonger sur moi pour poser sur mes lèvres un baiser que je trouve très amoureux. Je savoure ledit baiser et passe ma main derrière sa tête pour caresser sa nuque. Elle me regarde droit dans les yeux, prenant un air sérieux d'un coup pour me dire :

— J'ai très envie de toi, maintenant...

Sans y avoir réfléchi, je me rends compte que j'ai également furieusement envie d'elle ; et plus que cela, que j'ai envie de lui faire l'amour, de l'aimer.

Sans attendre, elle se lève et se défait de sa robe à fleurs, me laissant découvrir un corset noir et rouge bordé de dentelle noire. Elle porte bien sûr des bas, et ses seins ne sont pas pris dans le corset mais juste supportés par celui-ci. Je vois donc ses tétons tendus de désir qui pointent vers moi.

— Humm, tu es divinement sexy ainsi !

Je la dévore des yeux quand elle pose son pied droit, qu'elle a déchaussé, sur le bord du lit. Elle défait lentement l'attache de la jarretelle et fait rouler son bas sur sa cuisse. Elle fait tout cela sans lâcher mon regard, et je vois le désir brûler dans ses yeux. La peau fine et blanche de sa cuisse est enfin visible, et je me régale du strip-tease qu'elle m'offre. Le deuxième bas est retiré sur ce même rythme lent, et elle s'agenouille sur le lit près de moi.

Je n'ai pas le temps de me redresser que d'autorité elle pose une main sur mon torse, m'intimant de me laisser faire. Toujours sans un mot elle ouvre ma chemise, bouton après bouton et commence à m'embrasser le torse. Sa main et sa bouche jouent dans les poils qui le couvrent. Elle embrasse mes mamelons, jouant à les pincer doucement. Maintenant c'est au tour de ma ceinture de se retrouver défaite, puis de mon pantalon. Je soulève un peu mes fesses lorsque, après m'avoir retiré mes chaussures, elle tire sur mon pantalon pour le jeter au sol. Mon caleçon prend rapidement la même direction et je retrouve nu devant cette déesse de la beauté.

Elle écarte mes jambes pour pouvoir s'installer entre elles et commence à me caresser le sexe doucement, effleurant ma verge puis mes testicules. Elle prend enfin mon sexe dans sa main fine et débute une masturbation lente. Elle me regarde toujours droit dans les yeux et ne baisse le regard que lorsqu'elle se décide à gratifier mes bourses de quelques légers coups de langue. Je ferme les yeux, laissant ma diablesse jouer avec mon corps et me donner ce plaisir si doux.

Je me laisse ainsi faire un long moment, savourant le plaisir offert par cette douce caresse.

En me redressant, je vois sa jolie tête brune monter et descendre sur mon sexe et me donner de délicieuses sensations. Sa bouche quitte ma verge et remonte sur mon ventre, puis mon torse. Elle embrasse ma peau depuis mon sexe jusqu'à ma bouche, sa petite main n'ayant elle pas quitté ma queue. Elle enjambe mon corps puis vient se positionner au-dessus de moi et s'empale sur ma queue dans un long soupir. Je suis en elle, et je sens son sexe m'avaler tout entier dans son antre brûlant et ruisselant. Le fourreau de chair soyeuse me procure autant de plaisir que sa bouche.

Elle m'embrasse avec fougue, cherchant ma langue furieusement, mordant mes lèvres et écrasant sa si jolie poitrine sur mon torse. Seules ses hanches semblent animées d'une vie propre et propulsent ses fesses de haut en bas sur un rythme d'enfer. Elle me « baise » littéralement, cherchant son propre plaisir.

Je sens son plaisir qui monte. Ses baisers sont désordonnées, ses yeux clos, sa respiration rapide et haletante ; elle laisse échapper une longue plainte quand, enfin, elle atteint le plaisir.

Elle cesse en même temps son incroyable chevauchée, me gardant cependant bien au fond d'elle. Elle ouvre les yeux et murmure :

— Désolée ; j'en avais tellement envie !

Puis avec un sourire malicieux elle ajoute :

— À toi, maintenant...

Et elle recommence ses mouvements de bassin, lentement cette fois. Elle augmente l'amplitude dans son mouvement, me faisant ressentir ainsi toute la profondeur de la pénétration ; je ressors presque à chaque mouvement. Voyant que ce ne serait pas suffisant pour me conduire au plaisir, elle s'appuie sur mon torse pour se redresser, et plutôt que de rester à genoux, elle s'accroupit au-dessus de mon bassin et penche la tête pour regarder nos deux sexes en interaction. J'en profite pour attraper ses seins à pleines mains, les caressant avec douceur l'un et l'autre. Elle va de plus en plus vite sur mon mandrin et parvient à ses fins assez facilement :

je jouis au fond de son antre si doux et elle me rejoint dans le plaisir avec un nouveau râle.

C'est ce moment précis que choisit un visiteur pour toquer à notre porte.

Devant notre absence de réaction, on tape plus fort. Les coups se font de plus en plus forts et violents. Je prends alors mon pantalon que j'enfile à la va-vite, faisant signe à Elisabeth de se cacher sous les draps, et c'est avec juste mon pantalon et mes bretelles que j'ouvre la porte à Ralph. Il porte un uniforme de lieutenant de la Wehrmacht et me lance :

— Heil Hitler !

Il entre d'autorité dans notre chambre en claquant des talons de ses bottes parfaitement cirées.

Un peu surpris et la tête encore à mes ébats, je lui réponds d'un « Heil Hitler » un peu mou et sans conviction. Il me jette un regard furibond, et c'est Elisabeth qui, du fond de son lit, lui lance un salut plus académique. Ce n'est que lorsque je vois que mon Ralph est accompagné de deux hommes que je comprends son méchant regard.

Les trois hommes entrent sans plus de formalités dans la chambre et, apercevant Lysa sous le drap, retirent leurs couvre-chefs et la saluent en gentlemen. Ralph leur fait signe de quitter la pièce, et c'est dans le couloir que nous échangeons.

Les deux hommes qui accompagnent Ralph sont deux policiers de la Gestapo, qui comme lors de notre précédente mission viennent s'assurer de nos identités. Ralph, qui se fait passer pour l'officier de liaison de ce général Vrykolakas les accompagne. Après contrôle de nos identités, les deux hommes prennent rendez-vous avec moi pour le lendemain soir vers 17 h 30, le général ne supportant pas le retard. Prétextant le règlement de menus détails, Ralph propose aux deux hommes de le laisser à l'hôtel, la villa de son supérieur n'étant qu'à quelques centaines de mètres.

Une fois seul, Ralph se fend d'un grand sourire et entre de nouveau dans la chambre. Elisabeth est nue au milieu de la chambre, cherchant aux quatre coins de la pièce ses vêtements pour se rhabiller. Le sourire de Ralph s'élargit encore au spectacle que lui offre la jolie brune.

— Te voir ainsi me rappelle douloureusement que cela fait au moins une semaine que je n'ai pas baisé, moi !

Elisabeth se retourne, toujours en tenue d'Ève et lui dit :

— Pourtant, ton général est connu pour ses soirées... olé-olé.

— Tu parles ! Il organise des soirées où tout le monde baise, sauf lui et son personnel ! précise Ralph en prenant un air dépité.

Il regarde « Lysa » avec un air gourmand et ajoute :

— Tu ne me ferais pas « un p'tit truc vite fait » ?

Elle ne répond pas et se désintéresse de son interlocuteur pour filer dans la salle de bain.

— Elle ne serait pas un peu bêcheuse ? demande Ralph en se retournant vers moi.

Je ris de bon cœur et lui dis à voix basse :

— Non, mais tu savais, toi, qu'ici c'est une vedette ?

Devant sa mine interrogative, je lui explique ce que j'ai appris de notre jolie amie brune et de son passé.

— Tu sais, je crois que nous avons tous été recrutés parce que nous avions une histoire particulière dans cette guerre.

Devant l'assertion de mon ami, c'est moi qui dois afficher une mine surprise.

— Bah, moi je n'ai rien de particulier ; enfin, je crois...

Je dois vraiment avoir l'ai ahuri car Elisabeth, qui vient de sortir de la salle de bain, me dit :

— Bien sûr que tu as quelque chose de particulier à cacher dans ce conflit.

Je me renfrogne en comprenant qu'elle sait tout de mon histoire, que même Ralph – mon ami d'enfance – doit ignorer.

— Racontez-moi, vous deux : qu'est-ce que je ne sais pas sur Franck ? dit alors mon camarade de promo.

— Une autre fois, Ralph, on a des trucs plus importants à préparer.

C'est notre belle brune qui vient de couper court à la conversation, posant sur le bureau un plan de la villa du général allemand. Ralph, reprenant son rôle, nous explique que lors de la soirée, quand tous les invités seront occupés par les agapes, il sait que son patron s'isolera un moment avec une invitée dans une pièce annexe pour « jouer », selon ses propres mots. C'est à ce moment-là qu'il nous faudra agir. Il a déjà prévu les tenues de rechange, les plans d'évacuation, l'appui de la résistance pour les transports et des armes cachées dans la propriété pour le cas où... Bref, son plan semble bien ficelé et il a, *a priori*, tout prévu.

— Il aime jouer les maîtres de cérémonie, dans ses soirées de sexe débridés : il organise les couples, impose les pratiques et compose des « tableaux vivants » qu'il fait photographier, dit alors Elisabeth, qui semble bien connaître le personnage.

Ralph ajoute :

— Oui, et il sélectionne une partenaire pour sa propre consommation, qu'il organise dans une pièce annexe. Par contre, les personnes sélectionnées ne réapparaissent pas toujours. Ou en tout cas pas dans l'état où elles sont arrivées à la soirée.

Surpris par ces derniers mots, j'interroge Ralph du regard :

— On n'a jamais retrouvé son précédent officier de liaison, prétendument renvoyé dans sa famille ; et l'an dernier, une jeune femme « sélectionnée » a été abattue par les soldats qui protègent la propriété après qu'elle se soit jetée sur l'un d'eux pour le mordre à la gorge.

Je dois me décomposer à vue d'œil car Elisabeth ajoute :

— La majorité des invités repartent ravis de leur soirée ; il est malgré tout un hôte de qualité.

Elle dit cela avec un sourire narquois, cherchant à me provoquer.

Leipzig *(27/06/1944, 18 h)*

Comme lors de notre précédente opération, nous arrivons sans peine chez notre hôte grâce à nos deux gardes-chiourme. Sur l'escalier, c'est Ralph en uniforme d'apparat qui nous accueille, encadré lui aussi de deux soldats en uniforme noir. Il nous conduit immédiatement au salon où le général nous attend. Lorsque nous pénétrons dans la pièce, je suis surpris de n'y trouver que l'officier. Ce dernier accueille ma compagne de la manière la plus élégante possible, avec baisemain et claquement de talons. Il me salue également et se tourne vers Lysa pour entamer une conversation de bon aloi.

Je détaille l'homme : il porte bien sûr l'uniforme d'apparat de la SS, mais il me semble bien vieux pour être encore sous les armes. Je n'arrive pas à lui donner d'âge ; 70 ans peut-être. Cependant, son regard et sa manière de se déplacer dans ce petit salon et autour de ma compagne me laissent penser qu'il est plus jeune. Son regard est glacial : ses yeux très bleus ne laissent transparaître rien d'autre que ce froid polaire, et ce malgré son sourire. Étrange personnage en effet qui détaille Lysa de la tête aux pieds comme on le ferait d'un cheval, le tout en lui tenant une conversation policée. Quant à moi, je suis transparent : je n'existe même pas pour cet homme.

Il nous invite cependant à le suivre dans une salle de réception en sous-sol où sont déjà réunis une vingtaine d'invités qui l'applaudissent à son entrée. Il tient toujours la main de Lysa, et je ne sais si c'est lui ou simplement sa nouvelle trouvaille que l'on acclame. Un apéritif est servi par des hommes habillés de blanc qui circulent entre les convives, un plateau à la main. Le champagne français coule à flots, et notre général fait le tour de son public.

Je me suis rapproché de ma partenaire et, sous couvert d'une conversation banale, nous échangeons sur nos premières impressions, la disposition des lieux et tous les détails que nous avons remarqués. Mais notre discussion est rapidement interrompue par l'intervention

du maître des lieux qui, élevant la voix pour couvrir le brouhaha, annonce :

— Que la fête commence !

Et il tape dans ses mains, tout comme les autres invités qui commencent à regarder autour d'eux, cherchant quelque chose. Ce « quelque chose » arrive alors : l'un des pans de mur du salon de réception coulisse dans le plafond, dévoilant une autre pièce, plus grande, creusée à même le rocher, éclairée de loupiotes rouges et dans laquelle je découvre de petites alcôves meublées de lits, de canapés, de fauteuils, mais aussi de chaînes pendues au plafond, de croix de Saint-André ; de loin en loin, des petites tables, des guéridons sur lesquels ont été posés toutes sortes d'objet érotiques.

Les serveurs en blanc s'avancent alors vers les invités et commencent à bander les yeux des dames, qui se laissent aveugler avec le sourire. Lysa n'y coupe pas et me prend la main, la serrant un peu pour m'indiquer son inquiétude.

Le général Vrykolakas circule au milieu de tout ce monde ; il prend la main d'une femme et la pose dans celle d'un homme quelques mètres plus loin. L'homme sourit, et suivant l'indication de son hôte se dirige vers un lit dressé au milieu de cette nouvelle salle à la vue de tous. C'est sûrement eux qui ont été choisis pour débuter cette soirée par une démonstration. Je suis séparé de Lysa qui est donnée à une autre jeune femme rousse qui l'entraîne vers une alcôve fermée par des rideaux mais éclairée de l'intérieur, donnant ainsi un spectacle en ombres chinoises.

Pour ma part, je suis confié à une très belle femme brune au regard de feu, qui d'autorité me prend la main et me conduit, comme indiqué par le général, vers un lit à barreaux où elle me menotte immédiatement. Surpris, je n'ai pas le temps d'inverser les rôles et me voici rapidement attaché au meuble, dans l'incapacité de continuer à surveiller quoi que ce soit ou d'intervenir.

Chacun semble avoir trouvé sa place. Resté seul, le maître des lieux referme la cloison secrète et commence à faire le tour des

couples, leurs donnant visiblement des consignes, puis d'un signe il appelle le photographe qui immortalise la scène composée.

Ma nouvelle partenaire semble être une vraie furie de sexe, et je me retrouve entièrement nu en quelques secondes à peine. Elle a défait mes vêtements avec dextérité et déchiré tout ce qui résistait. Même si je parvenais à me sortir de ce mauvais pas, je serais à poil.

Elle retire son bandeau et s'assoit, se tournant vers le spectacle offert par le premier couple sur le lit au centre de la pièce, se désintéressant totalement à moi.

Ces deux-là n'ont pas attendu le feu vert du général : la jolie demoiselle, à quatre pattes sur le lit, prend déjà entre ses lèvres le sexe de son partenaire qui, tout sourire, lui caresse le dos et lui écarte les fesses sans ménagement, offrant au regard de chacun la petite pastille foncée de l'anus de la belle.

Le rideau de notre alcôve étant encore grand ouvert, j'aperçois du coin de l'œil Lysa, les yeux bandés, caresser les seins dénudés de sa partenaire qui a également les yeux masqués. Ce doit être particulièrement érotique, cette découverte du corps de l'autre en étant privé de la vue. Revenant à ma situation, je m'intéresse à la manière dont je vais pouvoir sortir de ce mauvais pas ; la réponse m'est donnée par le maître de cérémonie, arrivé près de nous :

— Laissez le rideau ouvert ; vous profiterez du spectacle, puis quand vous en aurez fini avec monsieur, détachez-le et prenez sa place. Pour le moment je vous veux amazone. Nous reviendrons vous photographier dans un instant.

Rassuré sur la suite du « dossier », je m'abandonne aux mains plus qu'expertes de ma nouvelle compagne, regardant les deux scènes voisines qui m'intéressent. Lysa est en pleine dégustation de chatte, allongée sur le lit, sa partenaire ayant posé son sexe sur son visage ; quant au couple qui trône au milieu, l'homme vient d'entreprendre une exploration anale de sa partenaire qui hurle sous ses coups de queue.

Ma jolie demoiselle est en train de me pratiquer une fellation des plus profondes et gourmandes. Je me laisse volontiers aller à cette caresse, étant de toute façon dans l'incapacité totale de faire autre chose. Après m'avoir copieusement enduit de salive, la charmante brune entreprend maintenant de me chevaucher et enfonce mon pieu d'un coup tout au fond de son antre dégoulinant. Elle mouille abondamment, et j'avoue que j'aurais volontiers goûté ce jus. Elle s'active sur moi, d'abord lentement puis de plus en plus rapidement, son clitoris frottant mon pubis ; je sens maintenant sa cyprine ruisseler sur mon entrejambe.

Le général s'approche et examine la scène comme un médecin ausculterait son patient, examinant chaque détail. Il prend les mains de mon amazone, les place sur mon torse, et posant sa main sur son ventre il lui demande de ralentir, tire sur ses cheveux pour l'obliger à incliner sa tête en arrière. Satisfait du tableau, il demande au photographe d'immortaliser le moment. Ce dernier s'exécute, puis avant de tirer le rideau, le général nous dit :

— Amusez-vous maintenant, nous ne reviendrons pas.

À peine le rideau tiré, ma belle accélère le rythme qui la mène directement à la jouissance, qu'elle atteint tout en lâchant un cri de plaisir guttural et en s'écroulant sur moi. De part et d'autre j'entends des râles, des cris, des halètements. La jouissance et le plaisir sont partout.

Sauf pour moi.

Je n'ai pas joui. Pas du tout. La brune qui vient de me chevaucher l'a bien sûr constaté et me détache. Elle me dit alors :

— Fais-moi ce que tu veux maintenant.

Même si ma tête est plutôt ailleurs pour le moment, je dois tenir mon rôle et je retourne la demoiselle sur le ventre. Magnifique postérieur que voici. Je lui fais remonter ses fesses et commence à déguster ce jus qui me faisait tant envie il y a un instant. De ma langue je parcours son sillon, son anus, ses lèvres grandes ouvertes et agace son clitoris turgescent.

Elle semble apprécier mon initiative et ondule doucement du bassin, accompagnant ainsi mes mouvements. Je glisse deux doigts dans son antre brûlant, les enfonce au plus profond, et elle acquiesce par un long soupir. Mon pouce malaxe son clito tandis que je lèche sa pastille anale.

La caresse semble vraiment lui plaire, mais je sens aux mouvements de son bassin que ce n'est pas suffisant pour la faire jouir de nouveau. Je me redresse alors, et abandonnant mes caresses buccales et digitales je la pénètre d'un coup profond. Long soupir de soulagement, et elle commence à s'activer sur mon pieu.

Je la pousse de manière à ce qu'elle s'allonge sur le côté. Ma pénétration est alors plus profonde, plus serrée également. Cela me permet de lui caresser le clitoris d'une main et l'anus de l'autre. Je caresse son bouton en rythme avec mes coups de reins et enfonce doucement une phalange dans son petit trou serré. La sentant de plus en plus proche de l'orgasme, je synchronise tous mes mouvements pour un maximum de plaisir. N'y tenant plus, elle jouit dans un long cri et je la rejoins avec un cri similaire, déversant ma semence au plus profond de sa chatte brûlante.

Je m'effondre à mon tour sur elle. Elle me glisse alors à l'oreille et en anglais :

— *It's time to go !* (C'est l'heure d'y aller).

Je fais mine de ne pas comprendre et lui réponds en allemand :

— *Was ist das ?* (Qu'est ce que c'est ?)

Elle me désigne simplement l'interstice dans le rideau d'où l'on voit le général, tenant par la main une femme, s'éloigner vers une porte dans un angle de cette salle. Comprenant que ma jolie brunette de partenaire occasionnelle est dans la confidence, je me relève et, me cachant derrière le rideau, enfile mon pantalon et ma chemise déchirée. J'avance alors le plus discrètement possible dans la direction de l'alcôve où s'ébat Elisabeth.

En ombres chinoises, je découvre alors les deux femmes tête-bêche, se donnant du plaisir dans un 69 sans équivoque. Ma Lysa

a enfilé deux doigts dans le sexe de sa partenaire et lui aspire goulûment le clitoris tandis que la demoiselle, qui s'est allongée sur son corps, insère sa langue entre les grandes lèvres, léchant avec délectation le nectar qui en coule abondamment.

Je me lancerais volontiers dans une pénétration de ce cul cambré divinement présenté à mes yeux, mais le temps manque et je passe juste ma main derrière le rideau pour signifier à ma complice qu'il est temps de se lancer dans une autre forme d'action.

Prétextant un changement de position, Elisabeth se dégage du corps de sa partenaire et pince délicatement un nerf situé dans la nuque de la fille, l'anesthésiant en un quart de seconde. Elle s'effondre sur le lit et s'endort immédiatement. Lysa enfile à nouveau sa robe sans prendre le temps de mettre ses sous-vêtements et me suit dans le sillage du général, qui a passé la porte sans même se retourner. Ralph apparaît alors quelques mètres devant nous. Les invités, trop occupés à leur besogne, ne prêtent pas attention à notre petit groupe. Je crochète la porte avec un outil que me passe Ralph, souvenir de notre jeunesse, et elle cède sans difficulté.

Nous voici dans un long couloir. Plusieurs portes. Nous nous dirigeons vers la plus imposante. Arrivés devant, nous échangeons un regard. Ralph nous donne une arme à chacun et balance un coup d'épaule pour l'ouvrir. Elle cède sous son poids et nous entrons dans la pièce qui semble être une chambre. Un grand lit en métal, sur lequel est allongée la jeune femme sélectionnée. Elle est attachée à sa tête, comme je l'étais moi-même il y a quelques minutes, à la différence près qu'elle porte encore ses vêtements. Au pied du lit, un homme en uniforme est allongé sur le sol. Le général, qui tourne le dos à la porte, n'a pas le temps de réagir ; Ralph lui passe un sac sur la tête tandis que je le maîtrise et lui attache les mains dans le dos avec des menottes. L'homme couché près du lit se lève d'un bond, et c'est seulement grâce à la chaîne avec laquelle il est attaché au radiateur que nous échappons à son attaque. Il a les

yeux révulsés et se jette en avant comme un chien enragé cherchant à nous mordre.

Sans plus en faire cas et tenant notre prisonnier, nous quittons la pièce en suivant Ralph qui nous guide dans cette grande villa qu'il connaît par cœur maintenant. Nous empruntons un escalier qui nous mène au deuxième sous-sol et suivons un couloir qui nous fait déboucher dans le parc de la propriété. Tout s'est passé sans encombre jusque-là, à mon grand étonnement. Mais ma surprise est de courte durée, car lorsque nous ouvrons la grille qui doit nous permettre de quitter le jardin, nous nous retrouvons entourés de gardes armés et de chiens, le tout appuyé par un véhicule blindé.

Un piège vient de se refermer sur nous. Nous sommes faits comme des rats. Ralph appuie son arme sur la tempe de notre otage afin de montrer notre détermination. Les soldats du Reich ne bougent même pas. Le projecteur du véhicule nous aveugle, et un officier s'avance vers nous. Je ne parviens pas à distinguer ses traits tant la lumière est forte. Quand enfin il est suffisamment proche, je constate avec horreur que c'est le général Vrykolakas qui nous somme de nous rendre. L'otage n'était donc qu'un des leurs : nous nous sommes fait doubler !

Les choses se passent alors très vite ; un coup de feu derrière les soldats allemands : les résistants que Ralph a contactés entrent en action. Le général se retourne une seconde vers ses hommes. J'ouvre le feu également, logeant une balle dans la tête de notre hôte. Elisabeth fonce dans une brèche entre deux nazis, les abattant avec son arme. Ralph se sert de l'otage comme bouclier et tire sur le projecteur, nous plongeant tous dans le noir. Nous fonçons hors du cercle de nos ennemis et cherchons à rejoindre nos sauveurs.

En quelques secondes nous avons quitté la scène de combat. Un homme nous fait un signe dans la rue ; Ralph acquiesce de la tête, nous rassurant sur son appartenance à notre côté. Nous le suivons et nous engouffrons dans une ruelle sombre, puis une porte cochère, et enfin un escalier.

La tension retombe, et c'est en marchant que nous suivons notre guide dans un dédale de tunnels qui semblent nous emmener loin hors de la ville. Je peste contre cette mission qui a failli nous coûter la vie et dont le résultat n'est pas celui attendu. Elisabeth, comme à son habitude positive, et dans un grand sourire me dit :

— Nous n'avons pas tout raté : tu as tué ce salaud !

Et Ralph d'ajouter :

— Et en plus tu as baisé une jolie brune... Toi, au moins.

Je souris : c'est vrai que lui n'a pas eu ce plaisir.

Troisième opération

Londres *(30/06/1944)*

— L'option que vous avez prise n'était certes pas la meilleure, mais je la cautionne tout de même dans mon rapport, me dit mademoiselle Thorp alors que j'entre dans son bureau. Nous aurions préféré pouvoir interroger ce général, mais la situation ne l'a pas permis. Il est mort, cela nous arrange également.

Je m'assois dans le fauteuil en face de son bureau et l'écoute me lire le rapport qu'elle va envoyer à l'état-major de nos armées. Je n'ai pas d'état d'âme concernant cet officier allemand ; je n'en ai que rarement concernant ces salauds et leurs méthodes. Aux dernières infos reçues, nos troupes avancent en Normandie et Staline vient de lancer l'opération Bagration sur le front de l'Est. Les nazis vont être éradiqués, et moi, à mon petit niveau, j'y participe.

— Elisabeth va repartir en mission ; je veux qu'elle établisse le contact avec le generalleutnant Edgar Feuchtinger, commandant la Panzerdivision 21 positionnée au sud de Caen, qui nous ralentit sévèrement. Elle devra l'éliminer, explique la colonelle. La mission est très dangereuse ; elle est en zone de combat. Je veux que vous l'accompagniez comme officier de liaison.

J'acquiesce et demande :

— Cette division est sous les ordres directs du Führer ; quel est notre scénario ?

La jolie blonde me sourit et me tend un dossier.

— Justement, vous avez un ordre écrit d'Hitler lui-même ordonnant à cet officier de quitter momentanément le front pour vous suivre à Berlin. Il faudra le convaincre de l'importance de ce déplacement. Vous serez officiers de la SS Panzerdivision Leibstandarte, la protection rapprochée du Führer. Parlez-lui d'une enquête.

— Impressionnant... A-t-on vraiment quelque chose à lui reprocher ?

— Pas à ma connaissance ; je vous demande juste de l'éloigner du front et de l'éliminer.

C'est avec cet ordre de mission que nous quittons Londres, Elisabeth et moi, dans un Fieseler Storch [1] aux couleurs du Reich. Pendant le vol vers la France, nous épluchons le dossier de ce général, cherchant à en savoir un peu plus sur l'homme et ses éventuels travers. Mais sans surprise, cet officier est un pur nazi, un Aryen de souche, sans défauts apparents. La seule accroche sexuelle qu'Elisabeth relève est que cet homme, éloigné de son épouse depuis bientôt deux ans, aura peut-être quelques envies à satisfaire.

Normandie *(1/07/1944)*

En atterrissant en pleine campagne le 1er juillet, nous retrouvons au sol des parachutistes britanniques qui nous fournissent un véhicule de fonction – lui aussi aux couleurs de l'Allemagne – et des laissez-passer pris récemment à deux officiers. Je serais donc le lieutenant Ulrich von Diets, et Elisabeth la colonelle Lysa Loiret, de la Waffen-SS de leur foutu chef.

Je sens la peur monter petit à petit alors que nous nous approchons de la zone où se trouve la division blindée. Nous n'avons pour le moment que peu participé aux combats en Europe. J'étais pour ma part, jusqu'à ce que l'on nous envoie en Grande-Bretagne, sur des opérations dans le Pacifique à me battre contre les Nippons ; et

1. Petit avion de reconnaissance.

même si rien ne ressemble plus à une guerre qu'une autre guerre, je me sens plus angoissé ici.

Nous retrouvons les lignes arrière de la Panzerdivision et remontons la colonne de blindés à la recherche de notre officier. Nos uniformes, le véhicule, les papiers fonctionnent à merveille et nous arrivons sans aucune difficulté à la hauteur du char de tête. Le général de division Feuchtinger descend de son véhicule pour nous parler. Avant de nous accorder un peu de son temps, il ordonne l'installation du campement, la mise en position des veilleurs et l'emplacement des véhicules.

Après plusieurs minutes d'échanges avec notre cible, nous concluons que notre départ aura lieu le lendemain matin à l'aube et que nous passerons la soirée dans son QG de campagne.

Les soldats de la division blindée ont vite fait de monter le campement, et nous nous retrouvons dans une grande tente de commandement. L'endroit est séparé en deux parties : la zone « militaire » avec des tables, des cartes, une radio et des soldats qui entrent et sortent en permanence, et une deuxième zone « privée » ou le général a ses quartier personnels. Il a fait installer une tente supplémentaire avec deux lits de camp pour ses deux invités de marque, car pour lui et aux yeux de tous les soldats, nous sommes des invités prestigieux. Notre unité est historiquement la garde rapprochée de leur chef, et nous bénéficions d'une image de soldats d'élite.

L'ambiance est très étrange car nous entendons au loin le bruit des combats, des bombardements, et nous nous retrouvons dans les quartiers de cet officier un verre de Châteauneuf-du-Pape à la main. Il nous explique avec un grand sourire que depuis quatre ans qu'il est en France, il a « trouvé » quelques très bonnes bouteilles et les déguste à la moindre occasion. Notre venue est une occasion. Il semble très nerveux et affecté par le message que nous lui délivrons.

L'homme est un grand blond aux dents très blanches dévoilées par cet éternel sourire qui le caractérise. Son uniforme est

poussiéreux, et ses traits sont tirés par ce mois de combats acharnés. Elisabeth elle s'est fait douce, un peu chatte, pour essayer de le séduire et peut-être le rassurer. Il ne semble pas insensible à son charme, charme qui opère malgré l'uniforme strict qu'elle porte.

Après avoir dîné, prétextant une grande fatigue, je quitte la tente de mon hôte et rejoins mon lit de camp, laissant ainsi le champ libre à ma comparse qui mettra sûrement à profit ce moment d'intimité.

Elisabeth interroge alors l'officier général sur sa vie privée, son épouse laissée à Berlin, puis elle insiste un peu sur sa solitude et son éventuel besoin de décompresser. De fil en aiguille, et le vin aidant, elle parvient à l'amadouer et se place derrière sa chaise pour lui masser les épaules. L'homme apprécie le geste et se laisse aller contre le dossier. La jolie brune déboutonne la chemise de son partenaire et lui caresse le torse. Il tire alors doucement sur sa main, la forçant ainsi à amener sa tête près de la sienne et l'embrasse dans un fougueux baiser. Elle poursuit son exploration en s'attaquant à la ceinture de cuir puis à la braguette, et enfin au slip de coton dont elle sort un sexe de très belle taille.

Elle masturbe doucement cette queue au volume imposant ; la bête est longue et épaisse. Elisabeth contourne l'homme et s'agenouille entre ses jambes. Elle observe ce monstre tout en le masturbant, se demandant comment s'occuper dignement de ce jouet. L'homme pose une main sur sa chevelure brune, lui indiquant qu'il souhaite une caresse buccale. Elle avance son visage, sort une langue timide et commence à lécher le gland avec passion. Mais le général en veut plus ; il pousse de nouveau sur la tête de sa partenaire, la forçant à prendre son sexe en bouche. La petite bouche d'Elisabeth s'ouvre le plus possible mais le gland ne passe pas, tant il est volumineux. Elle essaie sans succès de l'englober de sa bouche ; ses lèvres, même distendues au maximum, ne parviennent pas à satisfaire la demande.

Sans se préoccuper de ce détail, le général pousse très fort sur la tête de la jeune femme ; la maintenant en position avec ses mains, il finit par forcer le barrage des lèvres et enfonce son énorme engin au fond de la gorge de la brune qui a un haut-le-cœur et étouffe sous la poussée. Enfin en place, il se redresse, prend la tête de sa « partenaire » entre ses mains et envoie de violents coups de reins qui propulsent son engin de plus en plus profondément dans la bouche déformée.

Elisabeth étouffe, suffoque sous la baise forcée de sa bouche. De ses mains elle essaie de repousser l'homme, mais il est plus fort qu'elle et la maintient en place. Il jouit en long jets dans la bouche de la jolie brune qui, déjà bien remplie par cette énorme queue, hoquette et n'a d'autre choix que d'avaler cette semence au risque de vomir ou de mourir asphyxiée.

Il a toujours sur le visage ce grand sourire aux dents impeccablement blanches, et c'est sans s'en départir qu'il sort son sexe toujours aussi vigoureux de la bouche qu'il vient de baiser, qu'il soulève Elisabeth à moitié étouffée, la jette sur son lit, lui retire sa jupe droite et sa culotte de satin noir et se colle contre elle. Elle est sur le ventre, les fesses dénudées, et son « baiseur » est collé contre son dos. Elle sent sa queue énorme qui bat contre sa fesse. *« Pourvu qu'il n'essaie pas de m'enculer… »* Voulant à tout prix éviter une douloureuse sodomie, elle se glisse sur le côté et se place sur le dos. Mais l'officier allemand est prompt et la repositionne sur le ventre d'un geste brutal. Il dit alors, sans quitter son méchant sourire :

— Je n'ai que rarement eu l'opportunité de croiser des officiers de la Leibstandarte, et encore moins d'en baiser ; alors je vais en profiter au maximum.

Elisabeth, maintenue par son tortionnaire qui a posé une main sur sa nuque, ne peut que subir l'assaut imminent de ce mâle très énervé. De son autre main il guide son énorme sexe dans la chatte béante de sa victime qui, malgré la brutalité de ce qu'elle subit,

mouille plutôt conséquemment. C'est donc sans grande difficulté qu'il investit totalement son antre. Il pousse fort, se retrouve au fond d'elle et commence à la pistonner en force. Elisabeth est même surprise de pouvoir recevoir en elle un aussi gros sexe, et surtout d'y prendre un plaisir certain. Car il lui donne du plaisir ; il laboure et emplit sa chatte entièrement, et elle adore cette sensation. Elle se laisse alors aller au plaisir, laissant échapper de petits cris qui semblent exciter son partenaire qui redouble de force pour la pilonner et dont la bite ne cesse de s'épaissir en elle.

Elle s'abandonne totalement à cette divine sensation, quand il cesse d'un coup son pistonnage pour sortir son sexe et le présenter devant la pastille à peine humide de son anus. Elisabeth prend peur ; il va essayer ce qu'elle redoutait tant : la sodomiser. L'homme est brutal et s'économise en préparation ; il appuie la tête de la bête contre la pastille rose, qui même si elle ne le veut pas, va finir par céder, de gré ou de force.

Ce sera de force : il appuie si fort que sa queue commence à pénétrer puis, lorsque la pastille cède, c'est tout son mandrin qui s'enfonce en elle d'une seule et puissante poussée. La combinaison de la violence de la pénétration et de la taille démesurée de cette queue fait hurler la brune qui se débat de plus belle sous son tortionnaire. Plus aucun plaisir dans le rapport. Elisabeth essaie de se dégager mais l'homme la maintient plaquée contre le matelas, le visage plongé dans l'oreiller, à la limite de la suffocation. Le sourire du général s'élargit encore, si cela est possible, tout comme le rectum de sa victime.

Un bruit provenant de son dos l'arrête dans son action. Il se retourne pour apercevoir, dans un éclair, Franck qui le frappe au visage avec une clef à chenilles de tank.

Normandie *(2/07/1944, 0 h 30)*

Il y a du sang un peu partout dans la pièce ; les draps en sont tachés, et l'uniforme de ma compagne également. Le coup de clef a tué net le grand blond qui faisait souffrir ma partenaire, projetant du sang un peu partout dans la pièce. Elisabeth se relève avec peine de la couche du général, essuyant de la main les quelques goutes de sang qui lui décorent le bas du dos et sa tenue noire.

— Il va falloir trouver un plan B pour quitter les lieux discrètement, dit-elle.

Elle redescend sa jupe, lisse le devant de son uniforme, un peu chiffonné par la joute que son défunt partenaire lui a imposé.

— Ça va, toi ?

Je lui demande cela en la prenant dans mes bras. Même si je n'ai pas assisté à la scène dans son entier, j'ai assisté à la dernière partie et j'ai vu rouge. Ce qui explique mon geste. Ajoutez à cela que l'homme me sortait par les yeux : ce sourire de vainqueur conquérant m'horripilait, et je rêvais de le lui enlever ; c'est chose faite. Mais la situation ne s'est pas améliorée à cause de mon coup de sang : maintenant nous devons trouver une solution pour quitter les lieux sans éveiller de soupçons et avoir suffisamment de marge pour ne pas nous faire rattraper par une division de soldats passablement à cran.

C'est toujours blotti dans mes bras qu'elle me dit :

— J'ai une idée pour partir sans éveiller de soupçons : on va tout faire sauter !

Comme toujours, elle est pour des solutions plus que radicales, mais je dois avouer que l'idée me séduit. Si en plus de d'avoir éliminé notre cible nous pouvons provoquer un peu de pagaille dans les rangs de cette division de blindés, je ne serais pas contre.

— Bonne idée... Et tu vois cela comment : on sort avec le corps sur l'épaule, et l'air de rien, on place quelques grenades de-ci de-là ?

Je lui dis cela sur le ton de la plaisanterie.

— Mais non, idiot ! Je reste avec lui encore un moment ; si quelqu'un entre, je mime une partie de baise, je le chevauche, et pendant ce temps-là tu prépares le feu d'artifice.

Pourquoi pas ? Aussitôt le plan approuvé, elle commence à déshabiller le corps de ma victime et l'allonge dans le lit. Elle enlève le haut de son uniforme et s'installe à califourchon sur le corps inerte du général de division. Pas si inerte que ça, le bougre : son énorme sexe est encore dressé, et Elisabeth semble amusée de le constater.

— Une si belle queue, pour une si grosse brute : c'est presque dommage !

Je quitte la tente de commandement et m'éloigne dans la nuit pour disposer des explosifs un peu partout dans le camp, et cela le plus discrètement possible. Une fois les charges prêtes, je balance une grenade dans une caisse d'obus de mortier et m'éloigne d'un pas rapide vers la tente de Feuchtinger. À ma grande surprise, elle vole en éclats dans une explosion terrible avant que je ne l'atteigne.

Les sifflements d'obus au-dessus de ma tête m'indiquent qu'une attaque des forces alliées sur ce campement allemand est en cours ; le premier tir a fait mouche, en plein sur la tente de notre grand blond, et sur... Elisabeth !

Normandie *(2/07/1944, 1 h 20)*

En pleine panique, je fonce droit sur ce qui reste de la tente, mais les flammes qui ont embrasé les lieux m'empêchent d'approcher. Autour de moi d'autres obus tombent ; les Allemands semblent s'organiser sous les ordres d'un autre officier. Je me tourne de tous côtés, cherchant une solution.

Le fracas des explosions, les cris des blessés, les véhicules blindés qui commencent à se déplacer, c'est une cohue sans nom, et moi je reste immobile devant les flammes, cherchant désespérément dans le brasier une trace d'Elisabeth. Des hommes passent près de moi,

me bousculent, me reprochent mon immobilité, mais je n'en ai cure : là devant moi, dans ces décombres enflammés, se consume ma partenaire.

— Bon, tu restes à contempler le feu ou on se barre ?

Interloqué, je viens de prendre conscience de la présence de quelqu'un près de moi, quelqu'un d'immobile et qui regarde dans la même direction que moi. Cette personne n'est autre que Lysa, qui s'appuie sur mon épaule. Je reste sans voix. La scène est surréaliste : alors que je cherche son cadavre, elle est là, près de moi, quasi immobile au milieu de cet enfer et les yeux rivés sur les flammes.

Elle ajoute, en me prenant par la main pour m'entraîner derrière elle :

— On ne va pas attendre ; j'ai mis une belle pagaille !

Nous nous éloignons en courant, essayant de nous cacher le plus possible de nos hôtes qui nous ignorent superbement, autrement plus occupés qu'ils sont par cette soudaine attaque.

Alors que nous atteignons un bosquet, essoufflés par notre course, j'aperçois un sourire sur son joli visage. Elle explique :

— Quand tu es parti piéger le camp, je me suis dit que plutôt que de rester à ne rien faire à poil sur un cadavre, je pouvais provoquer une diversion. J'ai donc allumé la radio de campagne de notre général et j'ai émis un message en morse sur ondes courtes, à l'attention de nos troupes qui ne sont pas très loin, pour leur indiquer la position de cette unité de panzers.

— Et ça a fonctionné, on dirait ! j'ajoute en riant. Tu es quand même démoniaque, ma belle !

Le bruit des chenilles d'un panzer à proximité nous rappelle notre situation, et nous nous faufilons dans les haies du bocage normand pour nous éloigner encore plus de cette zone. Les parachutistes anglais sont à quelques kilomètres, et il nous faudra sûrement plusieurs heures pour les retrouver.

La nuit est profonde, et maintenant le peu de lumière apporté par l'incendie du camp allemand ne nous suffit plus pour éviter

les embuches de la campagne. Considérant que nous sommes assez loin de la zone de combat, nous décidons de nous arrêter sous un orme afin d'attendre le petit matin. Je m'adosse à l'arbre, invitant Elisabeth à venir se coucher sur mes jambes, ou tout au moins contre moi. Elle ne se fait pas prier et pose sa tête sur mon torse. Je la sens prête à s'endormir ; sa respiration est apaisée, et ma main dans ses cheveux se veut rassurante.

Je me trompais sur son sommeil : assez rapidement, je me rends compte que non seulement elle ne dort absolument pas, mais qu'en plus, malgré notre situation, la belle a d'autres intentions me concernant. Sa main qui était sagement posée sur mon torse a ouvert doucement ma chemise et parcourt maintenant mes pectoraux, bientôt rejointe par sa bouche. Elle embrasse délicatement mes tétons puis descend vers mon nombril. Son autre main, non moins active, s'attaque à ma ceinture. Et c'est tout naturellement que petit à petit, ma queue se retrouve à l'air, puis entre ses douces lèvres.

Elle me suce le gland avec une douceur inhabituelle, caressant mes couilles de sa main droite. Je ne l'ai jamais connue aussi câline et douce. Je passe ma main dans ses cheveux ; je voudrais la faire se redresser pour lui donner un baiser, lui dire que j'ai envie de lui donner moi aussi du plaisir – même si ce n'est ni le lieu ni le moment – mais d'un regard elle m'interdit tout autre mouvement et me glisse à voix basse avant de reprendre mon sexe dans sa bouche :

— J'ai envie de douceur : laisse-moi te remercier à ma manière.

Et elle enfourne alors ma queue au plus loin dans sa bouche, caressant la peau du mandrin de sa langue avec la plus grande douceur.

— Des remerciements de ce genre-là, j'en veux bien.

Je me laisse alors porter par ses douces caresses sur ma queue. Me remercier de l'avoir tirée des griffes de ce malade par d'aussi doux instants, je recommence quand elle veut !

C'est tout en douceur qu'elle me fait jouir de sa bouche, et je me laisse volontiers aller entre ses lèvres tant l'instant est particulier. Dans les lueurs éparses d'explosions, je la vois avaler ma semence en fermant les yeux et poser sa tête sur ma cuisse.

Normandie *(3/07/1944, 6 h 30)*

Cela fait deux jours que nous en avons terminé avec la division de panzers et que nous errons dans la campagne normande. Nos uniformes de la garde rapproché du Führer ne nous rendent pas vraiment service : les civils nous pourchassent dès qu'ils nous voient, les Alliés nous tirent dessus dès qu'ils aperçoivent nos couleurs ; quant aux Allemands, impossible de mettre la main sur un régiment structuré qui ne soit pas en train de quitter les lieux au pas de course.

Cela fait deux fois que des chasseurs anglais nous mitraillent en rase-motte, nous prenant évidement pour des SS et espérant faire un joli doublé.

Les parachutistes anglais qui devaient nous récupérer ont été repoussés plus loin par un groupe de commandos nazis que nous évitons soigneusement car, fanatisés comme ils sont, ils nous enrôleraient de force. Bref la situation n'est pas des plus amusantes, sauf pour Elisabeth qui a l'air de ne pas se soucier de l'instant et qui parcourt la campagne en s'émerveillant de tout comme une enfant qui ferait du tourisme.

Et c'est avec son nouveau sourire qu'Elisabeth me fait signe pour que je la suive. Cela fait maintenant une heure que nous contournons soigneusement une ferme qui semble occupée par des troupes de l'Axe, et ma compagne vient de s'engager dans un chemin de terre au bout duquel j'aperçois une Jeep américaine et quelques GI qui prennent les armes en nous découvrant.

Elisabeth lève les bras et les interpelle en anglais :

— Nous sommes Britanniques, ne tirez pas !

L'affirmation ne semble pas leur suffire ; ils se font plus menaçant, braquant leurs armes dans notre direction.

— Nous étions en mission d'infiltration derrière les lignes allemandes ; contactez la colonelle Thorp, elle vous le confirmera.

Les hommes se regardent ; l'un d'eux sourit enfin et nous lance :

— Restez où vous êtes, nous allons vérifier ce que vous dites.

Elisabeth est confiante et reste dans la position demandée ; moi, j'ai trouvé un je ne sais quoi à ce type. Et plus je les observe, plus je les trouve étranges, ces GI : ils ne parlent pas entre eux, ne font pas de commentaires graveleux (ce qui ne devrait pas manquer tant ma camarade est jolie, même après plusieurs jours d'errance) et je ne vois aucun sous-officier en dehors de celui qui nous a parlé et qui est parti vers un véhicule gris, en retrait de la troupe. Il y a une atmosphère bizarre dans ce groupe.

L'homme revient vers nous ; il a un grand sourire quand il nous dit :

— Nous vérifions vos informations ; notre général va venir vous rencontrer.

Il m'agace avec son sourire de vainqueur, celui-là : il me fait penser au général de division SS.

Après quelques minutes, un soldat vient parler à l'oreille de ce caporal qui nous fait signe de nous avancer. Deux soldats se positionnent derrière nous, et l'un d'eux s'assure que nous ne sommes pas armés. Étrange de vérifier cela... je mets cette précaution sur le compte de l'inquiétude que nous pouvons générer à cause de nos tenues. Nous avançons donc tous les deux, précédés par le caporal et suivis par les deux GI. Et alors que nous approchons du véhicule, deux éléments me mettent instantanément en alerte ; je presse la main de ma jolie brune, signe convenu d'un danger.

Dans un premier temps, je saisis une bribe de conversation en allemand murmurée entre deux soldats un peu à l'écart de notre groupe, et dans un deuxième temps je prends conscience que ces GI sont équipé d'armes allemandes. De plus, l'homme vers

qui nous nous dirigeons ne nous est pas étranger. Elisabeth aussi l'a reconnu ; elle perd son sourire, et son visage se teint d'une pâleur extrême. Le piège se referme sur nous : l'unité en question est allemande ! Déguisés en soldats US, ils nous ont bernés. Nous ne sommes visiblement pas les seuls ; en témoigne un groupe de cadavres portant l'uniforme des paras anglais, laissés négligemment un peu en retrait de la troupe.

Dans la voiture, arborant un sourire narquois, le général von Vrykolakas nous regarde avancer vers lui.

Quatrième opération

Paris *(5/07/1944, 14 h)*

Voilà maintenant deux jours que nous avons été faits prisonniers. J'ai rapidement été séparé d'Elisabeth, et je n'ai plus de nouvelles d'elle. Après un transport commun dans un véhicule allemand, nous sommes arrivés à Paris. Transféré vers la Kommandantur, j'ai été enfermé dans une cellule, seul. Ma compagne est restée dans le camion, embarquée vers je ne sais quelle direction.

Pour le moment, je n'ai vu personne d'autre que mes gardiens. Pas de questions, pas d'interrogatoires, et aucun contact avec la Gestapo ou la SS. Je suis simplement retenu dans un cachot et nourri avec parcimonie par des soldats.

Quand, il y a deux jours, nous nous sommes retrouvés face au général, j'avoue avoir été fort surpris : je lui avais logé une balle dans la tête il y a quelques semaines, et je le retrouve en parfaite santé et goguenard. Oui c'est le terme exact qui me vient : goguenard. Il nous a tout de suite reconnus. À moi, il a lancé :

— Vous m'avez manqué !

Le trait d'humour a fait mouche ; j'ai préféré garder le silence. Manqué ? Pourtant j'ai distinctement vu la balle pénétrer son crâne quand nous l'avons rencontré à Leipzig. Je ne comprends rien. À Elisabeth, il a simplement dit :

— Vous, je vous garde pour ma consommation personnelle.

Étrange vocable, que nous n'avons pas compris immédiatement. Puis les propos de Ralph sur ses « habitudes » en soirée nous sont revenus en mémoire et j'ai vu Lisa pâlir. Nous n'avons plus guère eu l'occasion de parler avec ma camarade, car rapidement on nous a fait monter dans le véhicule, sous bonne garde, et nous avons dû garder le silence jusqu'à notre arrivée.

Pour ma part, je n'ai aucun espoir de salut : je suis accusé d'espionnage, d'avoir porté un uniforme allemand, de meurtre sur un officier (voire sur plusieurs) et de tentative d'attentat. Pour tous ces chefs d'accusation, c'est l'exécution assurée. Alors j'attends simplement la visite de mon juge et bourreau qui s'amusera sûrement à me torturer pour en savoir plus, puis je serai exécuté.

J'entends la porte se déverrouiller ; un officier SS entre, en uniforme noir. Sans la moindre expression, il me fait signe de sortir. Je suis conduit sous bonne garde vers un escalier qui mène au sous-sol. Là, je suis assis sur une chaise, menotté, et l'homme commence à tourner autour de moi, m'observant avec curiosité. Il ouvre enfin la bouche comme s'il allait dire quelque chose de très important, puis la referme en secouant la tête. Finalement il lâche :

— Je ne vous comprends pas.

Il ouvre alors la cellule et quitte la pièce. Me voilà bien avancé avec ces cinq mots pour tout interrogatoire... Un autre homme entre, habillé en civil celui-là. Il retire son chapeau et le pose doucement sur le bureau installé dans un angle de cette pièce. La lumière de l'unique ampoule pendue au plafond m'arrive en pleine face et m'empêche de voir son visage resté dans la zone d'ombre. Arrivé dans mon dos il dit :

— Savez-vous ce que subit actuellement votre amie ? Le général va en faire un jouet, un jouet sexuel. Il va s'amuser avec – un moment – puis, quand il s'en sera lassé, il l'enverra mourir comme ses autres jouets.

Je ne réagis pas à ce commentaire. Il poursuit :

— Elle va subir un martyre, je le sais : j'ai rencontré une de ses victimes une fois. La pauvre était devenue folle ; il a fallu la tuer. Et puis avez-vous déjà vu l'un de ses chiens ? Comment peut-on obtenir « ça » d'un humain normal ?

Je reste silencieux et immobile. L'homme est enfin face à moi ; il se baisse pour que son visage soit à la hauteur du mien. Il a l'air d'un bon père de famille, un peu rond, les yeux clairs, les cheveux bruns très courts et un sourire agréable. Mais les mots qu'il dit ensuite vont me faire changer de point de vue... surtout en ce qui concerne le côté « bon » !

— Le colonel que vous venez de voir me dit qu'il ne comprend pas comment l'on peut emmener une aussi jolie femme dans une mission vouée à l'échec comme la vôtre. Comme toutes les vôtres.

« Toutes les miennes ? Il ne peut pas en savoir autant qu'il en a l'air. »

— Je vous avoue que je vais prendre un certain plaisir à vous interroger ; sur vous et vos missions, privé que j'ai été de l'interrogatoire de votre compagne d'infortune. Je vais vous laisser y réfléchir et imaginer ce que je vais vous faire, et aussi ce qu'elle doit subir.

Il frappe à la porte ; deux soldats viennent me chercher pour me ramener en cellule où je vais avoir le temps de laisser libre cours à mon imagination. Pour la première fois depuis des mois, j'ai peur. Pas pour moi : pour Elisabeth.

Paris *(3/07/1944, 20 h 30)*

Elisabeth reste dans le camion qui l'a amenée à Paris avec Franck. Il a été déposé à la Kommandantur et elle conduite à quelques kilomètres de là. On l'a fait descendre du véhicule au milieu d'une cour de gravillons blancs. Derrière elle, une imposante demeure bourgeoise en pierre blanche et rose entourée d'un parc paysagé. Mais elle n'a pas le temps de découvrir cet endroit ; on la conduit de force à l'intérieur. Les soldats la mènent à l'étage

du bâtiment et pénètrent dans une pièce meublée en chambre. Le mobilier contraste avec le luxe des lieux : un simple lit de camp et un pichet d'eau. La première chose qu'elle remarque, ce sont les barreaux à l'unique fenêtre.

L'un des deux soldats qui l'encadre lui dit dans un français très net :

— À poil ! Maintenant ! Schnell !

Voyant qu'Elisabeth refuse d'obéir, l'homme qui lui a donné l'ordre s'avance vers elle et commence à lui arracher ses vêtements tandis que son acolyte l'immobilise. L'homme va vite en besogne et elle se retrouve en tenue d'Ève en quelques secondes. Les deux hommes la poussent vers le centre de la pièce, ramassant ce qu'il reste de sa tenue qu'ils les roulent en boule et balancent dans le couloir par la porte restée ouverte.

Elle porte ses mains sur ses seins et son pubis pour les cacher ; mais le geste est vain, et le soldat qui la tenait pendant son déshabillage lance un regard complice à son collègue et avance vers elle, visiblement décidé à profiter d'une si jolie donzelle. L'autre, un grand gaillard rouquin, se tourne et ferme la porte après avoir vérifié la tranquillité du couloir.

Le premier à attraper Elisabeth par les poignets est plutôt brun et maigrelet, mais suffisamment fort pour l'immobiliser. Il pousse sur les bras de la jeune fille et les lui amène dans le dos. Se positionnant derrière elle, il la maintient ainsi, laissant un accès total à son camarade sur le divin corps de sa victime. Le rouquin profite pleinement de la vue sur la belle ; mais pressé qu'il est, il ne perd pas une seconde pour l'admirer et porte immédiatement une main sur le sexe de cette dernière. Il fouille sans délicatesse sa chatte et mord directement les seins de Lysa, lui arrachant un cri de douleur.

Ne cherchant nullement le plaisir de son infortunée partenaire, il se déboutonne et présente sa verge devant l'entrée sèche du vagin. Qu'à cela ne tienne ; il pousse fort avec sa queue et se retrouve

planté dans le sexe de la belle brune. D'une main il tient sa verge en position dans le conduit, de l'autre (qu'il a plaquée sur la bouche de la demoiselle) il lui impose le silence. Ses dents continuent de mordre les magnifiques seins. Les yeux d'Elisabeth s'emplissent de larmes.

L'autre ne lui tient plus les poignets que d'une main ; de l'autre il a sorti sa queue de son pantalon et commence à s'astiquer entre les fesses blanches de sa victime. L'un comme l'autre ne mettent pas longtemps à prendre leur plaisir en s'activant sur la belle, l'un éjaculant dans le sexe – toujours sec – d'Elisabeth, l'autre sur sa fesse. D'un même mouvement ils lâchent leur prise qui s'effondre en larmes sur le parquet. Ils se reboutonnent et quittent la pièce, heureux de leur méfait.

Elisabeth se traîne jusqu'au lit de camp. Elle savait ce qui risquait de lui arriver pendant ces missions, ayant été entrainé à toutes les possibilités ; mais après celui du général de la division blindé, ce deuxième viol – certes moins douloureux – c'était celui de trop et son moral, d'ordinaire plutôt solide, s'est effondré. Elle n'en peut plus et elle se recroqueville sur ce lit de fortune en pleurant. La seule pensée positive dans sa tête, c'est Franck.

Paris *(5/07/44 - 15/08/1944)*

Pendant un peu plus d'un mois, je suis chaque jour amené à mon tortionnaire qui, je l'ai appris au cours de nos « entretiens », est français. Il s'appelle Marcel Panaretto ; il appartient à la milice. Un collaborateur profitant de l'invasion allemande pour laisser libre cours à ses bas instincts.

Car pour ce qui est des instincts primaires, il est très prolifique ; il ne manque jamais d'imagination pour me torturer. Il passe des heures à me faire mal, parfois pour obtenir des réponses à des questions précises, et parfois juste en s'écoutant parler. Son discours est d'ailleurs complètement délirant, de la propagande nazie dans

toute sa splendeur : chaque jour il me donne des nouvelles des « victoires » allemandes et des troupes alliées rejetées vers la mer, du soulèvement du peuple français qui rejette cette intrusion judéo-américaine. Il est en plein délire et il me raconte pendant des heures les programmes de Radio Paris, qui est soi-disant la voix du peuple de France et qui dément les affirmations des révolutionnaires et de Radio Londres. Londres qui a d'ailleurs cessé d'émettre.

Je crois que son flot incessant de paroles est aussi douloureux que les tortures qu'il m'impose.

Encore une fois je me retrouve dans ma cellule après une séance très douloureuse avec Marcel et un stage dans une infirmerie improvisée pour me remettre en état pour les prochaines séances.

Je n'ai jamais revu l'officier SS qui m'avait accueilli, et Marcel a été moins volubile aujourd'hui. Ce qui ne l'a pas empêché de me casser plusieurs doigts de la main pour répondre à une seule question. Je n'ai pas répondu. Pas spécialement par courage, mais parce que je n'ai pas de réponse. Comme souvent d'ailleurs.

Marcel m'a dit que von Choltitz, le général commandant Paris, allait faire sauter les ponts, certains monuments et des bâtiments pour faire de Paris un nouveau Stalingrad. Moi, j'ai remarqué que les soldats occupants étaient de moins en moins nombreux ; que ceux qui, hier, étaient derrière une machine à écrire portaient aujourd'hui un fusil. Les choses changent.

Il commence à faire nuit quand j'entends le premier bruit étrange. Je dis étrange car ce n'est pas un bruit commun à Paris depuis que j'y suis. Ma cellule ne comporte qu'un minuscule soupirail, et j'entends un peu les bruits de cette ville. Ce n'est pas le bruit d'un bombardement, ni de la défense aérienne. Non. On aurait dit une explosion. Ou un coup de canon.

Je me redresse pour fixer mon attention sur ces nouveaux sons. Maintenant ce sont des coups de feu. Encore une explosion. Des cris. Il se passe quelque chose dehors. Un bruit de bottes dans l'escalier qui mène au sous-sol où je suis enfermé. Le loquet de ma

porte qui se déverrouille. Dans l'encadrement, Marcel, un pistolet Lüger à la main. Son visage est défait et son sourire a disparu.

— Depuis cinq jours ils se mettent en grève et nous attaquent. Maintenant ils s'en prennent à nos bâtiments. Von Choltitz ne fait rien. Je ne vais pas crever comme cela : tu vas me servir d'otage.

Je souris et lui dis :

— D'otage ? Je ne suis personne pour ces gens-là, et en plus je porte un uniforme allemand.

Il tend le bras dans ma direction, pointant son arme sur moi. Son bras tremble. Il vient de découvrir l'ampleur de la défaite en marche et le soulèvement parisien.

— Tu ne me sers à rien, alors ? Je vais donc te tuer.

Que répondre à cet homme armé ? Rien. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche ; le claquement sec d'un coup de feu retentit dans la pièce.

Je suis mort ?

Marcel ouvre grand les yeux, tourne la tête vers le couloir et s'effondre. Je le regarde tomber au sol et vois la fleur de sang rouge colorer sa chemise entre ses omoplates. Le coup de feu a été tiré du couloir, et c'est Ralph qui apparaît dans l'encadrement de la porte. Arborant son éternel sourire, il me lance :

— Content de me voir ? Tiens, enfile ça ; ta tenue fait désordre dehors.

Il me lance un paquet de vêtements civils que je m'empresse de déballer et de revêtir.

— Comment...

Il me coupe :

— Cherche pas : Rol Tanguy des FFI nous a passé l'info il y a huit jours. On est venu dès qu'on a pu. Paris se soulève, les Alliés vont venir. Nous, on doit repartir vite chercher Elisabeth.

Je n'ai pas encore tout compris, mais je suis libre. Accompagné de Ralph et de quelques FFI, nous quittons la Kommandantur où je viens de passer un mois terrible.

Mes libérateurs me conduisent vers un immeuble haussmannien où un des leurs nous ouvre la porte cochère. Nous le suivons dans un dédale d'escaliers et de couloirs qui nous emmènent vers les tréfonds de la capitale.

Après de longues minutes de marche dans les égouts parisiens, nous nous retrouvons dans une partie « aménagée » des sous-sols. Il y a ici une petite ville et un poste de commandement. On me présente le fameux Rol Tanguy et l'on m'accompagne dans un dortoir où je vais pouvoir prendre quelques heures de repos mérité.

Paris *(19/08/1944, 23 h)*

Paris s'est soulevé... trop tôt ! Les troupes américaines ne sont pas encore aux portes de Paris. Heureusement, les FFI et autres résistants ont obtenu de De Gaulle et de l'état-major des forces alliées que des renforts militaires soient envoyés ici. Le général français a même obtenu d'Eisenhower que ce soit des soldats français qui entrent en premier dans Paris.

Mais en attendant l'arrivée de Leclerc et de sa 2e DB, ce sont des civils qui se battent dans les rues de la capitale.

Notre ennemi, heureusement, n'engage pas beaucoup de forces dans la bataille ; malgré 20 000 hommes dans la ville et 80 chars, les barricades sont tenues par les partisans.

Ce matin des combats violents ont opposé les policiers insurgés aux occupants dans les locaux de la préfecture, voisine de notre cache, et de nombreux blessés sont venus nous rejoindre.

Moi, je suis pour le moment coincé à Paris ; impossible de partir à la recherche d'Elisabeth. Impossible d'avoir des informations sur sa localisation, Londres ne répond pas.

Après avoir participé aux escarmouches de la journée, je viens rejoindre ma couchette installée dans un coin retiré des locaux souterrains que nous occupons.

Je suis allongé depuis une trentaine de minutes dans le noir total, à réfléchir, quand j'entends du bruit dans la rangée de couchettes voisine de la mienne : quelqu'un vient se coucher dans l'une des bannettes. J'entends glisser les vêtements et un corps faire grincer les ressorts du couchage. Ne prêtant pas plus attention à mon « voisin » que je ne peux de toute façon pas voir dans la nuit, je reprends le fil de mes pensées.

Après quelques minutes, mon attention est à nouveau attirée par des bruits provenant de la rangée voisine. Je suis dérangé dans ma réflexion par une respiration plus forte que de raison. Mon voisin dormirait déjà ? Il ne va quand même pas ronfler, en prime ? Non, je me suis fourvoyé. Non seulement ce n'est pas la respiration d'un dormeur, mais celle, haletante, de quelqu'un qui semble se donner du plaisir. Un plaisir solitaire. Un petit gémissement se fait entendre, et je le catégorise immédiatement comme celui d'une femme. Une femme se donne du plaisir seule, à quelques centimètres de moi.

Je suis maintenant pleinement réveillé et me concentre sur les bruits que fait cette demoiselle, se pensant seule. Vais-je rester simplement là à l'écouter, ou me racler la gorge pour lui faire connaître ma présence ?

Sa respiration s'accélère encore un peu plus, et ses gémissements se font plus sonores. Je constate que tout cela a un effet sur moi, effet qui se manifeste entre mes jambes par une belle érection. Est-ce une jolie femme ? Je n'en sais rien, et je crois que je m'en moque. Je bouge dans ma bannette, et le bruit alerte ma voisine qui, instantanément, cesse son activité nocturne. Elle doit écouter pour deviner où est l'intrus qui la dérange ainsi.

Elle lance alors d'une voix inquiète :

— Il y a quelqu'un ?

— Oui.

— Vous auriez pu vous manifester à mon arrivée...

Piqué au vif, je lui dis :

— Je dormais, Madame, et je n'ai pas voulu vous interrompre dans vos activités.

C'est elle que j'ai piquée au vif, cette fois.

— Monsieur, vous êtes un goujat ; mais maintenant que vous avez participé involontairement à l'éveil de mes sens, peut-être pourriez-vous venir près de moi et m'aider à parvenir à mes fins.

L'invitation me plaît. Je me lève donc et m'approche à tâtons de la demoiselle. Goujat peut-être, mais un peu gentleman quand même : pas question de laisser une dame dans la détresse.

Elle est installée sur le lit du bas d'une couchette superposée, et je découvre en tâtonnant qu'elle est couchée sur le dos, les jambes largement écartées, et ne porte que ses sous-vêtements et ses bas. Quand mes mains se posent sur ses genoux, elle m'attrape par un bras, me fait tomber sur elle et s'empare immédiatement de ma bouche. Elle m'embrasse avec fougue. Elle remonte sur mes épaules mon tricot et, quittant ma bouche, s'empare de mes tétons. Elle glisse doucement sous moi, embrassant mes pectoraux puis, arrivée à ma ceinture, défait mon caleçon pour en extirper mon sexe déjà bien dur. Elle embouche immédiatement mon gland et fait tourner sa langue tout autour. Elle est diablement efficace.

Je suis dans une position peu confortable, en appui sur mes bras comme si je faisais des pompes, une femme sous moi à hauteur de mon bassin qui me suce la queue. Comprenant que cela ne peut durer éternellement, elle se déplace sur le petit matelas afin de me mettre sous le nez sa pilosité pubienne, sans jamais lâcher mon mandrin toujours fiché entre ses lèvres.

Je plonge alors mon nez entre ses cuisses largement ouvertes et entreprends de déguster ce fruit juteux qui m'est offert. Je glisse ma langue entre ses lèvres et y trouve un abricot déjà dégoulinant de sucs. Je lape consciencieusement le jus de sa chatte et y glisse vite deux doigts. Malgré ma queue toujours en place dans sa bouche, elle gémit. Je m'amuse maintenant avec son clitoris, faisant rouler le bouton de chair sous ma langue ; mes doigts s'activent de plus en

plus rapidement dans son antre détrempé. Sa bouche a également accéléré le rythme, et elle me prodigue une fellation des plus jouissives.

Mais il n'est pas dans mes habitudes de laisser le travail inachevé, et avant d'éclater sous ses caresses buccales, je quitte sa bouche et me redresse pour présenter mon sexe à l'entrée brûlante du sien ; il ne résiste nullement à la pression, et la belle râle quand je m'enfonce loin en elle. Elle resserre alors ses cuisses autour de ma taille. Elle, qui avait commencé dans la discrétion, se met à gémir avec force sous mes coups de queue. Ajoutés à cela, les « floc » que fait son sexe détrempé à chaque pénétration, le « clac » de nos deux corps qui se percutent, le frottement de ses bas sur mes flancs, si quelqu'un s'aventure dans ce dortoir, il sera immédiatement renseigné sur ce qu'il s'y passe.

Nous jouissons rapidement dans un bel ensemble et je me déverse sur son pubis, décorant sa petite toison de longs jets de sperme. Cela dit, je ne sais pas à quoi cela peut bien ressembler, vu qu'il fait toujours aussi sombre dans la pièce et que je ne sais toujours pas quelle mine a ma partenaire de ce soir.

Nous nous retrouvons allongés côte à côte et reprenons doucement notre souffle.

— Je me présente : je m'appelle Franck ; je suis lieutenant dans l'armée américaine.

Elle éclate de rire et me dit :

— Je me présente : je m'appelle Joséphine ; je suis médecin français, engagée dans la résistance.

Paris *(20/08/1944, 7h)*

Le jour commence à poindre ; je me lève d'un coup. Ai-je rêvé ou pas ? Je cherche dans la pénombre l'occupante de la couchette voisine, mais il n'y a nulle trace de ma visiteuse.

J'enfile mon pantalon et rejoins la salle de commandement. J'y retrouve Ralph. Devant ma mine fatiguée, il me dit dans un grand sourire :

— Bah, alors ? Mal réveillé ?

J'évacue la question d'un mouvement de tête puis l'interroge :

— Tu connais une certaine Joséphine ? Médecin, je crois.

— Jo ? Oui, bien sûr : tout le monde connaît Jo ! Mais elle est partie cette nuit pour Lyon.

Bien, je ne saurai pas quelle tête peut bien avoir ma maîtresse nocturne. Ralph me prend par l'épaule pour m'entraîner à l'écart du brouhaha.

— Nous avons pour mission de retrouver Elisabeth ; le groupe des résistants communistes de l'ouest parisien m'a informé que le général von Vrykolakas était à Rambouillet il y a deux jours.

Bien ; alors nous partirons sans attendre pour cette ville au milieu de la forêt.

Quelques affaires jetées dans une Jeep, des armes, et nous voici partis tous les deux vers l'ouest parisien. La route de Rambouillet est une petite voie, peu fréquentée ; les Allemands ont visiblement commencé à quitter les lieux.

Le général Leclerc est sur cette route, de l'autre côté de la forêt, avançant vers Paris. Moi, je suis perdu dans mes pensées, entre mes inquiétudes pour Elisabeth et mes interrogations concernant cette Jo. Je ne sais pas à quoi elle ressemble, même si dans le noir, sous mes mains, le corps de cette femme m'a semblé parfait.

Rambouillet *(20/08/1944, 11 h)*

Depuis maintenant plus d'un mois, Elisabeth vit un enfer. Au sens propre du terme. Non seulement elle est retenue dans des conditions terribles, enchaînée, battue, violée régulièrement, mais aussi soumise de force par ce général qui l'utilise comme un jouet.

Chaque soir il la fait enchaîner, traîner dans ses appartements, et abuse d'elle selon toutes les méthodes imaginables.

Ce dernier matin, elle a eu à subir une relation des plus étranges. Elle avait déjà constaté que certains des proches du général étaient plus proches de l'animal que de l'humain ; dans la chambre du général, il y a toujours un homme au regard vide, enchaîné au mur, qui s'agite violemment chaque fois que quelqu'un entre dans la pièce. Il se jette en avant, férocement, cherchant à attraper le visiteur. Cette bête semble être elle aussi un des jouets du général.

Ce matin on l'a fait mettre dans la chambre, enchaînée à quatre pattes au pied du lit, complètement nue. Le général, assis en face d'elle dans un grand canapé, se contente de la regarder, le regard froid et sans un mot ; il s'adresse à ses sous-fifres uniquement par des gestes. On détache la « bête » du mur et, en la tenant par son collier, on l'avance vers elle. Elle s'agite, imaginant déjà ce qui va lui arriver, mais elle est si bien enchaînée qu'elle ne peut se soustraire.

Le général sourit. Il se lève, avance vers Elisabeth, sort son énorme queue de son pantalon et, l'attrapant par les cheveux, lui fourre sa bite dans la bouche. Sachant ce qu'il est capable de lui faire, elle s'applique à le sucer, mais ses yeux cherchent l'homme étrange derrière elle. Rapidement elle le retrouve : il est maintenu derrière elle, et l'un des soldats qui le tient par la chaîne de son collier lui ouvre la braguette afin de déballer son sexe. Une queue énorme est ainsi sortie de son pantalon.

Le deuxième soldat qui tient cet étrange « animal » attrape alors les fesses de la belle et commence à lui caresser le sexe. Il enfile un doigt, puis deux. S'agitant en elle rapidement, il en enfile un troisième et un quatrième. Elisabeth, terrorisée, subit cet écartèlement de ses chairs en pleurant. La queue qui a envahi sa bouche l'empêche de hurler sa douleur.

Elle sent maintenant le sexe démesuré de la chose envahir sa grotte intime ; cette brutale intrusion pourrait être un plaisir, mais

le sexe qui commence à la labourer furieusement est certes dur, mais il est froid. Elle a l'insupportable sensation qu'un pieu de métal glacé s'agite en elle. Le général rit de bon cœur ; la regardant d'un air condescendant, il assiste à cet étrange accouplement tout en s'activant entre ses lèvres.

Il décharge enfin dans sa bouche, laissant les derniers jets de sperme éclabousser son joli minois. Et toujours en riant dit à ses soldats :

— Emmenez-la dans ses « appartements », et laissez ce bel étalon avec elle, qu'on en finisse. Nous partons maintenant !

Elisabeth comprend en un éclair quel sort on lui réserve et réfléchit vite à la situation. Si elle se laisse enfermer avec cette chose, elle mourra sûrement. Il lui faut trouver au plus vite une porte de sortie.

Sa cellule – elle l'a vérifié depuis qu'elle y est enfermée – est trop bien sécurisée pour s'en évader. Il ne lui reste donc qu'une toute petite chance de quitter cet enfer, et c'est dans les minutes qui vont suivre. Les soldats, au nombre de deux, doivent la tenir, elle, ainsi que l'étrange personnage. Elle se fait docile pour ne pas éveiller de soupçons. Comme ils ont fort à faire avec la bête qui se débat contre eux et que leur prisonnière semble résignée, ils portent toute leur attention sur cet être étrange.

Malgré ses entraves, Elisabeth réagit très vite : à peine sortie de la chambre du général, elle se retourne, glisse dans le dos de l'un des soldats et empoigne son arme de poing. Elle ne cherche pas à les menacer : elle loge une balle dans le crâne de chacun d'eux. La bête, libérée, se jette sur elle avec une rapidité surhumaine mais la jolie brune, dans un geste réflexe, appuie encore une fois sur la queue de détente du pistolet automatique Lüger et loge une balle en plein cœur de son agresseur.

En quelques secondes les trois victimes de l'agent Elisabeth s'effondrent dans le couloir. Elle fonce alors vers la chambre du général von Vrykolakas afin de terminer le travail et se venger du

vieil homme qui leur a déjà échappé une fois. Elle pousse la porte violemment, mais trouve la pièce vide. L'homme a disparu. Elle retourne alors dans le couloir, saisit au passage une veste sur l'une de ses victimes, et s'enroulant dedans court à perdre haleine vers la sortie. Une alarme s'est déclenchée et elle aperçoit des soldats qui commencent à sortir des diverses pièces du château.

Toutefois, personne ne cherche à la retenir ; ils ne semblent pas se rendre compte de la présence d'une femme à demi nue dans leur environnement proche. Non, ils sortent tous, les armes à la main, pour défendre le château contre l'arrivée de soldats, a priori américains. La jolie brune se cache alors dans l'un des bureaux du château et écoute les conversations des soldats. Ils semblent peu nombreux, et Elisabeth comprend que le gros des troupes a quitté la ville il y a deux nuits et qu'il ne reste qu'eux pour protéger la fuite du général. Les troupes américaines et les résistants des réseaux Francs-Tireurs et Partisans Français (FTPF) et Libération-Nord veulent libérer la commune des derniers Allemands. Le général Leclerc et la 2e DB avancent eux aussi vers Rambouillet.

Un véhicule civil s'avance devant la porte principale du château ; le général descend les marches pour y monter, saluant au passage ses soldats. Elisabeth, toujours au premier étage, a vu dans l'un des bureaux voisins un homme avec un fusil, en position pour défendre la cour.

Son pistolet automatique manque de précision pour abattre le général. Elle pousse la porte du bureau violemment et se lance en courant sur l'homme au fusil ; au passage, elle se saisit d'un chandelier et le balance en plein visage du soldat agenouillé devant la fenêtre.

L'homme s'effondre, le crâne enfoncé. Elle prend le fusil, se poste à la fenêtre et vise le général. Elle tire et atteint l'homme à la tête. Il s'effondre. Les officiers et soldats allemands qui l'entourent se retournent et tirent en direction de la fenêtre où se trouvait Elisabeth, mais elle a rapidement quitté le bureau pour reculer

vers une position moins exposée dans la tour où elle se cache. Mais rapidement les coups de feu dans sa direction cessent, et elle entend distinctement le son caractéristique d'une mitrailleuse Browning calibre 50 (12,7 mm) de fabrication US en action dans la cour.

Les combats ne durent pas. Le silence se fait, et ce sont maintenant des ordres en anglais qui sont donnés dans le bâtiment. Quittant sa cache pour se précipiter vers les libérateurs, elle atterrit directement dans les bras d'un bel homme de grande stature, la moustache bien peignée, les cheveux poivre et sel, la quarantaine tassée, en uniforme américain. Surpris mais néanmoins gentleman, il se présente :

— Ernest Hemingway, capitaine d'infanterie du 22e Régiment d'Infanterie commandé par le colonel Charles Buck Lanaham. Je prends le commandement de la ville en attendant les Français !

Rambouillet *(20/08/1944, 16 h)*

Elisabeth est alors confiée à un infirmier de campagne, c'est à dire un jeune homme qui a vaguement de la famille dans le milieu médical et qui est déjà fort heureux d'avoir survécu jusque-là, mais ce n'est pas grave. Il donne à la jeune femme de quoi se couvrir, panser ses blessures, et une boisson chaude. Quelques minutes de réconfort après ces semaines de détention sont les bienvenues. C'est alors qu'un civil au brassard FFI lui lance :

— Mademoiselle, il y a là deux officiers de l'armée américaine qui cherchent une jeune femme « en mission spéciale ». Vous les connaissez ?

La jolie brune se tourne alors vers nous, et un immense sourire s'affiche sur son visage ; nous sommes venus la rejoindre dans ce coin perdu de la grande forêt de l'ouest parisien. Heureuse, elle se précipite dans nos bras. Après quelques embrassades, accolades et échanges sur les semaines terribles que chacun vient de vivre, elle finit par dire :

— J'ai enfin eu ce salaud de général von Vrykolakas ; il faut que l'on retrouve le corps pour valider la réussite de la mission. Il doit être quelque part devant le château.

Nous commençons alors notre macabre recherche, retournant les corps, fouillant bosquets et véhicules pour nous assurer du décès de notre cible.

Après de longues minutes de recherches, Elisabeth commence à s'énerver et tourne et retourne des corps sans méthode, passant et repassant sans cesse aux mêmes endroits. Je la vois pâlir au fur et à mesure que nos chances de retrouver l'homme s'amenuisent. Il nous faut le reconnaître : notre général n'est pas là. Peut-être a-t-il été mis dans le véhicule malgré sa blessure, et emmené avec la voiture qui a elle aussi disparu.

Elisabeth est folle de rage, et il nous faut passer de longues minutes, Ralph et moi, à lui expliquer qu'il est sûrement mort un peu plus loin sur une route et que nous le retrouverons plus tard.

Nous devons maintenant prendre contact avec notre état-major, alors je cherche un « radio » pour appeler le commandement. Alors que nous interrogeons les soldats et résistants présents au château de Rambouillet, je vois arriver une Jeep avec, sur l'aile, un fanion d'officier. Apparaît alors notre divine colonelle Thorp en uniforme de campagne.

— Ah, je vous retrouve enfin ! Cela fait des semaines que nous vous cherchons. Bon, vous passerez au débriefing avec notre agent Katarina 271, et après quelques jours de repos nous vous enverrons sur une autre mission, ma foi plus simple.

Eh bien, voilà un programme qui me plaît : débriefing avec cette agente spéciale du MI6, puis enfin du repos, je l'espère avec ma jolie brune... ou avec notre divine colonelle, dont Ralph ne cesse de reluquer le derrière divinement moulé dans son treillis vert.

Cinquième opération

Londres *(31/08/1944)*

Depuis que nous sommes rentrés, les infos sur la libération de telle ou telle ville tombent sans cesse : Paris, Nice, Troyes ; Reims, hier. Nous avançons vers une libération longue et compliquée, mais nous avançons.

Elisabeth et moi sommes en congés forcés. Ralph est parti en mission avec une rouquine que je ne connais pas pour récupérer des toiles d'une certaine Charlotte Salomon, déportée et assassinée.

Le débriefing avec l'agent Katarina 271 a été « spécial »... comme l'agent, mais je ne raconterai rien : c'est top secret.

Malgré tout ce qu'elle a eu à supporter durant la dernière mission, Elisabeth va bien, très bien même ; pour preuve, elle me saute dessus tous les soirs et nous faisons l'amour avec passion.

Cela n'a pas échappé à la colonelle Thorp, et elle m'a convoqué dans son bureau ce matin.

— Franck, le débriefing s'est bien passé ?

— Oui, Ma Colonelle.

— Comment trouvez-vous le moral d'Elisabeth ?

— Très bien, Ma Colonelle.

— Je vous sens très proches tous les deux ; vous ne pourrez plus partir ensemble en mission : vos sentiments réciproques altéreraient vos réactions. Vous partez demain avec Simone, direction Arnhem. Au mois de septembre nous lançons l'opération Market

Garden. Vous allez préparer le terrain pour 1ère division aéroportée britannique du général Urquhart qui sera larguée au nord-ouest d'Arnhem afin de s'emparer de son pont.

En moi-même je me dis *« Simone est une peste insipide ; pas de risque que je m'attache. »* et puis *« C'est où, Arnhem ? »* mais je n'interromps pas mon officier.

Elle ajoute alors :

— Vous faut-il une mise à niveau ou un complément d'entraînement ?

— En géographie, alors ? Ou peut-être : « Comment baiser une femme que l'on ne trouve pas attirante ? ».

Elle sourit, et m'indiquant la porte de son bureau, me signifie la fin de l'entretien et l'impertinence de ma question. Dans le couloir je croise Simone ; elle me gratifie d'un sourire pincé. Une blonde filiforme, sans fesses ni seins, avec un visage fade et sans relief. Une petite bouche aux lèvres absentes, de grands yeux bleus qui sont la seule partie de son visage qui semble sourire. Sa seule fantaisie est une fleur en tissu rose qu'elle fixe dans ses cheveux. Je la trouve sans charme, et pourtant lors de notre « préparation » il y a quelques semaines, Ralph ne cessait de dire combien son sourire était beau et presque aussi attirant que son cul. Ouais, bof !

Je pars donc dès demain pour la ville d'Arnhem faire du repérage, compter les forces en présence et préparer l'arrivée de nos troupes début septembre. Simone m'a bien sûr accompagné, et je dois lui reconnaître un certain professionnalisme.

Nous sommes censés être deux formateurs issus de la 719e Infanterie-Division de la Fallschirmjäger-Division Erdmann [2] et nous venons former les nombreuses recrues présentes dans la région qui vont bientôt être envoyées au front. C'est Simone qui assure mon briefing pendant le vol vers cette région allemande. En fait, elle a un joli sourire, avec de belles dents, bien blanches... mais toujours pas de formes dans son soutien-gorge.

2. Une division d'entraînement parachutiste.

Arnhem, Pays-Bas *(1/09/1944, 3 h)*

Après nous avoir déposés nuitamment au milieu de nulle part, notre petit appareil s'est envolé, nous laissant tous les deux, seuls dans le noir. Nous savons qu'un véhicule nous attend à quelques kilomètres de notre point d'atterrissage, et qu'en marchant bien nous devrions y arriver vers 7 heures du matin. C'est le moment délicat du début de cette mission : nous devons rejoindre ce point de rendez-vous sans nous faire attraper par les soldats qui pullulent dans la région ; car comment expliquer que deux officiers en tenue se promènent en pleine nuit sur une route de campagne ? Compliqué. C'est pourquoi nous cheminons sur le bas-côté, prêts à nous jeter dans le fossé ou derrière un muret au premier bruit. Nous sommes tous les deux aux aguets.

Cela fait maintenant plus d'une heure que nous marchons ainsi en silence quand j'entends le bruit typique d'un blindé qui semble arriver à travers les champs de pommes de terre, sur notre droite. Sans le moindre éclairage, ce véhicule évolue à travers la campagne. Je prends Simone par le bras et l'entraîne dans la cour de la ferme sur le côté gauche de la route. Nous entrons dans la cour, elle aussi sans éclairage, faute au couvre-feu.

Caché derrière le mur, j'essaie d'apercevoir le véhicule qui avance dans notre direction : c'est un blindé de la Panzerbrigade 107 ; un Panther plus précisément, j'en reconnais le blason. Et, pas de chance, cet engin entre dans la cour de ferme où nous venons de nous cacher, aussitôt suivi par un kubelwagen [3] avec quatre soldats à son bord. Je profite de l'obscurité et pousse Simone dans la grange où nous courons nous cacher à l'étage, au-dessus des vaches.

L'officier part directement à la porte du logis et frappe pour annoncer leur arrivée. Le fermier lui ouvre, un peu hébété, réveillé en sursaut par cette intrusion. De mon poste, j'entends la conversation qui est en fait un monologue du soldat. Il explique qu'il

3. Jeep allemande.

positionne un tank dans la ferme, qu'il sera bientôt rejoint par une unité de la Flak car on s'attend à un assaut des Alliés dans la zone. Il semble que nous arrivons un peu tard : l'info est déjà connue, *Market Garden* n'est plus un grand secret. Nous devons passer l'information rapidement ; nous devons aussi faire le compte des forces en présence, mais pour l'instant nous sommes coincés dans ce grenier sans moyen de fuir ni de communiquer. Nous devons revoir notre plan.

Le fermier est retourné se coucher ; les soldats ont installé de quoi faire de même dans un autre bâtiment, et il reste deux gardes qui tournent autour de leur tank en fumant des cigarettes. Simone me dit alors :

— Je suis fatiguée, je vais dormir un peu. Tu veux bien prendre le premier tour de garde ?

Gentleman, j'acquiesce et m'installe en position de surveillance alors qu'elle s'allonge sur une botte de paille. Comme rien ne bouge, tout en surveillant les Allemands, je me surprends à regarder ma compagne de mission. Je détaille sa plastique. Sa jupe étroite est remontée à mi-cuisses, et je découvre de longues et fines jambes gainées de bas couleur chair. Ses hanches me semblent mieux dessinées dans cette position, et malgré la quasi-absence de poitrine, je finis par la trouver mignonette. Sûr, ce n'est pas la pulpeuse Elisabeth, mais finalement Ralph avait raison : elle n'est pas si mal que ça.

Je la laisse dormir jusqu'à 6 h 45, heure à laquelle le fermier vient dans la grange nourrir ses bêtes ; je ne voudrais pas l'alerter par les petits ronflements de la blonde filiforme. Elle ouvre doucement ses yeux bleus et, découvrant mon visage près du sien, sourit et pose sa bouche sur la mienne. Surpris, je ne réponds pas à son baiser. Elle me regarde, étonnée, et me glisse :

— Le matin, je suis amoureuse...

Je ne lui réponds pas, et la prenant par la main je l'entraîne derrière la pile de bottes de paille afin que le fermier ne nous trouve

pas. Elle se laisse entraîner, et comme moi s'effondre sur la paille. Sa jupe n'est pas redescendue ; au contraire, elle est remontée un peu plus haut encore, dévoilant la lisière de ses bas. Simone a vu mon regard sur ses cuisses. Elle me regarde par-dessous, et dans un souffle me glisse :

— Cela te plaît ?

J'acquiesce simplement de la tête. Elle remonte alors sa jupe un peu plus haut, dévoilant maintenant ce qu'il y a dessous : à savoir rien, si ce n'est un sexe glabre et luisant d'humidité dans la lumière du jour naissant. Je suis encore plus surpris, non seulement par ses gestes, mais aussi par ce que je découvre : elle ne porte pas de sous-vêtements et épile sa toison pubienne, ce qui est peu courant. Dans mes yeux, elle doit lire la stupéfaction car elle ajoute :

— Je suis une vraie blonde, j'ai donc peu de poils ; alors je les retire. Dans ma Calédonie natale, c'est un geste courant.

Calédonie ? Cela explique sûrement la fleur dans ses cheveux. Mais le moment n'est pas à l'explication et je reprends un air des plus sérieux. Cependant Simone, elle, ne semble pas vouloir me suivre dans ce comportement. Assise sur le sol paillé, elle replie ses jambes, ouvrant ainsi largement ses cuisses et dévoilant complètement son intimité. Et sans lâcher mon regard, elle commence à se caresser doucement le sexe.

Troublé, je ne peux détacher mes yeux de cette main qui ouvre ce sexe, qui en caresse les lèvres puis doucement le clitoris, pour finalement enfoncer deux doigts loin dans le vagin. Elle se masturbe de plus en plus vite, mordant ses lèvres pour ne pas gémir et me regardant toujours droit dans les yeux. Ma queue est dure dans mon pantalon, mais ma raison me dit de ne pas bouger. Non seulement pour ne pas être repéré par le fermier, mais aussi car l'instant est irréel et que je ne veux pas l'interrompre.

Ses allers et retours au plus profond de sa chatte épilée ont vite fait de l'amener à la jouissance, et elle se mord les lèvres fortement pour ne pas faire de bruit alors qu'elle se crispe sur ses doigts

plantés dans son sexe et qu'un jet de mouille arrose largement ses cuisses. Elle se laisse alors tomber en arrière pour déguster ce moment. Moi aussi j'irais bien la déguster, mais du mouvement dans la cour me retient à ma place.

En effet, un troisième véhicule vient d'entrer dans la cour à grand bruit : c'est un semi-chenillé SdKfz 6/2 équipé du fameux Flak 36/37 qui tire des obus explosifs capables d'abattre un bombardier de chez nous d'un seul coup. Ma jolie blonde reprend son sérieux et, interrompant ses jeux matinaux, redescend sa jupe et vient se positionner près de moi.

La situation ne s'améliore pas : c'est maintenant une dizaine d'Allemands qui sont installés dans la ferme et qui nous privent de toute possibilité de quitter notre cachette. Parmi les soldats en présence, je constate la présence de deux femmes et de jeunes hommes qui ont tout au plus 16 ans. J'avais entendu dire que le Reich recrutait de plus en plus de jeunes, et que des femmes étaient embrigadées pour être servants sur ces pièces d'artillerie. Les hommes en âge de se battre ayant été envoyés sur le front de l'Est, il ne reste pour défendre le pays que les jeunes et les femmes. Cela ne va en rien nous aider à poursuivre notre mission, mais je me dis que cela sera peut-être plus simple d'échapper à des soldats moins aguerris. Tout ce petit monde s'installe à l'autre bout de la cour de la ferme, et nous ne parvenons pas à entendre les conversations.

Comment nous sortir de ce mauvais pas ? Impossible de tout faire sauter : il est trop tôt dans la mission, les bombardements ne commenceront que dans deux jours, et cela ne nous aiderait pas à terminer notre job. Je vois alors Simone ouvrir son bagage et en sortir un fusil à lunette dont elle assemble les pièces en quelques secondes. Je la regarde, un peu étonné.

— De là, je peux les abattre un par un.

— Oui, et ils peuvent tourner le canon vers nous et nous avoir d'un coup unique, lui réponds-je en souriant.

— On peu pas rester là au risque de nous faire prendre.

— Pas faux, ma belle ; alors on va bouger.

Je lui expose mon idée et l'entraîne vers le fond du bâtiment, là où la toiture rejoint le plancher sur lequel nous marchons. En défaisant quelques tuiles, nous pouvons passer sur le toit, puis rejoindre le chemin ; le bruit causé par le blindé encore en mouvement dans la cour devrait couvrir les sons de notre fuite.

Je pousse donc doucement quelques tuiles et escalade les chevrons de la toiture de la grange. Je marche le long de la gouttière, priant pour qu'aucun autre véhicule ne passe sur le chemin, bientôt rejoint par Simone, qui pour réaliser cet exercice a retiré ses chaussures à talons qu'elle porte dans la même main que son sac à dos. Je me laisse glisser le long du mur et lui fais signe de me lancer ses affaires que je réceptionne et entasse près de moi. La blonde se laisse glisser à son tour, et je ne peux m'empêcher de regarder son postérieur se trémousser pendant la descente le long du mur.

Elle récupère son bien, se redonne une apparence de sérieux officier de la Division Erdmann et se rechausse. Nous marchons alors d'un pas décidé en direction du portail, feignant de découvrir ces soldats par hasard en passant devant. Nous saluons ces hommes et ces femmes comme il se doit en Allemagne nazie, et j'engage la conversation avec un jeune officier.

— Notre voiture est tombée en panne un peu plus loin. Nous devons rejoindre un bataillon d'instruction de Panzergrenadier pour les former au combat rapproché près d'Arnhem. Vous pourriez nous aider, Lieutenant ?

Le jeune lieutenant est devenu rouge écarlate quand il a découvert les blasons de mon uniforme, et il balbutie quelque chose comme « ... Oui... », mais en plus confus. Il me propose l'aide du mécanicien du camion à chenilles, qui d'ailleurs est une femme. Je l'en remercie et propose que nous nous mettions en route rapidement, mais un « vieux » caporal, qui n'a pas lâché Simone des yeux depuis son apparition, nous propose gentiment un café. Je

n'ai pas le temps de répondre que ma blonde d'acolyte accepte, provoquant un large sourire de l'homme qui en fait doit avoir tout au plus 35 ans, mais qui semble tellement plus âgé au milieu de cette troupe de gamins.

Le jeune officier s'empresse de courir dans le logement des fermiers leur réclamer la boisson, mais comme le précieux liquide est épuisé, il se lance dans la préparation d'une nouvelle cafetière. La mécanicienne, elle, vient engager la conversation avec moi afin de connaître les symptômes de la panne de notre auto. Je lui invente rapidement une panne, que je sais comment provoquer simplement. C'est une jolie fille, dans la vingtaine, qui malgré son uniforme de combattant qui en cache les atouts, me semble bien faite. J'élude rapidement le problème de l'auto et fais semblant de m'intéresser à elle, histoire de noyer un peu le poisson.

Le café arrive enfin, et c'est en voulant en offrir une tasse à Simone que je me rends compte qu'elle n'est plus à mes côtés, tout comme le caporal d'ailleurs. Avec un sourire, ma mécanicienne qui se nomme Annelie, me dit alors :

— Le caporal Kurff n'as pas vu de femmes depuis au moins deux ans ; il revient de l'Est, et votre collègue est fort jolie. Moi, j'ai réussi à lui échapper, mais elle non !

— Je crois que mon adjointe est elle aussi en manque d'affection.

— Comme nous tous, ajoute la jolie brune avec un sourire enjôleur.

Mon jeune lieutenant est passé au rubicond en comprenant la teneur de notre conversation, et il est parti sans demander son reste rejoindre les autres jeunes hommes qui composent son hétéroclite petite unité. Dans ma tête, les idées se bousculent. Comment récupérer des infos depuis ce petit avant-poste ? Baiser cette brunette serait-il intéressant ? Sommes-nous en capacité de les neutraliser ? A-t-elle de beaux nichons ? Mes réflexions sont interrompues par Annelie qui, me prenant par la main, m'entraîne

dans la grange où nous étions cachés, et avec un sourire éclatant me dit simplement :

— Viens me baiser, j'en crève d'envie. Y a pas un homme digne de ce nom parmi ces puceaux des Jeunesses Hitlériennes.

L'invitation repousse à plus tard mes autres réflexions, disons plus stratégiques, et c'est avec une joie simple que je la suis dans la paille. Elle s'installe derrière un paillé, ouvrant d'une main sa combinaison de mécano et laissant apparaître une paire de seins gigantesques. C'est l'été, et elle ne porte rien sous cette tenue vert/gris ; c'est ce que je découvre en finissant de lui retirer le vêtement. Sa peau est d'une blancheur laiteuse, et le reste de son corps frêle. C'est à se demander comment elle fait pour porter de tels nichons.

Peu importe ; pour le moment, je plonge mon visage dans ses deux mamelles bien fermes et me régale les mains, les yeux et la bouche de ce don du ciel. Je la caresse, la dévore et enfouis mon visage entre ses deux magnifiques montgolfières. Je n'en oublie pas pour autant la demoiselle et commence à lui branler le sexe, deux doigts profondément installé dans sa chatte trempée, mon pouce effleurant sa rondelle par instants. Elle n'en attendait pas moins et se tortille sous mes doigts. En à peine quelques minutes, elle écarquille les yeux, ouvre la bouche en grand, cherchant son souffle, et jouit bruyamment. Pour le coup les « puceaux » ont au moins le son de nos ébats. Je retire mes doigts gluants de son jus, et elle saisit ma main pour en lécher chaque centimètre.

Continuant cette caresse, suçant chacun de mes doigts goulûment, elle s'empresse de sortir ma queue toujours prisonnière de mon pantalon, un peu à l'étroit, et entreprend d'en faire autant de mon membre. Sa bouche est douce sur mon gland, et elle se contente de jouer avec l'extrémité de ma queue. Mes mains sont revenues caresser son énorme poitrine et, lisant dans mes yeux, elle s'agenouille entre mes jambes et installe mon sexe entre ses seins pour me prodiguer une caresse trop rare. En penchant la tête, elle

parvient même à me sucer le gland alors que je vais et je viens entre ses globes. La caresse est divine. Elle me demande :

— Les garçons adorent cela, non ?

Je lui réponds d'un hochement de tête, mais la brunette en veut un peu plus et n'entend pas me faire jouir ainsi entre ses divins tétons. Elle me tourne le dos, s'installe à califourchon sur moi et s'empale sans préambule sur ma queue. En tendant les bras, je peux malaxer ses seins tandis qu'elle commence son va-et-vient sur moi. De ma main droite j'attrape donc l'une de ses mamelles que je presse, et de la main gauche je viens visiter la raie de son joli petit cul, insérant mon pouce brutalement dans sa rondelle. L'effet de cette intrusion est immédiat, et ma petite Amazone accélère la cadence de ses transports et se met à gémir plus fort encore. Après quelques belles minutes de cette agréable cavalcade, nous jouissons tous les deux d'un bel ensemble, la brunette s'effondrant en avant pour laisser échapper ma queue qui déverse alors les long jets de sperme sur son postérieur et le bas de son dos.

Alors que nous récupérons tranquillement de ce premier galop, j'entends des ordres criés dans la cour par le jeune lieutenant. Il se passe quelque chose ; il faut aller voir. Je me lève et enfile mon pantalon, remonte mes bretelles et sors la chemise encore ouverte.

La scène que j'aperçois au travers de la fumée me semble irréelle : la fumée provient d'une caisse de munitions stockée près du blindé ; il y a au sol huit corps de soldats allemands – dont le jeune lieutenant – tous ayant une balle dans le corps. Le dernier homme de ce petit groupe semble être dans la maison des fermiers, et il appelle ses deux derniers camarades, à savoir ma brunette Amazone et le vieux caporal. Il semblerait que ma blonde ait fait des siennes...

Je me tourne vers la brune encore nue et cherchant ses vêtements dans les bottes de paille. Je me saisis de l'arme que je porte au côté et l'en menace. Elle comprend alors que je ne suis sûrement pas celui que je prétends être et se jette vers moi toutes mamelles

dehors. Je l'accueille d'un revers de la main et la projette au sol. Je pose mon arme sur sa jolie poitrine, lui faisant comprendre que j'ai l'avantage. Elle baisse les yeux et se laisse tomber en arrière sur le plancher couvert de paille. J'entends alors ma blonde qui m'interpelle depuis la cour :

— Bon, alors ? T'as bientôt fini ? Moi j'en ai eu huit, et toi tu n'arrives pas à te débarrasser d'une seule ?

Je ne réponds pas à cette pique et sors de la grange derrière la brunette qui a posé ses mains sur sa tête, résignée et prisonnière.

— Beaux nichons ! siffle alors Simone.

Je ne réponds même pas.

— Que veux-tu en faire, de ta brune à forte poitrine ?

— Pas la moindre idée... Et toi, que s'est-il passé ?

Elle me montre son fusil à lunette et me réponds :

— Le « vieux » caporal avait les yeux plus gros que la bite, et il a fini son affaire en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ; et comme il n'était pas vraiment en forme, je l'ai éliminé rapidement. Après, en regardant dehors, j'ai vu que le groupe était réuni au centre de la cour et que je pouvais faire un joli carton. J'en ai raté un seul ! Il est avec les fermiers dans la maison.

Je fais mettre la mécanicienne à genoux devant moi et je lance au dernier des artilleurs allemands caché dans la maison :

— Sors, et je te laisse vivant. Si tu n'obéis pas, j'abats immédiatement ta camarade, et ensuite je m'occupe de toi !

C'est un tout jeune garçon d'à peine 15 ans qui se montre alors à la porte, en pleurs, les mains sur la tête et sous la menace du fusil de chasse du fermier. Simone le désarme et le fait s'agenouiller près de la brunette dont la moue boudeuse aurait tendance à me faire rire. Je lui dis :

— C'est quoi, cette moue ? T'es vivante, toi !

Elle me répond alors :

— Pour une fois que je trouve un beau garçon qui sait me faire l'amour... c'est un traître !

— Un Américain, cocotte, un Américain... précise Simone.

Je ris de bon cœur. Qu'allons-nous faire de ces deux prisonniers ? Alors que je cherche une solution, c'est le fermier qui m'apporte la réponse.

— Vous savez, nous ne sommes pas tous nazis, et je crois que c'est la fin d'une époque. Si vous ne voulez pas leur faire de mal, je peux les garder ici, à la ferme, pendant quelques jours ; je suis sûr qu'ils seront d'accord pour aider et quitter leurs uniformes : je suis certain qu'ils ne souhaitent pas mourir.

Voilà une solution qui me plaît ! Nous allons pouvoir reprendre notre mission sur l'identité et la localisation des formations blindées allemandes. Nous prenons donc le kubelwagen pour continuer notre route vers Arnhem. Nous n'avons pas fait deux kilomètres que Simone se tourne vers moi et dit :

— Dis donc, dans tout ça, moi j'ai toujours envie de baiser. La p'tite bite du Kaporal m'a à peine émoustillée, et ma caresse de ce matin ne m'a pas satisfaite. Tu t'arrêterais pas dans un chemin de traverse ?

— Tu es folle ? On est en pleine mission en plein centre du Reich !

Elle ajoute alors en défaisant sa veste :

— Ouais... Bah, mission ou pas, je veux que tu me baises maintenant ; et tu va me faire ce plaisir !

Et pour me montrer sa motivation elle se tourne vers moi, et alors que je conduis entreprend de me caresser la queue au travers de l'uniforme. Ses doigts longs et fins parcourent lentement ma verge à travers le tissu, et rapidement elle lui donne la forme attendue. Contente de cette première victoire, elle se couche sur mes cuisses et entreprend de sortir l'objet convoité de son logement. Alors que je conduis toujours en pleine campagne, elle parvient à extirper mon sexe de sa cachette, et avec un grand soupir en gobe le gland délicatement.

Je suis un peu inquiet. En effet, ce qui me déplaisait le plus chez Simone, c'était son sourire, non pas qu'il soit laid, mais il découvre à chaque fois une magnifique rangée de dents bien blanches... mais grandes ! Et ce sont justement ces dents qui m'inquiètent un peu. Mais rapidement, je suis rassuré : la blonde frisée, dont je vois maintenant la chevelure monter et descendre entre mes cuisses, sait y faire et elle me suce divinement. Allant jusqu'à la base de ma queue, elle avale littéralement toute la longueur de l'objet et tortille délicatement sa langue à divers endroits, provoquant des vagues de plaisir qui remontent de plus en plus distinctement jusqu'à mes bourses. Partie qu'elle n'oublie pas de cajoler également de sa main qu'elle a enfouie dans mon pantalon. N'y tenant plus, je tourne dans le premier chemin venu et m'arrête sous les arbres d'un bosquet. Elle se redresse, et souriant encore plus largement, ses yeux bleus pétillant de désir, elle me dit :

— Ah, enfin tu t'arrêtes... Allez, viens t'occuper un peu de moi !

Elle ouvre alors sa portière, descend la jupe de son uniforme puis s'assoit de nouveau dans la voiture, les jambes grandes ouvertes vers l'extérieur. Le pantalon sur les chevilles, je contourne le véhicule pour venir lui faire face. Son sexe tout nu me surprend encore, et j'avance une main vers cette curiosité.

— C'est doux... lui dis-je.

— Oui, c'est un peu fait dans ce but. Allez, lèche-moi.

Je m'accroupis entre les cuisses de la jolie blonde et entreprends de goûter ce petit abricot qui me semble juteux à souhait. J'ai à peine posé la langue sur ses grandes lèvres qu'elle passe ses deux mains derrière ma tête et appuie fort pour coller ma bouche à une partie plus érectile de son sexe. Obéissant à la dame, je m'emploie donc à lui lécher consciencieusement le bouton, aventurant ma langue régulièrement vers l'entrée de son sexe. Mes caresses sont visiblement à son goût car elle relâche la pression de ses mains sur mon crâne, me laissant œuvrer à ma guise. Rapidement, je la sens

au bord de la jouissance ; tous ces amuse-bouche de la matinée l'ont rendue plus que réceptive.

— Je veux ta bite bien au fond !

— Vos désirs sont des ordres, Madame.

Je me redresse et présente mon sexe à l'entrée de son vagin dégoulinant d'un mélange de cyprine et de ma salive, et sans préambule enfile l'objet jusqu'à la garde d'un seul coup. Elle lance sa tête en arrière et se met à gémir doucement :

— Ah oui, tu as une belle bite, bien dure... Allez, baise-moi fooort !

Comme on dit « Ce que femme veut... », pour ne pas faire mentir l'adage je me mets à la baiser aussi fort que possible ; mes coups de boutoir la clouent au siège de la voiture et elle remonte ses jambes sur mes épaules afin que je puisse la pénétrer encore plus loin. Mes cuisses claquent contre ses fesses ; je la tiens aux hanches et je la pilonne pendant un long moment, et lorsqu'elle se laisse aller à la jouissance dans un long cri, je me permets de me lâcher également au plus profond de son sexe. À l'instant même où elle prend son pied, j'observe son visage et constate avec un certain plaisir que ses traits ne sont pas déformés par l'effort, ou le plaisir : au contraire, elle semble heureuse et sourit de toute sa jolie bouche.

— Alors, tu vois ? Me baiser n'était pas si horrible que ça ! dit-elle en se dégageant.

Au passage, elle me gratifie d'un doux baiser sur la joue. Voulant répondre à sa pique, je dis :

— Je n'ai jamais dit que c'était horrible !

— Tu as dit exactement « Comment baiser une femme que l'on ne trouve pas attirante ? » à notre colonelle avant de partir !

Je reste sans voix : c'est vrai que j'ai dit ça ; mais ça, c'était avant !

Arnhem, Pays-Bas *(16/09/1944)*

Quinze jours maintenant que nous nous sommes fondus dans la masse des troupes allemandes stationnées dans la région. Nous avons fait un travail de fourmis pour renvoyer à notre haut commandement un maximum de détails sur les troupes présentes et les mouvements. Nos informations sont parvenues à Bletchey Park (base stratégique de Montgomery) ; nous avons annoncé le mouvement de la 9e Panzerdivision SS Hohenstaufen de Harzer et de la 10e Panzerdivision SS Frundsberg de Harmel, des divisions blindées stationnées à Nimègue et Arnhem, mais les Anglais refusent de modifier leurs plans et nous ordonnent même de rentrer, le jour J étant prévu pour demain.

Simone a fait un travail remarquable, n'hésitant pas à donner de son corps pour obtenir des infos précises. De mon côté, j'ai usé une secrétaire du centre de formation à force de la limer pour avoir les noms des officiers présents sur ce futur front. Elle m'a demandé de venir à nouveau ce soir sous motif de m'informer d'un événement d'ampleur prévu dans quatre jours.

Dans quatre jours nous aurons attaqué, et je ne suis pas très motivé pour cette soirée qui va immanquablement se terminer par une baise forcée. Forcée, oui, c'est bien le terme car la secrétaire en question, en plus d'être insatiable, n'est pas jolie du tout, mais le devoir patriotique m'impose de ne pas être trop regardant. Elle a juste un joli petit cul, qu'elle se refuse d'ailleurs à m'offrir. Elle refuse aussi de me sucer, de me laisser éjaculer sur son corps ou son visage, et ne veut pas que la lumière soit allumée lorsque je couche avec elle.

Elle est d'un triste, cette Teutonne... Bref, elle se pense amoureuse et parle d'avenir, son seul but étant de se faire épouser rapidement ; et pour une fois qu'elle a trouvé un mâle qui veut bien d'elle, elle ne le lâche plus. Un peu comme sa dernière chance.

Moi, il ne me manque qu'une seule info, et c'est elle qui l'a. Ce soir je lui offre la plus mémorable partie de jambes en l'air qu'elle a vécue ; je lui fais la totale, et je suis sûr d'obtenir cette foutue information.

Vers 18 h 30, je croise enfin ma complice blonde et lui expose mon projet. Elle me dit alors :

— Elle est coincée, à ce que tu m'en as dit ; tu veux que je t'aide à la mettre dans de bonnes dispositions ?

— M'aider ? T'as une idée ?

Je vois alors son immense sourire s'afficher sur sa bouche tandis que ses yeux bleu clair s'illuminent :

— Oui, j'ai une idée. Je vais de ce pas la voir, et attends-toi au meilleur !

— OK, ma belle ! Au fait, le rendez-vous est à minuit pour rentrer.

D'un signe de tête elle me signifie son accord et ajoute :

— Elle doit être persuadée que tu va faire ta vie avec elle ; je me charge de la « conseiller » pour te garder. Voyons jusqu'où je peux l'amener.

— Tu es diabolique, Simone !

Elle fait demi-tour et je regarde son joli petit postérieur se diriger tout droit vers le bureau d'Elga, ma secrétaire coincée au cul si divinement bombé. Un instant mon esprit s'égare, et je me prends à rêver de ces deux femmes nues à mes pieds, Simone me léchant la bite juste à l'entrée du cul d'Elga. Hum... Ouais, pas gagné ! Je n'aurai pas le temps de l'amener à de telles extrémités, elle est si classique... Dommage pour moi.

Arnhem, Pays-Bas *(16/09/1944, 20 h)*

Je suis devant la porte d'Elga. Les volets sont fermés, couvre-feu oblige. Une petite maison ouvrière, sans fioritures, en briques rouges, comme partout dans la région.

Je frappe à la porte. Une voix à l'intérieur me dit :

— Entre, et rejoins-moi dans la chambre.

Un peu surpris par tant d'audace, je soupçonne immédiatement ma jolie Simone d'avoir atteint son objectif. J'écoute donc la consigne et me débarrasse seulement de ma veste dans l'entrée. Les pièces sont sombres hormis la chambre, au bout du couloir d'où filtre la lumière vacillante d'une bougie. J'avance donc vers cette lueur et pénètre dans la pièce.

Sur le lit est étendue Elga ; elle a retiré ses vêtements et n'as plus sur elle que son porte-jarretelles et ses bas. Ses seins sont libres et pointent fièrement. Elle baisse les yeux, et malgré la pénombre je la vois rougir en disant :

— Fais de moi ce qu'il te plaît !

Qu'est ce que Simone a bien pu promettre à cette petite dinde pour qu'elle s'offre ainsi ? Je n'en sais rien, mais je compte bien profiter de la demoiselle qui me semble être dans de bien bonnes dispositions.

— J'ai besoin de savoir si tu m'aimes, Elga, si tu es prête à tout pour me garder. Car tu le sais, pour m'attacher à ta vie, il me faut être heureux. Es-tu prête à satisfaire l'homme qui sera le tien si tu sais l'honorer ?

— Oui...

La voix est timide, le regard fuyant ; elle n'ose pas lever les yeux vers moi. Elle s'est mise à genoux sur le lit, bien droite, le regard bas, les mains dans le dos. Je la détaille : le visage n'est pas des plus jolis, sans être laid non plus. Le corps est un peu pataud, les hanches déjà grasses et les seins petits avec une large aréole.

Elle avance sur le dessus de lit, toujours bien dressée, le regard vers mes chaussures. Je n'ai pas bougé. Elle descend du lit, s'agenouille sur le sol de sa chambre et entreprend de défaire les boutons de mon pantalon. Ma queue est déjà au garde-à-vous dans mon caleçon de coton, et elle l'extirpe maladroitement. Je me doutais un peu de son manque d'expérience. Elle enserre ma hampe entre

ses petits doigts et commence à me branler doucement. Je la laisse faire, ne bouge pas, attendant de voir ce que Simone l'a persuadée de faire.

Simone a dû être convaincante car Elga avance maintenant un petit bout de langue vers mon gland et entreprend de le lécher par petits coups. Je soupire car la caresse, bien que maladroite, est agréable. Elle lève les yeux vers moi, le regard interrogateur. Je lui souris et acquiesce pour l'encourager.

— Finalement, c'est plutôt bon... dit-elle en gobant enfin mon gland.

Encore une fois je ne fais aucun commentaire et la laisse débuter une lente succion de ma queue. Elle s'applique et entreprend même de faire des allers et retours, avalant un maximum de centimètres. Encore surpris par un tel élan d'érotisme, je pose ma main sur sa tête pour lui imposer un rythme qui me semble plus approprié. Elle se crispe un peu mais se plie à la cadence que je lui impose. Sa fellation est finalement plutôt une réussite, et je pense qu'avec un peu plus d'expérience elle devrait exceller dans la pratique.

Heureuse de sa réussite, elle prolonge cette caresse, espérant je pense m'amener à la jouissance ; mais là n'est pas mon intention, et je l'interromps en lui demandant de se lever. À regret elle me lâche le manche pour venir m'embrasser à pleine bouche. Je réponds à son baiser puis la retourne pour la faire mettre à quatre pattes sur le lit. J'ai face à moi ses si jolies fesses. Je les saisis à pleines mains, les caresse puis les écarte, dévoilant toute son intimité visiblement déjà humide.

Pour m'en assurer, je plonge mon visage directement dans sa petite chatte trempée et lui prodigue les mêmes caresses que celles qu'elle m'a offertes précédemment. J'explore son sexe du bout de ma langue, m'attardant tantôt sur son clitoris, tantôt entre ses lèvres ouvertes, m'aventurant parfois sur sa rondelle poivrée. Même cette dernière caresse ne semble pas la bloquer ; Simone est vraiment un démon de luxure !

Fort de mes avancées sur sa sexualité, j'introduis maintenant deux doigts dans son antre brûlant, la branlant rapidement, mon pouce bien en appui sur son clito gonflé. Ma langue, elle, explore maintenant pleinement son anus bien serré. Elle retient avec peine ses gémissements de plaisir. Même si au début de ma dégustation anale j'ai bien senti qu'elle se raidissait, je sens maintenant qu'elle s'est rendue et qu'elle me laisse lui faire plaisir. Accélérant mon mouvement de main, je la sens partir d'un coup et je reçois sur le menton et toute ma main une giclée de son plaisir. Sa liqueur dégouline partout et elle s'effondre dans un long râle.

Bien décidé à la mener encore plus loin, je n'ai pas ralenti mes explorations et elle prend conscience que je ne vais pas en rester là. Elle se redresse et se remet à geindre sous mes doigts, mon autre main étant venue rejoindre ma langue et s'enfonçant maintenant d'une phalange dans son cul. Elle mouille de plus en plus, jouissant pour la seconde fois, plus rapidement qu'à la première et m'inondant encore une fois de son jus. Je ne cesse de la doigter, et elle cherche à échapper à ma main en se tortillant. J'abandonne donc un instant son vagin détrempé et hypersensible pour me consacrer à sa rondelle. Je masse maintenant sa corolle avec deux doigts trempés par sa liqueur, assouplissant l'entrée de ce cul que je vais fendre sous peu. Le pantalon toujours sur les chevilles, je la fais s'allonger sur le lit, les pieds touchant le sol et m'offrant ainsi son divin derrière. Je lui dis alors :

— Écarte tes fesses de tes deux mains : je vais te faire découvrir le plaisir de la sodomie.

Elle ne fait rien d'autre qu'enfoncer sa tête dans le couvre-lit, sûrement honteuse de ressentir du plaisir à cette caresse perverse.

— Écarte tes fesses, et prends du plaisir.

En m'avançant, je vois son visage qui est maintenant cramoisi. Elle obtempère enfin, me glissant juste :

— Je ne l'ai jamais fait ; fais doucement, s'il te plaît !

Je ne réponds pas, saisis ses mains et les pose sur son postérieur. Elle suit enfin les instructions, et avant d'enfoncer ma queue au fond de son anus, je m'assure du bout des doigts de la souplesse de cette entrée. Ne trouvant nulle résistance, ils avancent sans aucune difficulté et me laissent en sortant une rondelle bien entrouverte. J'appuie alors mon gland et m'enfonce de quelques centimètres. Elle se met à souffler rapidement, cherchant sûrement à contrôler la douleur de cette première intromission. Le gland est passé ; je la sens se détendre un peu. Afin de l'aider, je glisse ma main entre ses cuisses et entreprends un branlage en règle de son clitoris turgescent.

Ses soufflements se transforment en halètements alors que je m'enfonce millimètre après millimètre dans son cul. Arrivé au fond, je m'arrête de bouger, branlant toujours son bouton de chair. Elle m'encourage alors à bouger et se met elle-même en mouvement, accompagnant mes allers-retours dans son fondement. Petit à petit, Elga prend un certain plaisir à se faire ramoner le cul, et c'est elle qui donne le rythme maintenant.

Après de longue minutes de sodomie profonde, elle se met à crier, lance son derrière de plus en plus violement et se libère enfin dans une jouissance démesurée en m'aspergeant de sa liqueur. Elle m'asperge littéralement de sa cyprine et se contorsionne tout en tremblant de tout son corps. C'est la première fois que je la vois ainsi ; c'est d'ailleurs la première fois que je vois une femme jouir ainsi en me douchant autant de son jus. J'en ai partout, depuis les genoux jusqu'au milieu du torse. Mon pantalon, à mes pieds, en est aspergé ; quant à ma chemise, à peine entrouverte sur mon torse, elle est tachée jusqu'au col.

N'en pouvant plus et m'étant fait éjecter de son anus par la violence de sa jouissance, je l'attrape par l'épaule, la force à se mettre à genoux à mes pieds, et je lui fourre ma queue toute grasse dans la bouche. Elle a à peine le temps de me pomper une ou deux

fois que je me libère violemment dans sa bouche et sur son visage. Privilège que jusque-là elle m'avait refusé.

Je la prends dans mes bras et la dépose sur le lit, m'allongeant auprès d'elle après cette violente partie de baise. Elle me glisse alors :

— Quand tu reviendras du front français, nous nous marierons, n'est-ce pas ?

Je me retourne pour ne pas éclater de rire devant son air triste et tellement grave. Voilà donc ce que lui a raconté Simone : je pars pour le front, en France, combattre les Américains qui envahissent le si paisible Reich, et je ne suis pas sûr de revenir. C'est pour cela qu'elle m'a offert cette dernière nuit, genre nuit du condamné. Reprenant mon sérieux, je me tourne vers elle avec la mine déconfite de circonstance et lui demande :

— Je pars dès ce soir, ma belle Elga... Que va-t-il t'arriver ?

— Je rejoins la 9e de reconnaissance SS dans quatre jours et nous avançons vers Nimègue.

— Mais ce bataillon est encore en Allemagne ?

— Non : il avance vers Nimègue. C'est plat, les Pays Bas : ils y seront vite !

Je comprends alors que j'ai l'information que je souhaitais : la 9e SS sera sous peu dans la région, et le petit cul d'Elga va en rejoindre les rangs. Des femmes et des gamins : voilà ce qui compose les troupes allemandes en cette fin de guerre.

Après lui avoir pris le cul, le minimum c'est que je lui suggère de ne pas aller se faire tuer dans les combats qui vont avoir lieu.

— Elga, ne va pas là-bas : les informations que j'ai sur l'attaque alliée sont inquiétantes. Je ne suis pas rassuré si tu pars ; rentre en Allemagne, je te rejoindrai dès mon retour de France.

— Oh mon amour, ne dis pas cela ! Rassure-toi : c'est un régiment de reconnaissance, pas d'infanterie. Et puis je me bats pour notre Reich, notre Führer !

Reconnaissance... Certes, il est intitulé comme cela mais ce sont des SS, et l'essentiel de ses effectifs sont connus pour être des reliquats de régiments de parachutistes et commandos des SS. Les plus durs et les plus brutaux que comptent les rangs nazis.

Je n'insiste pas, car je sais qu'Elga est une fervente du régime d'Adolphe et que je ne pourrai rien y changer.

Et puis j'ai mes petites victoires du jour : non seulement j'ai l'info manquante sur les mouvements des troupes allemandes, mais en plus je viens d'enculer une nazie convaincue ! Reste plus qu'à rentrer au bercail, parce que demain tout ce petit monde va se faire méchamment bousculer par nos troupes.

Je quitte donc la petite maison néerlandaise d'Elga pour rejoindre Simone au lieu prévu pour notre départ. À ma grande surprise, je suis accueilli par des cheminots néerlandais qui me conduisent rapidement à la gare proche pour me cacher dans un train.

Simone est déjà dans le wagon et m'attend.

— Alors, la petite Elga a parlé ?

— Oui, Simone, tu as bien manœuvré : elle m'a donné les infos qui nous manquaient.

Avec un grand sourire découvrant toute ses belles dents, elle ajoute :

— Et tu l'as baisée ?

— Oh oui ! Elle m'a offert son cul et je l'ai pris.

La résistance néerlandaise est en ordre de bataille ; ils seront demain aux côtés de nos soldats pour botter le cul des nazis. Ils vont nous faire quitter le pays en passant par le port d'Anvers cette nuit. Voilà une affaire rondement menée. Simone et moi nous préparons donc à rentrer. Pour cela nous enfilons des tenues civiles plus appropriées et attendons le départ.

Le wagon est vide : la grève commencée il y a quelques heures par les cheminots des Pays-Bas est plutôt bien suivie ; elle a pour but de ralentir l'approvisionnement allemand, et ainsi aider nos

troupes. Simone me regarde depuis de longues minutes ; je sens son regard sur moi mais je reste ostensiblement tourné vers la porte de notre véhicule. Je sens alors sa main sur ma cuisse. Elle me susurre à l'oreille :

— On a du temps à tuer ; si on jouait un peu tous les trois ?

Surpris, je me tourne vers elle :

— Trois ?

— Oui, Ralph voudra sûrement jouer lui aussi.

Dans la pénombre, je découvre qu'effectivement mon ami Ralph est assis dans un coin du wagon ; je ne l'avais pas vu tant il fait sombre, et lui rigole de m'avoir si bien piégé.

Sixième opération (1)

Fættenfjord, Norvège *(10/11/1944)*

L'équipe est de nouveau au complet : Elisabeth, Ralph, la colonelle Thorp et moi. La guerre avance à grands pas. Nos troupes avancent sans cesse. L'opération *Market Garden*, à Arnhem, est terminée. Ce ne fut pas le succès escompté ; beaucoup de morts et peu de victoires. L'état-major n'a pas tenu compte de la dernière information que nous avons envoyée et il y a eu un massacre.

Nous sommes arrivés il y a quelques heures dans la ville de Trondheim. Notre mission est simple : saboter le super cuirassé Tirpitz, fleuron de la flotte de guerre nazie.

La Royal Air Force essaie depuis 1942 de le couler ; cette année, en avril, un bombardement l'a sérieusement inquiété, mais il est toujours là. Telle une forteresse, immuable depuis des mois, il semble indestructible. Les Allemands l'on amené là, sur un haut-fond, pour que même dans le cas où il serait gravement touché, il se pose simplement au fond et reste une forteresse imprenable. Il ne sort pas du fjord ; depuis le début de la guerre, les nazis redoutent que nos sous-marins ne le coulent. Il est protégé par des filets anti sous-marins (on a aussi essayé ça) et des écrans de fumée. La Flak est évidement présente partout autour du fjord. Bref, mission compliquée, d'autant que ne sont admis à bord que les personnels artilleurs et quelques techniciens. Nous devrons donc

soit nous introduire en douce à son bord, soit y être admis ; et sur ce deuxième thème, notre colonelle a une idée diabolique.

C'est donc en uniforme de colonelle SS que mademoiselle Thorp se rend à l'état-major de l'Oberbefehlshaber [4] Dönitz, commandant en chef de la Kriegsmarine et proche d'Hitler. Comme il a en charge la défense de la partie marine du nord de l'Europe, son QG se trouve actuellement dans cette petite ville de Norvège.

Elle y arrive accompagnée comme il se doit de son aide de camp, Ralph, renommé Hans pour l'occasion. Elle se dit porteuse d'un ordre secret pour le grand amiral. L'homme est connu pour son implication dans le parti nazi et son élan démesuré pour les belles blondes. Notre colonelle blonde en uniforme d'officier SS devrait évidemment lui plaire. Elisabeth et moi avons pour ordre de passer pour des civils norvégiens refugiés sous l'aile rassurante du Reich.

Nous profitons donc de cette petite ville de pêcheurs en ce mois de novembre ensoleillé ; nous essayons surtout de répertorier les cibles pour nos pilotes qui devraient bientôt retenter de couler ce super vaisseau. Elisabeth doit aussi trouver un officier de bord, Roettre Kans et le séduire pour tenter une autre approche. Quant à moi, je vais essayer de me faufiler dans la population des prostituées du port pour y glaner des informations. Voici nos rôles bien définis.

Fættenfjord, Norvège *(10/11/1944, 19 h)*

Colonelle Thorp

Arborant un uniforme d'officier SS noir et argent, la blonde s'avance vers l'Oberbefehlshaber en faisant balancer sa croupe comme elle sait si bien le faire. L'homme, interpellé par cette apparition, ne la quitte pas des yeux. Qui est-elle, et que vient-elle faire si loin de Berlin ? Et surtout, pourquoi cette si divine créature se présente-t-elle devant lui avec cet air étrange, mélange d'autorité et

4. Grand-amiral

de salacité ? Cela, il n'en sait absolument rien ; son officier d'intendance lui a simplement annoncé qu'elle venait tout droit de Berlin avec un pli secret du Führer à son attention. Même si les communications radio ou téléphoniques sont peu sûres, pourquoi envoyer un lieutenant de la SS pour le porter ? Les idées du grand-amiral sont embrouillées ; cela fait presqu'un mois qu'il n'a pas dormi son saoul, trop occupé à maintenir les lignes d'approvisionnement marine en mer du Nord, et cette femme est si... si... si belle dans sa tenue noire !

Elle le salue de la manière la plus académique qui soit, tendant son bras bien droit et criant presque son « Heil Hitler » avec enthousiasme. Elle lui tend alors un pli aux armes du Reich. L'Oberbefehlshaber l'ouvre vite et en lit le contenu. La plume est bien celle de leur guide à tous. Il y dit simplement que s'il devait lui arriver malheur, il nomme le grand-amiral Dönitz comme successeur (N.D.L.R. : véridique). Un large sourire éclaire alors le visage de l'officier de marine : enfin le « patron » le reconnaît comme l'un des piliers du parti et de l'empire. Il s'enhardit à interroger la belle demoiselle blonde.

— Ne me dites pas que vous êtes venue de Berlin simplement pour me donner ce pli ? Quelle autre mission le Führer vous a-t-il confiée ?

Prenant une pose un peu plus détendue, elle lui annonce :

— Je dois vérifier l'état de nos défenses sur la côte et m'assurer de votre « bien-être » ; ordre du Führer lui-même.

L'homme de 55 ans semble surpris par la deuxième mission, mais il réagit rapidement :

— Nous irons inspecter ce que vous souhaiterez dès demain. Et pour ce qui est de mon... « bien-être », nous pouvons d'ores et déjà nous en occuper maintenant, dans ce bureau.

La belle blonde n'attend pas plus pour se « mettre au travail » ; elle déboutonne la veste de son uniforme, dévoilant à son partenaire une poitrine nue et libre sous le tissu noir, et fait rapidement glisser

sa jupe à ses pieds. C'est en petite tenue qu'elle se retrouve sous les yeux étonnés de Karl Dönitz, qui n'est pas insensible au charme de sa visiteuse. Elle avance vers lui, roulant des hanches et léchant sa lèvre avec un air de gourmandise.

— Vous venez de la Reichschule SS ?

— En effet ; j'étais dans cette école, puis j'ai occupé le poste de Lagerführerin [5] à Plaszów.

Impressionné, le grand-amiral ajoute :

— Vous êtes donc une fervente nazie, dévouée à la cause et au bien-être de vos camarades.

À demi nue, elle continue d'avancer et empoigne le sexe de l'Oberbefehlshaber à pleine main à travers le pantalon, constatant une belle érection. L'homme ne dit plus rien, et c'est dans un silence absolu qu'elle s'agenouille aux pieds de l'homme et entreprend d'ouvrir sa braguette pour en sortir un sexe déjà dur. Toujours sans un bruit, elle embouche l'engin et commence à le sucer goulûment. Mais l'homme est resté éloigné des femmes depuis fort longtemps, et son poste ne le lui laisse pas beaucoup de temps ; c'est pourquoi, après seulement quelques secondes du traitement offert par la divine blonde, le grand-amiral lâche sa semence dans la bouche de sa visiteuse SS. À peine a-t-il terminé de jouir qu'il range ses outils et, reprenant l'air suffisant d'un officier de son rang, il lance à sa partenaire encore à genoux :

— Bien. Le Führer a bien choisi son messager, et vous avez fait votre devoir de femme. Voici votre laissez-passer pour visiter nos défenses. Ne perdez pas de temps ; le Tirpitz a subi sa dernière attaque en avril : il résistera. Informez le haut commandement que je suis au meilleur de ma forme que je tiendrai mon rang.

Heureuse, le faux lieutenant de la SS quitte le bureau après avoir enfilé son uniforme, retrouvé un semblant de dignité et salué le brave Oberbefehlshaber qui ne restera pas dans son souvenir comme un amant, mais plutôt comme un éjaculateur précoce. Heureuse

5. Chef de camp.

parce qu'elle a obtenu ce qu'elle souhaitait : ce laissez-passer en bonne et due forme, et ce grâce à un vrai courrier du Führer intercepté il y a quelques jours. Heureuse aussi de ne pas avoir dû faire plus que cette petite fellation à cet homme qu'elle hait plus que tout et qu'elle aurait préféré abattre purement et simplement.

Cependant, et en attendant de pouvoir monter à bord du Tirpitz, ce super navire, elle a besoin d'un petit remontant ; et Ralph devrait faire l'affaire...

Fættenfjord, Norvège *(10/11/1944, 19 h)*

Uriel Blanke (Franck)

C'est ainsi que je me nomme ; enfin, c'est mon identité pour cette mission. Elisabeth est partie séduire le grand-amiral, et moi je dois passer pour un marin norvégien sans bateau et en errance dans ce port à la recherche de boulot et aussi d'une pute.

Pour les prostituées, pas de grandes difficultés : elles s'exposent, comme dans toutes les villes portuaires, sur les trottoirs de la grande rue, à la lumière des lampadaires, leurs maquillages outranciers et leurs tenues provocantes ne permettant pas de se tromper sur leur profession. L'idée, c'est d'en trouver une bavarde, qui a du succès auprès des matelots du Tirpitz. Donc soit une jeune et plus jolie que les autres, soit une plus expérimentée. N'ayant que peu de temps pour me décider et aucun autre moyen de faire un choix raisonné, j'erre dans la rue, cherchant du regard quelle fille pourrait être appréciée.

Mon errance m'amène vers l'un des bars de marins les plus fréquentés de la ville. À l'extérieur une fille se fait siffler, courtiser, des mains baladeuses viennent régulièrement lui caresser les flancs, mais elle renvoie les hommes les uns après les autres. L'un des éconduits lui lance en passant près de moi :

— Hé, bêcheuse, t'es qu'une pute : c'est grâce à nos bites que tu vis !

Et elle de lui répondre :

— La tienne est trop nauséabonde : je préfère attendre un beau gars que de bouffer grâce à la tienne.

L'homme aviné ne semble pas apprécier la rebuffade de la dame et tourne les talons pour retourner près d'elle. Il avance, le bras tendu vers l'arrière, prêt à la frapper. Il doit peser cent bons kilos, et la gifle qu'il lui assène la projette au sol. Il semble furieux et va pour frapper une nouvelle fois la femme au sol. J'attrape son bras et lui colle mon poing en pleine face. J'ai frappé fort, et j'entends craquer les os sous mes doigts. L'homme s'effondre immédiatement. Je le tire par le bras dans l'ombre de la ruelle avoisinante pour ne pas alerter les autres marins ou la police. Une fois le corps dans le recoin sombre, je m'avance vers la jeune femme. Son nez saigne, ses genoux meurtris sont ensanglantés et sa tenue déchirée. Même si elle fait le trottoir, elle est bien vêtue, et elle dénote un peu avec les autres putes de la rue.

Je l'aide à se relever ; elle me dit alors :

— Il ne faut pas rester là : c'est un marin du Tirpitz, on va se faire arrêter.

— Attendez-moi là un instant.

Je me retourne vers la zone d'ombre et entreprends de retirer sa tenue au matelot. L'uniforme sera un peu grand pour moi, mais je dois pouvoir en faire quelque chose. Je la rejoins avec l'uniforme de l'homme sous le bras, et devant sa mine interrogative je lui explique :

— Ils mettront sûrement plus longtemps à reconnaître un marin allemand s'ils le retrouvent. En attendant, nous serons loin.

Fættenfjord, Norvège *(10/11/1944, 19 h 30)*

Elisabeth et Roettre Kans

Elisa, quant à elle, doit retrouver dans cette bourgade – devenue ville de garnison – un officier de bord en charge de l'artillerie de Tirpitz. Pas simple quand on sait qu'elle est fort connue des Allemands pour son passé d'artiste et qu'il est possible qu'elle soit recherchée pour de multiples tentatives de meurtre sur le général von Vrykolakas et pour évasion. Mais elle n'en a cure : elle est obnubilée par sa mission et sa soif de vengeance à l'encontre du Reich.

Un fichu noué sur le crâne et un imper gris informe cachent aux yeux de tous quelle belle femme elle est. Elle avance dans les rues d'un pas déterminé, comme si elle savait exactement où elle se rendait. Ce n'est pas complètement le cas, mais cette démarche décourage les marins en goguette de l'approcher et évite ainsi qu'elle passe pour l'une de ces prostituées qui arpentent les trottoirs.

Elle sait quand même à peu près où elle va : les officiers se retrouvent dans une gargote du centre-ville, et à cette heure elle pense l'y trouver. Elle ne sait pas encore comment elle va provoquer la rencontre, mais son esprit tourne à plein régime et elle va trouver une solution. Elle réfléchit en marchant, tournant le problème dans tous les sens, quand elle voit l'entrée du club à quelques mètres.

La solution, ça y est, elle l'a. C'est risqué, c'est biscornu, mais elle est prête à tenter le coup : elle va encore jouer de sa notoriété et de sa plastique, souhaitant que les avis de recherche la concernant ne soient pas parvenus jusqu'ici.

Devant l'entrée, elle retire son fichu, son imper, et pousse la porte. À l'accueil, derrière un petit bureau et devant un rideau rouge sang, une jeune femme maquillée à outrance tient la caisse. Un peu surprise de voir entrer une femme dans l'établissement, elle lève un sourcil et se lève pour lui expliquer où elle se trouve, mais Elisabeth la prend de court :

— Mademoiselle Lysa von Tites. Veuillez m'annoncer à l'officier le plus gradé de vos invités.

La jeune femme, déstabilisée, ne dit rien, surprise par cette apparition. Elle écarte le rideau, et s'adressant à un colosse caché derrière la tenture, elle lui fait la commission.

À peine moins d'un minute après, un lieutenant de marine contourne le rideau et s'avance vers elle avec un immense sourire et, la casquette sous le bras, lui offre un baisemain des plus distingués.

— Oberleutnant Kans, Kriegsmarine, Heil Hitler !

— Heil Hitler ! Lysa von Tites, danseuse burlesque venue apporter un peu de réconfort à nos glorieux officiers de la Kriegsmarine.

Son sourire s'est encore élargi. L'invitant à entrer dans le club, il ajoute :

— C'est un immense honneur que vous nous faites ; souhaitez vous aller en loge ?

— Oui, mais je voulais d'abord prendre contact avec un officier qui, je le découvre, est un gentilhomme.

L'officier est bel homme. Une quarantaine d'années ; l'uniforme lui va à ravir, et il semble bien bâti. Un beau brun ténébreux, qui malgré sa présentation fort protocolaire, n'est pas – à ce que l'on sait – un fervent nazi. *« Tant mieux, parce que non seulement il va baiser une Juive, mais en plus elle n'a pas envie de le tuer. »* se dit Elisa.

Il l'accompagne dans les couloirs peu éclairés en direction de la loge, et malgré la pénombre elle sent son regard sur elle. Son sourire est un peu carnassier, mais il plaît à la jeune femme ; elle lui offre donc son plus beau sourire en attendant de lui offrir plus.

Elisabeth, redevenue pour l'instant Lysa, entre dans la loge et passe quelques minutes à reprendre ses esprits. Le pari est risqué : si un seul des officiers présent est au courant de l'avis de recherche, elle risque gros.

Après avoir fermé la porte, elle cherche dans la pièce quelques accessoires qui pourraient lui servir pour faire son numéro d'effeuillage,

prétexte à sa rencontre. Elle n'a rien apporté, et la penderie de ce petit cabaret, plus ou moins improvisée, ne lui fournit que peu de choix. Bon, avec un peu d'imagination elle va leur concocter un numéro simple, efficace, et pourquoi pas un plus osé que ce qui est proposé d'habitude.

Elle choisit rapidement une petite robe noire, très décolletée et courte sur le devant, laissant apparaître son porte-jarretelles et un éventail de dentelle assorti. Elle va garder ses escarpins et se fait une coiffure plus travaillée devant le miroir. Elle ajoute beaucoup de maquillage : du blanc sur le visage, du rose sur les joues, et un rouge très voyant sur les lèvres.

Elle sort de la loge ; son bel officier l'attend dans le couloir. Il l'accompagne derrière le rideau de la scène et lui dit :

— Pourrais-je caresser l'espoir de partager une coupe de champagne français avec vous après votre prestation ?

Avec un sourire, Lysa lui répond :

— Oui, si vous appréciez le numéro.

— Je vais de ce pas demander au pianiste un morceau plus enlevé !

Quelques secondes après, Lysa voit les lumières baisser dans la salle, le projecteur de poursuite se fixer sur la petite scène, le piano s'affoler. Elle pousse le rideau, apparaît aux yeux de tous et commence son numéro d'effeuillage burlesque.

Fættenfjord, Norvège *(10/11/1944, 20 h)*

Colonelle Thorp

Avec son grade allemand de Lagerführerin, la colonelle Thorp – pour l'occasion rebaptisée Lorentz – est un officier de la SS à part entière. C'est donc dans ce contexte que l'officier de liaison du grand-amiral l'a invitée à boire un verre dans le petit cabaret réservé aux officiers. Sa surprise est donc totale lorsqu'apparaît

sur scène sa camarade Elisabeth en tenue légère. Elle connaît bien la danseuse d'origine allemande et sait combien elle est inventive pour parvenir à ses objectifs ; mais là, elle l'a carrément bluffée.

Cachant sa surprise elle continue sa conversation sans intérêt avec son cavalier d'un soir, cherchant une faille, une ouverture lui permettant de monter à bord du cuirassier sans éveiller de soupçons. Mais la chose n'est pas simple ; Dönitz a donné des ordres : inspection, oui, visite du fleuron de la flotte, non.

Depuis plusieurs minutes son attention se porte sur un officier de marine, très brun et très beau, qui semble subjugué par Lysa. Délaissant son chaperon, elle s'en approche, tente d'engager la conversation, mais l'homme n'a d'yeux que pour le numéro burlesque. Il faut dire pour sa défense que non seulement tous les hommes de la pièce sont comme lui sous le charme, mais qu'en plus Lysa en rajoute beaucoup puisqu'elle vient de se débarrasser de sa culotte en la jetant au visage du beau marin. Ce n'est jamais le cas dans ce type de numéro, mais cela ne semble choquer personne.

— Lagerführerin Lorentz, SS ! salue alors mademoiselle Thorp pour attirer enfin l'attention de ce beau mâle.

— Oberleutnant Kans, Kriegsmarine. Excusez mon manque de savoir-vivre, Madame, mais cette Lysa me perturbe au plus haut point.

Enfin tourné vers elle, il ne cache pas son plaisir car la blonde est jolie et elle lui offre son plus joli sourire instantanément.

— Elle est divinement belle... C'est une amie ; si vous le souhaitez, nous pourrons, ensemble, mieux faire connaissance.

L'homme reste sans voix, et alors qu'elle se détourne de lui pour rejoindre son précédent cavalier, il détaille sans vergogne la ligne et les courbes de cette pulpeuse blonde qui vient de lui proposer une rencontre des plus... des plus... étonnantes en ces temps de guerre.

Fættenfjord, Norvège *(10/11/1944, 21 h)*

Uriel Blanke (Franck)

Je suis, de loin, la prostituée à qui j'ai sauvé la mise ; elle a accéléré le pas et reste à bonne distance de moi dans les rues pleines de monde. J'ai à peine eu le temps de la regarder tant tout cela s'est passé vite. D'un signe elle m'a fait comprendre de la suivre, ce que j'ai fait, portant sous le bras l'uniforme subtilisé, roulé en boule à l'envers.

Elle entre sous le porche sombre d'un bâtiment délabré, laissant la porte entrouverte. Je m'engouffre à sa suite et monte l'escalier derrière elle. Elle pousse la porte d'un appartement où j'entre précipitamment en fermant le loquet après mon passage. La prostituée se tourne enfin vers moi, souriante. Elle tire sur sa tignasse, et à ma plus grande surprise retire la perruque brune qui couvrait ses cheveux blonds frisés.

— Quel preux chevalier tu fais, Franck !

Je reste abasourdi en découvrant Simone sous ce déguisement.

— Toi ? Mais... je ne savais pas que tu étais sur ce coup toi aussi !

— Je suis arrivée là il y a déjà trois jours, mais les marins ne sont pas causants et pas bien fins.

Je m'assois sur le lit, toujours aussi surpris. Un rapide coup d'œil dans la pièce me permet d'évaluer un peu mieux la situation. Ce n'est qu'une chambre de bonne, chichement meublé, avec un lit, une armoire et un lavabo.

— Tu m'expliques ?

Elle prend le temps de finir de retirer son manteau puis, me regardant par-dessus son épaule, me dit :

— J'essaie comme toi d'en savoir plus. J'ai réussi à voler un bateau, et demain soir je vais poser des charges explosives avec Ralph près des filets anti sous-marins ; l'attaque est pour le 12.

Je comprends mieux sa présence, et surtout sa mission.

— Donne-moi cet uniforme ; je vais le bricoler pour le mettre à ta taille et changer le nom sur la veste.

Je lui tends les pièces de tissu volées à ce marin un peu entreprenant.

— Déshabille-toi pour l'essayer et que je l'ajuste.

Sans un mot, je me débarrasse de mon costume de tissu vert d'eau et me retrouve encore une fois devant la jolie blonde ne portant que mon caleçon de flanelle. Avec un regard amusé et un sourire coquin, Simone s'avance vers moi pour me redonner le pantalon. Au moment où je vais pour m'en saisir, elle le place derrière son dos d'un mouvement vif et se colle contre moi.

— T'es toujours aussi beau, toi, tu sais...

— Simone, on n'a pas le temps de jouer à ça !

— Si, bien sûr, dit-elle en posant ses lèvres sur les miennes.

Je lui rends son baiser, qui s'enflamme rapidement. Et me poussant sur le lit, elle s'allonge sur moi.

— Y'en a pas un qui a su me baiser comme toi à Arnhem !

Ma tête me dit qu'il faut s'occuper de la mission, mais ma queue me dit que c'est de la dame qu'il faut s'occuper. N'écoutant que ma queue (une fois n'est pas coutume), j'entreprends de la débarrasser de son corsage blanc largement échancré, faisant apparaître la naissance de ses petits seins bien ronds. Le soutien-gorge et le chemisier volent à l'autre bout de la pièce, et je suce avidement chacun de ses tétons, déjà bien dressés. Elle lance sa tête en arrière et gémit doucement sous mes caresses.

Mes deux mains dans son dos ne sont pas inactives : j'ai fait descendre la jupe sur sa croupe et entreprends de glisser mes mains sous la culotte de dentelle. J'empoigne ses jolies fesses à pleines mains et pousse vers le haut, de manière à ce que son sexe toujours caché par le tissu vienne frotter sur ma verge tendue, également prisonnière de mon dernier vêtement. N'y tenant plus, elle se redresse et quitte le lit pour enlever ses dernières pièces de tissu. Apparaissant alors entièrement nue et toujours parfaitement

épilée, elle retire mon caleçon en vitesse et, avec un air gourmand, elle contemple ma bite dressée et enfin libre.

— Putain, ce que j'en ai envie !

Joignant le geste à la parole, elle remonte sur le lit et, m'enjambant, s'empale directement sur ma queue. Dans un grand soupir elle enfonce l'engin au plus profond d'elle et pose ses mains sur mon torse.

— Je vais te baiser, mon beau soldat...

Elle commence alors à se balancer d'avant en arrière, me gardant fiché jusqu'à la garde dans sa chatte brûlante. La sensation est divine... Ne souhaitant pas la laisser en reste, je me redresse et reprends mes caresses buccales sur ses mamelons. Dans le même temps, ma main droite part caresser son postérieur ; glissant entre ses fesses, je cherche l'entrée de son anus. Elle bascule alors son bassin vers l'arrière pour me faciliter les recherches, et une fois l'un de mes doigts bien planté dans son cul, elle reprend ses mouvements de bassin, profitant ainsi de ces deux pénétrations simultanées.

Je déguste chaque centimètre de sa poitrine, me régalant de la pointe de ses seins tendus. Ma queue est à la fête elle aussi, et il me faut un effort surhumain pour ne pas jouir instantanément de ce qu'elle m'offre. Elle semble sur le point de jouir ; elle se met à monter et à descendre sur mon chibre de plus en plus vite. Je l'accompagne par des coups de bassin afin d'aller encore plus loin en elle. Sa jouissance éclate dans un long râle au moment même où je me laisse aller et expulse une belle quantité de foutre au plus profond de son vagin.

Elle se raidit et s'affale sur mon torse.

Nous restons enlacés quelques minutes tandis que je lui caresse les cheveux doucement.

— J'adore baiser avec toi... me dit elle à l'oreille. Tu es doué, et à l'écoute de mon corps : j'adore ! Ça ne se finira pas par un mariage, mais quand tout sera terminé, j'espère que l'on pourra enfin en profiter.

— Moi aussi j'aime bien, mais je ne suis vraiment pas fait pour la vie de couple. Et si nous reprenions notre mission ?

Sixième opération (2)

Fættenfjord, Norvège *(10/11/1944, 22 h)*

Elisabeth et Roettre Kans

Lysa termine son numéro burlesque presque nue sur la scénette du cabaret, lançant avec la main des baisers aux hommes et reculant vers le rideau, à moitié cachée derrière l'éventail de dentelle noire. Elle a bien sûr aperçu la colonelle Thorp et sa propre cible. Elles ne seront pas trop de deux pour obtenir un ausweis et monter à bord du Tirpitz.

Elle quitte la scène et court littéralement se réfugier dans sa loge. Maintenant qu'elle n'est plus sous les projecteurs, à moitié nue, elle a froid. Rapidement elle enfile une robe de chambre en satin rose qu'elle a dégotée dans la penderie. Un peu longue, mais en l'arrangeant un peu, très sexy. Elle sait que son hôte va venir la voir dans un instant.

On frappe à la porte. Après avoir vérifié sa tenue – le col ouvert, mais pas trop – elle ouvre au lieutenant... accompagné de mademoiselle Thorp. Cette dernière se présente sous l'identité de la Lagerführerin Lorentz et la félicite pour ce numéro des plus brûlants. Le lieutenant de marine la complimente également, les yeux perdus dans l'échancrure de son décolleté. Lysa dit alors :

— Peut-être que l'usage de nos prénoms simplifiera nos échanges ? Moi, c'est Lysa.

— Laura, annonce mademoiselle Thorp.

— Roettre, termine l'officier de marine.

Ces présentations terminées, Lysa ajoute simplement :

— Je n'ai rien d'autre à vous offrir que mon sourire, pas même un verre d'alcool.

L'homme saisit la perche tendue, et avec un sourire carnassier propose :

— Je vois bien une ou deux choses que vous pourriez m'offrir, à défaut d'un verre...

Et sa main de se tendre en direction de la jolie poitrine presque dévoilée par le tissu rose. Lysa ne bouge pas. L'homme avance vers elle, passe d'autorité sa main dans l'échancrure du vêtement et se saisit d'un sein à pleine main. Elisabeth soupire et bascule sa tête en arrière. Le beau brun en profite et se jette sur la gorge offerte à ses baisers.

— Nous pouvons peut-être partager, dit alors Laura en se collant derrière l'homme et entreprenant de lui caresser le sexe par-dessus son pantalon.

Il a déjà dégagé les épaules de la brune abandonnée dans ses bras, et le satin rose glisse jusqu'au sol, dévoilant Lysa simplement vêtue de ses bas et de son porte-jarretelles. Sa bouche quitte le cou qu'il embrassait depuis quelques secondes et descend vers les mamelons tendus de désir qui lui sont maintenant offerts. Mademoiselle Thorp, elle, a défait la ceinture du bellâtre, ouvert le pantalon tombé aux chevilles, aussitôt rejoint par le caleçon gris, et commence à le branler doucement.

— Alors, mon beau Lieutenant, vous sentez-vous capable d'honorer dignement deux femmes ?

— Au risque de paraître prétentieux, je le pense. Déshabillez-vous Laura ; je vous veux toute deux à l'identique.

La blonde sourit. *« Un peu prétentieux, le bonhomme... Voyons ce qu'il propose. »* Elle se débarrasse de son uniforme pour se retrouver dans la même tenue que sa camarade. Depuis l'épisode avec le grand-amiral, elle est franchement restée sur sa faim ; alors

elle espère bien qu'il va lui donner du plaisir. Lysa pose alors un pied sur le petit canapé, seul meuble de confort dans la pièce, et le regardant dans les yeux l'invite :

— Viens me goûter la chatte ; fais-moi jouir, mon beau prétentieux.

— Oui, fais donc la même chose... dit Laura en se positionnant de la même manière à côté de la brune.

Les deux femmes sont face au lieutenant, maintenant complètement nu, et côte à côte lui offrent leur clitoris à déguster. N'y tenant plus, l'officier s'agenouille entre elle deux et commence à lécher les deux sexes chacun tour à tour. L'une tout comme l'autre, elles ne sont pas longues avant de gémir sous les coups de langue précis du bel étalon. Laura attrape une touffe de cheveux de son amant et lui plaque la bouche d'autorité sur son clitoris. Lysa, abandonnée, s'en prend alors à la pulpeuse poitrine de sa blonde partenaire et dévore les deux mamelons déjà fièrement dressés. Laura se laisse aller au plaisir d'être ainsi dégustée et râle de plus belle jusqu'à atteindre l'orgasme. Elle flanche un peu sur ses jambes, mais sa coéquipière la soutient pour ne pas qu'elle s'effondre.

Une fois remise de son premier orgasme, elle lâche enfin la tête du lieutenant et d'autorité le plaque sur le sexe de la brune. Non content d'en avoir fait jouir une première, il s'attaque à la seconde avec le même entrain. Laura, toujours à la manœuvre, s'accroupit près de l'homme, saisit sa queue dans sa petite main et commence à le branler doucement. Lui, gémit doucement mais continue son œuvre. Elle se redresse et, cherchant dans la pièce, trouve une fine baguette de roseau.

— Debout, soldat ! Montrez fièrement votre corps d'Aryen !

Elle assortit son propos d'un petit coup cinglant de badine sur le cul du lieutenant. L'homme fouetté se relève d'un bond, prêt à dire quelque chose, mais le regard de la blonde et son attitude ont changé, et il devine une maîtresse femme qui ne va pas le laisser mener la danse. Cependant il semble apprécier la chose et,

se mettant au garde-à-vous, présente fièrement son bel engin. La blonde se tourne alors vers Lysa :

— Souhaitez-vous goûter à ce sucre d'orge nazi ?

La brune, restée quelque peu sur un plaisir montant, la regarde, scrute la belle queue qui lui est proposée, puis répond :

— Oui, Madame. Mais pouvez-vous lui fouetter le postérieur pour le motiver à donner plus ?

— Bien sûr. Mon petit nazi, tu vas te laisser sucer, mais je t'interdis de jouir : tu ne mérites pas.

Lysa s'avance et gobe avec gourmandise le gland violacé. Laura assène un coup sur le postérieur de l'homme, qui du coup avance son bassin et envahit brutalement la bouche de sa partenaire. Mais Lysa sait contenir ce type d'assaut et enfonce la queue au plus loin dans son gosier. Laura continue de lui fouetter le cul tout en commençant à se masturber.

Après quelques minutes de ce petit jeu, le lieutenant est au bord de l'explosion ; Lysa, qui le sait, retire sa bouche de la belle queue dégoulinante de bave.

— Baise-moi maintenant, mon beau militaire... dit-elle en s'agenouillant devant lui.

L'homme se tourne vers Laura pour obtenir son approbation. D'un signe de tête elle l'y autorise, mais lui désigne l'anus de la belle brune.

— Prépare-la avant, sinon tu risque de la défoncer. Au fait, toujours interdiction de jouir !

Il se penche alors sur les fesses de la brune et y glisse sa langue puis ses doigts, et quand la rosette secrète semble suffisamment souple, il se redresse pour y poser son gland. Il s'enfonce d'un coup, lentement, mais sans une seconde de répit pour Lysa qui gémit sous la poussée.

— Maintenant que tu es bien enfoncé en elle, je vais flageller tes couilles avec ma badine ; tu ne jouiras que lorsque je t'y autoriserai.

Il commence alors ses allers et retours dans le fondement de la brune, recevant par instants des petits coups de badine sur les testicules. Chaque coup provoque une décharge, et il pousse fort son engin dans sa partenaire qui est aux anges et râle son plaisir sans retenue. Lui, il commence à avoir beaucoup de difficultés à se retenir et couine alors que la blonde lui masse doucement les couilles.

Laura se penche alors à l'oreille du lieutenant et lui dit :

— Alors, mon beau matelot, tu nous emmèneras faire un tour sur ton beau bateau en échange de jouissances comme celles qui vont venir tout au long de cette nuit ?

— Oui... oh oui... Mais je vous en supplie : continuez, c'est divin !

La blonde se penche alors un peu plus bas derrière le mâle toujours en train de besogner le cul de Lysa ; elle lui écarte les fesses, et juste avant de poser sa langue sur sa corolle anale lui dit :

— Alors jouis maintenant, et nous te ferons bien plus.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 3 h)*

Uriel Blanke (Franck)

Ma montre sonne et me réveille. Belle invention américaine.

Je me tourne dans le lit, et au lieu d'y trouver le corps endormi de Simone, mes doigts ne trouvent qu'une feuille de papier. J'allume la lampe de chevet ; la pièce est toujours aussi minable. Je m'empare de la feuille. Simone m'a laissé quelques instructions :

Attaque imminente / Tu embarques à 5 h avec les 150 marins de permanence / J'ai changé le nom sur l'uniforme et ajusté la taille / Tu dois saboter les tourelles de proue ou la soute à obus / Attention : Mlle Thorp doit être à bord dans la matinée / Garde un peu de forces pour moi ce soir.

OK, alors ça y est, nous lançons l'opération.

Je me lève et trouve la tenue de matelot du Tirpitz ajustée par ma co-opératrice.

Après quelques ablutions, je sors du logement pour me faufiler dans les rues désertes à cette heure matinale ; il n'y a que quelques marins qui se pressent comme moi vers le quai pour remonter à bord.

Le comptage, la fouille, le quai, la navette qui nous amène vers le monstre d'acier, fleuron de la flotte nazie basé dans ce fjord depuis des mois. Il a résisté à l'attaque du mois d'avril ; j'espère que nous pourrons enfin le rendre inoffensif, car à lui seul il garde le seul port utilisable de mer du Nord.

Nous arrivons au pied du géant, et je commence l'escalade de l'échelle de corde qui me mène à son bord. La mer est relativement calme et les marins silencieux. Il faut dire que cette forteresse flottante en impose vraiment ; quel impression de puissance ! Une fois sur le pont, la sensation d'indestructibilité est encore plus marquante. Les précédentes attaques ont laissé des traces, mais elles semblent n'avoir qu'effleuré le monstre d'acier. Le grand-amiral Dönitz a raison de penser qu'il ne peut couler. Ancré au-dessus d'un haut-fond, même si on le coule il restera partiellement émergé et pourra continuer à défendre la zone.

Je me sens d'un coup tout petit. Comment faire pour aider à sa destruction ? Je continue de suivre les marins qui s'engouffrent dans les entrailles du monstre. En levant la tête, je vois dans la pénombre le drapeau de la marine militaire nazie, et du coup je retrouve ma hargne un instant disparue. Encore une fois je dois leur faire payer.

Pour mes parents, ma sœur, mon frère et sa propre famille. Enlevés en 1942 et déportés je ne sais où. Je veux leur faire payer.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 4 h)*

Simone et Ralph

La nuit est très sombre ; c'est souvent le cas en Norvège au mois de novembre. Les nuages sont bas, il fait froid, et le jour ne se lèvera que tard dans la matinée.

Ralph est sur la plage de galets, en uniforme. Même revêtu d'une épaisse capote, il se gèle en attendant sa comparse qui ne devrait plus tarder à le rejoindre. Mais les minutes avancent, et toujours pas un signe de Simone qui devrait être déjà là. Il ne peut pas agir seul : il faut diriger le petit bateau et placer les charges, le tout le plus discrètement possible dans le fjord sous surveillance des Allemands.

Il n'a évidemment aucun moyen de l'appeler : il ne peut pas faire de bruit car le premier bunker est à moins de 100 mètres et les soldats veillent. Pas de lumière non plus. Il avance dans le noir, trébuchant sur les galets, cherchant désespérément à rejoindre la route. Peut-être est-elle juste un peu plus loin, peut-être s'est-il trompé de quelques mètres ; mais avec la pénombre il ne peut pas voir si elle se trouve non loin de là à attendre elle aussi. Il avance dans le noir le plus discrètement possible. Un véhicule militaire est garé près de la route, non loin de l'endroit où il a laissé son vélo. Il ne parvient pas à voir le conducteur dans la voiture éteinte et sombre.

La voiture est occupée, c'est sûr : il entend du bruit. Mais de la butte de sable derrière laquelle il s'est caché, il ne distingue pas les occupants. Il observe un instant ; ses yeux parviennent à discerner quelques ombres qui se meuvent dans l'entourage du véhicule. Un soldat en uniforme vert-de-gris semble s'adonner a une activité d'ordre sexuel ; en deux mots, il baise. Ralph s'approche un peu plus, se glissant derrière une autre dune. L'homme baise Simone à l'arrière de la voiture, et elle ne semble pas du tout d'accord. Il la

tient par les cheveux et la prend allongée sur la banquette, portière ouverte.

Ralph se saisit de l'arme qu'il porte à la ceinture. Il avance discrètement, vise l'homme, et au moment où il va tirer une lumière vive l'éblouit. Des ordres fusent depuis le bunker. Il baisse son arme et, avançant vers les lumières, dit :

— J'ai vu ce qu'il se passe dans cette voiture et je venais contrôler ce soldat.

Un capitaine de la Wehrmacht s'avance vers lui et le véhicule. Voyant l'uniforme de Ralph, l'homme le salue et lui déclare :

— Je crois que c'est le soldat Hans qui a trouvé une poule ; il ne partage pas, ce petit salaud.

Ralph apostrophe l'homme toujours occupé à baiser Simone et qui n'a cure de ce qui se passe hors du véhicule.

— Alors, soldat, on abuse des autochtones ? Pourquoi vous la ramenez pas à l'intérieur, que nous puissions en profiter tous ? C'est parce qu'elle est trop laide ?

Hans tire alors la jeune femme par les cheveux pour la faire sortir du véhicule et l'oblige à avancer vers le bunker.

— Je l'ai trouvée qui rôdait dans le coin ; comme elle est mignonne et que par ici c'est toutes des putes, je me suis servi. Si ça vous tente, je l'ai pas trop abîmée.

Le capitaine sourit et lui dit :

— Fais-la rentrer : y a un ou deux gars qui ont besoin de se vider les couilles !

Ralph ajoute :

— Je viens aussi : elle a pas l'air mal, cette pute.

Simone est poussée à l'intérieur du local en béton. La première pièce est une salle commune. Il y a deux portes pour accéder aux chambrées des soldats et, dans le fond, l'accès à la pièce d'artillerie qui défend la côte. Hans pousse Simone au milieu de la pièce ; elle semble folle de rage et se débat, mais l'homme la maintient fortement. S'adressant aux soldats attablés, il lance :

— Tenez-la bien serrée. Elle est en colère, mais elle a dû en enfiler, des queues, car ça rentre tout seul !

Ralph, entré avec le capitaine et les deux protagonistes, ordonne alors :

— Je suis le plus gradé ; je passe en premier. Je vais me faire son cul : au moins je n'aurai pas l'impression de baiser une putain.

Les hommes de la Wehrmacht, reluquant les galons de sa veste, savent qu'il ne faut pas faire de vagues avec un officier d'état-major ; ils baissent la tête et acceptent ce droit de cuissage impromptu.

Ralph saisit une poignée de cheveux de la jolie blonde et la traîne vers l'angle de la pièce où trône le lit de camp du capitaine. Il la jette à genoux par terre. Elle redresse le haut de son corps, s'appuyant sur le lit. Ralph défait sa ceinture, sort son mandrin, et sans préavis il l'enfourne dans le sexe de la demoiselle et commence à la ramoner. Il glisse son autre main sous le ventre de la blonde, lui remet discrètement un objet entre les mains, puis il se redresse comme pour posséder le cul qu'il vient de dénuder.

Ralph tourne le dos à l'assistance qui maintenant se désintéresse de la scène, chaque soldat devant attendre son tour. Mais au lieu de prendre possession du postérieur offert, il sort de sa veste son Walther[6] équipé d'un silencieux, et le pose sur le dos de sa compagne, lui donnant ainsi le signal de l'action.

Ralph se retourne d'un bloc et fait feu ; il abat deux hommes à la suite, le violeur et l'un des soldats. Simone s'est saisie de l'arme que Ralph lui a glissée ; elle se tourne elle aussi, et dans le même mouvement que Ralph, abat le capitaine et le dernier homme. Les quatre hommes dans la pièce sont morts. Simone se redresse et remet ses vêtements en place ; Ralph, la queue toujours tendue, dit alors à Simone :

— Putain, j'aurais dû en profiter un peu plus ; pour une fois qu'on pouvait baiser ensemble...

6. Pistolet allemand.

— Ouais, range ton goupillon, on a du boulot, et on a du retard. En plus, on vient de se mettre une limite de temps : la relève débarquera ici à 7 heures.

— J'aurais vraiment dû te fourrer le cul ; maintenant, je vais devoir attendre !

— T'inquiète, mon grand, je te promets de me rattraper à notre retour.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 7h)*

Elisabeth et la colonelle Thorp

Après une nuit aussi « spéciale » avec les deux femmes, le lieutenant Kans ne peut plus rien leur refuser. Il leur fait délivrer des ausweis pour l'accompagner à bord ; l'une dans son uniforme de la SS, l'autre comme « invitée de la Kriegsmarine ». Elles embarquent donc à bord de la navette de 7 heures sur le quai et sont rapidement à bord de l'immense navire.

Le lieutenant Kans est affecté au PC des transmissions qui coordonne les défenses terrestres de la Flak, les unités aériennes protégeant la zone, et bien sûr l'artillerie de bord. Un poste-clé dans cette forteresse. Il commence à leur faire visiter le Tirpitz, expliquant la puissance de feu phénoménale du monstre, précisant qu'il y a presque 1 500 personnes à son bord, et finit par les conduire vers son PC de commande.

La brune Lysa, n'ayant pas le droit d'aller aussi loin dans la visite, est confiée à un matelot qui lui fait le plaisir de lui faire découvrir la proue du navire. Alors que le jeune marin boutonneux monte sur le garde-fou de métal à l'avant en hurlant « Je suis le Führer du Reich ! », elle en profite pour s'esquiver et trouve à se cacher près d'une tourelle d'artillerie, dans une soute remplie d'obus. Elle sort de son sac des outils dissimulés dans sa trousse

de maquillage et commence à trafiquer un rack d'obus pour le transformer en une bombe à retardement.

Pendant le même temps, sa brune complice visite le PC dont le lieutenant Kans est si fier. Il explique sa lourde charge de travail et les divers instruments que son équipe utilise. La colonelle Thorp fait mine de s'y intéresser, mais profite de chaque instant d'inattention de son hôte pour glisser le plus discrètement possible sous les divers appareils les boitiers qui lui ont été fournis. Ces boitiers vont empêcher, une fois activés, le fonctionnement du système de communication de la forteresse flottante.

Après plus de dix minutes passées dans cette petite pièce, le lieutenant propose à la jolie blonde une visite plus « personnelle » de sa cabine d'officier. La Lagerführerin Laura Lorentz accepte cette petite incartade et, avec une dernière œillade coquine au marin de garde dans la pièce, elle suit le beau brun dans une cabine toute proche.

À peine la porte passée, il se jette à ses pieds et lui lèche les chaussures en lui disant :

— Abusez de moi encore une fois, Laura !

— Voyons, Lieutenant, pas ici ; vos hommes entendraient vos cris : vous perdriez votre prestige.

Il se relève, et se redonnant un aspect digne il ajoute :

— Alors acceptez de me revoir dès demain.

— Demain, Lieutenant ? Mais je dois partir à l'aube : je rentre à Berlin. Raccompagnez-moi à terre.

Il se tourne pour ouvrir la porte de la cabine. Profitant de ce geste, la colonelle lui assène un coup sur le crâne avec la crosse de son Lüger ; le marin s'effondre à ses pieds sans un cri. Elle traîne le corps sur la couchette, le recouvre d'un drap et fait couler dans sa bouche le contenu de son petit vaporisateur de parfum ; le poison devrait l'achever dans moins de cinq minutes.

Elle quitte la cabine avec un air dégagé, faisant semblant de se rajuster comme après un moment « mouvementé », puis regagne

le pont supérieur et cherche des yeux sa comparse. Cette dernière revient de la proue au bras d'un jeune matelot.

— Je m'étais perdue, et ce jeune homme m'a permis de retrouver mon chemin.

Le matelot ajoute :

— Il ne fallait pas vous éloigner de moi : vous auriez pu vous perdre dans les soutes où je vous ai retrouvée.

— Merci encore, beau matelot ; vous nous raccompagnez à terre ?

Le jeune homme, fier d'avoir à son bras une si jolie créature, semble ne plus toucher le sol tant il est sur un nuage. Il commande plus qu'il ne demande au pilote de la navette de ramener ces deux femmes à terre. La belle blonde en uniforme SS plonge la main dans son uniforme et active le seul bouton d'un petit boitier caché dans la doublure de sa veste. La divine brune gratifie le matelot pubère d'un bisou sur le front et rejoint sa camarade en bas de l'échelle de coupe. En montant à bord de la navette qui doit les ramener à terre, Lysa remarque que le pilote du petit bateau la regarde avec intensité. Elle fait un signe discret à sa complice, qui dans un souffle lui dit :

— C'est Ralph.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 10 h)*

Simone

C'était un peu juste comme timing. Ralph et Simone ont dû faire vite après avoir quitté le bunker. Ils ont pris le petit bateau, et dans le noir total ont immergé quelques explosifs au niveau des filets anti sous-marins qui ferment le fjord. Ils sont rentrés vers 6 h 50, ont abandonné l'embarcation le plus loin possible de leur point de départ, puis longé la côte sur plusieurs kilomètres pour rejoindre la petite commune.

Ils se sont retrouvés dans la chambre un peu glauque que Simone a louée pour son séjour et se sont effondrés sur le lit ; la nuit avait été longue. La jolie blonde, égale à elle-même, dit alors à son compagnon :

— Chose promise, chose due ! Fous-toi à poil : je vais m'occuper de toi comme promis. Par contre, il faudra être doux avec moi : il m'a fait mal, l'autre salaud, cette nuit.

Malgré la fatigue d'une nuit passée à préparer l'attaque, l'homme est prêt à satisfaire au mieux la jolie Simone dont il a envie depuis longtemps. Ne voulant pas faire attendre la dame, il se débarrasse de son uniforme et se présente nu comme un ver devant elle, restée allongée sur le lit. Elle glisse sur la couverture, restant sur le dos, puis pose sa tête sur le rebord du lit et entreprend de déguster la paire de couilles présentée juste sous son nez.

Ralph apprécie la caresse ; ne voulant pas rester inactif, il fait remonter la jupe qui recouvre encore les jambes de la belle. Il est un peu surpris de trouver son sexe parfaitement épilé, mais ne fait aucun commentaire et commence à y plonger ses doigts. Elle soupire, ouvre les jambes, et avant de gober le gland elle lui dit :

— Doucement, Ralph : il m'a baisée violemment, et je suis sûrement toute pleine de bleus.

— Je ne vois rien, répond Ralph avec une pointe de malice ; je vais m'approcher pour vérifier.

Et alors qu'elle enfourne la belle queue de son camarade, ce dernier monte sur le lit et plonge son visage entre les cuisses de la blonde. Ils se dégustent ainsi l'un l'autre, mais ils ne tiennent pas longtemps : Ralph déverse sa semence après quelques minutes de ce 69 magique, et la jeune femme se laisse emporter par le plaisir tout en avalant le jus qui lui a envahi la bouche.

Ralph se laisse tomber près d'elle.

— Maintenant, il faut aller récupérer le reste de l'équipe ; je crois qu'ils sont tous à bord du cuirassé. Bricole-moi cet uniforme, je dois prendre la navette.

Harassée mais toujours impliquée, Simone entreprend de modifier la tenue de Ralph. Après une heure de couture, il peut enfiler un uniforme de capitaine de la Kriegsmarine.

— Tu as des armes ? demande-t-il.

— Oui, dans le plancher. Il y a une trappe sous le lit.

Les deux espions poussent le lit et sortent un sac de toile de la cache.

— Prends tout, on va peut-être en avoir besoin.

Ils quittent l'appartement et se dirigent vers le quai. Il est 9 h 30, et quelques marins attendent encore la navette. Ralph monte dans le bateau et se présente au caporal qui fait monter les passagers et contrôle leur identité comme relève de l'officier de quart. Le jeune caporal regarde Simone d'un œil interrogateur. Elle sort alors une carte de la Gestapo, monte d'autorité sur le petit navire et s'assoit parmi les marins qui, après avoir vu sa carte, n'osent même pas la regarder. Ralph, lui, monte vers le poste de pilotage et y pénètre sans préavis. Le bateau s'élance rapidement en direction du Tirpitz.

L'homme à la commande interroge Ralph tout en continuant de tenir la barre.

— Vous venez me relever ? Pourquoi ? Je n'ai pas fini mon quart.

— Il semblerait que la Gestapo a des questions à te poser.

L'homme change de couleur ; il a vu la jeune femme, et Ralph, d'un mouvement de tête, lui a désigné la passagère.

— Mais... je suis un bon nazi... un bon soldat... un bon Allemand. Pourquoi la Gestapo ?

— Je ne sais pas ; mais elle, c'est la pire que je connaisse.

Ralph ajoute à l'inquiétude de l'homme pour prendre l'ascendant.

— Je vais te relayer ; elle doit d'abord aller voir l'officier de propagande à bord, puis elle s'occupera de toi.

— ... s'occuper de moi ? Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Y a un bateau qui a été volé hier ; tu ne serais pas au courant ?

L'homme se défend contre les assertions de Ralph, sûrement honnêtement, mais Ralph s'en amuse et ajoute à la terreur qu'inspire le service de police que Simone est censée représenter.

Pendant ce temps, Simone a demandé aux matelots de se pousser vers l'avant pour lui laisser la place la plus à l'abri des embruns. Elle peut ainsi à loisir préparer son action, puisque les hommes lui tournent le dos.

Le bateau est à mi-parcours, au milieu du fjord ; on ne doit presque plus le distinguer depuis la terre, et pas encore depuis le navire. Elle se saisit d'un fusil-mitrailleur, se lève, et crie aux marins :

— Allez, hop ! Tout le monde descend maintenant.

Les hommes sont surpris ; ils ne comprennent pas immédiatement ce que la jolie blonde au sourire carnassier leur demande.

— À la flotte, les marins ! L'eau est fraîche, c'est bon pour les muscles.

Les hommes sont pétrifiés ; la plupart d'entre eux ne savent sûrement pas nager, et la température de l'eau dans les pays scandinaves en ce mois de novembre ne leur laisse que peu de chances, mais la jeune femme n'a aucune pitié :

— Allez, les Aryens : on se jette à la baille ou je flingue tout le monde !

Les uns après les autres, les marins sautent dans l'eau glacée alors que la navette s'éloigne à grande vitesse. Ralph a sorti son Lüger et menace maintenant le pilote.

— Allez, saute toi aussi. Au moins, t'as une chance ; avec elle, aucune.

L'homme s'exécute et Ralph prend les commandes. Simone vient alors s'installer dans la cabine près de lui.

— Bon débarras ! Il faut récupérer l'équipe et filer au plus vite.

Ralph, qui n'avait pas tout à fait prévu d'opérer ainsi, réfléchit un moment et lui répond :

— Ouais, les filles devraient être à bord ; par contre, je n'ai aucune idée de l'endroit où est Franck.

Sixième opération (3)

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 8 h)*

Uriel Blanke (Franck)

Cela fait maintenant plus d'une heure que je suis à bord ; impossible d'approcher des soutes où sont entreposées les munitions de cette forteresse. Trop de personnel et de soldats. Au détour d'un couloir, j'aperçois une jeune femme blonde aux cheveux ondulés qui porte un uniforme de la SS ; je pense alors à ma colonelle préférée, mais en m'approchant je prends conscience de mon erreur : la jeune femme n'est pas mademoiselle Thorp, mais elle est tout aussi jolie et avenante. Je la salue comme je le dois face à un officier, et elle me regarde avec insistance :

— Matelot, je ne vous connais pas. J'ai pourtant rencontré tous les membres de cet équipage ; présentez vous !

Je m'immobilise instantanément et lui lance :

— Matelot Blanke, affecté au premier pont, tourelle B. Arrivé hier de Berlin.

Elle tourne autour de moi, semblant chercher une faille.

— Je suis Kristina Goer, officier de propagande du bord. Vous devez impérativement venir me voir à mon bureau avant de prendre votre quart : je n'ai pas reçu de rapport sur vous.

Je prends un air penaud pour lui donner un semblant d'explication :

— Madame, je pense que le rapport a pu se perdre ; vous savez, Berlin est vraiment malmenée par l'alliance anti-allemande.

Une pirouette crédible, mais elle a toujours son air méfiant et tourne autour de moi comme un lion autour de sa proie.

— Dans mon bureau, au pas de course ! Pont 4, section 8.

Je pars immédiatement dans la direction indiquée, même si je m'éloigne de mon objectif ; mais j'ai un peu de temps, et il ne faudrait pas qu'elle me fasse arrêter. J'arrive rapidement à l'endroit indiqué et me poste au garde-à-vous devant la porte du bureau décorée de la croix gammée, attendant cet officier. Alors que je patiente, un très jeune marin arrive en courant jusqu'à moi.

— Un message urgent pour l'officier Goer !

Il me prend pour le planton de garde. Sans avoir l'air étonné, je lui dis :

— Donnez-le-moi ; je le lui transmets dès son retour.

Il me tend une feuille simplement pliée en deux, arrivée du PC transmission et repart aussitôt en courant. Je déplie le document et lis : *Visite général von Vrykolakas confirmée ce jour 11 h 00 à votre bord / Portez fièrement les couleurs du parti / Sécurité renforcée / Grand-Amiral Dönitz.*

La chance me sourirait-elle enfin ? Je range le papier dans la poche de mon pantalon, et cette fois-ci c'est le sourire de l'officier Goer qui me fait face.

— Entrez, matelot.

Je pousse la porte, me recule pour lui laisser le passage. J'en profite pour remarquer ses formes parfaites, puis j'entre à sa suite. Je referme la porte du carré, et passant son bras au-dessus de mon épaule, la femme ferme le loquet. Son visage est à quelques centimètres du mien, son parfum m'envahit les narines. Je vois sa lèvre rouge se pincer, puis elle se recule d'un mouvement vif et vient s'asseoir derrière son bureau.

Toujours debout, droit comme un I, le regard lointain, je ne bouge pas, attendant ses ordres.

— Repos, matelot, repos...

D'un coup elle semble lasse.

— Dans quel état est Berlin ?

Je lui réponds franchement (comme si j'en venais) :

— En ruines, bombardée chaque jour et chaque nuit, mais les Berlinois et le peuple allemand tiennent bon. Nous sommes forts et nous allons gagner cette bataille.

Elle baisse la tête, puis se redressant elle me fixe droit dans les yeux.

— C'est bien, vous avez le bon discours... Pourquoi êtes-vous ici ?

— Mon sous-marin a été coulé ; j'ai été réaffecté ici.

Son regard a perdu de son éclat. Elle se lève, me contourne, et une fois dans mon dos elle me murmure :

— Je n'ai plus la foi, plus le moral ; j'ai besoin de réconfort. Vous me semblez pouvoir répondre à ce désir.

Elle plaque une main sur mon torse, la seconde sur mon entre-jambe.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 11 h)*

Colonelle Thorp, Elisabeth, Ralph et Simone

La consigne est simple : on n'abandonne personne de vivant sur les lieux d'opération. Ce n'est pas une question d'honneur ou d'humanité, mais simplement une manière de s'assurer que personne ne parlera en cas de capture.

Les marins que Ralph et Simone ont débarqués de force sur le trajet qui les menait vers le Tirpitz risquaient d'être repêchés par des marins qui les auraient vus. Donc Ralph ne savait pas combien de temps ils avaient pour retrouver les deux « visiteuses » et Franck. Encore fallait-il être sûr que Franck avait pu monter à bord et mener sa propre part de l'action. Pourquoi donc Simone

avait foutu ces matelots par-dessus bord ? Pour prendre possession du petit bateau qui faisait la navette entre la côte et le cuirassier ? Ou simplement parce qu'elle était folle ?

Arrivé au niveau de l'échelle de coupe, Ralph remarque que les deux femmes qu'ils attendent sont en train de descendre pour les rejoindre. Pas d'autres passagers qu'elles deux. Elles ont reconnu Ralph, qui remet les moteurs en route pour quitter la zone au plus vite. Simone, cachée près de Ralph dans la cabine, se lève et file rejoindre ses deux comparses.

— Vous avez vu Franck ?

La colonelle lui répond :

— Non, mais le navire est tellement grand que nous avions peu de chance de le croiser. Nous avons fait ce que nous devions : dans une heure le système de communications du Tirpitz sera HS.

Et Elisabeth d'ajouter :

— Et le feu devrait se déclencher au même moment dans la soute à obus. Ça va foutre une sacrée pagaille !

Simone sourit et renchérit :

— Et nous avons un bateau pour aller déclencher les explosifs près des filets anti sous-marins et récupérer Franck vers 11 h 30 à la poupe de ce foutu bateau.

— À la poupe du Tirpitz ? demande Ralph.

Toute fière d'elle, la blonde précise :

— Oui, j'ai tout prévu. S'il n'est pas là, c'est qu'il est mort. Et nous aurons d'autres problèmes à gérer si tel est le cas.

Son air mystérieux intrigue ses trois compagnons.

— J'ai mis en place un plan de sauvetage pour Franck : un beau marin que j'ai un peu « retourné » doit l'aider à quitter le navire. Si j'ai bien fait mon boulot, il l'aidera... sinon il me balancera : Franck sera arrêté, et nous devrons faire au plus vite pour prendre le large.

Mademoiselle Thorp fronce son joli nez : le plan lui semble un peu bancal, mais elle n'a pas le temps d'en mettre un autre au point.

La vedette file maintenant à vive allure vers la zone nord du fjord, dont l'entrée est barrée par des filets empêchant les sous-marins alliés d'y pénétrer. Il leur faut se rapprocher pour que leur petit émetteur puisse être efficace et actionner les explosifs posés par Ralph et Simone pendant la nuit. Il faudra le faire à 15 heures précisément, heure du début de l'attaque alliée.

Ralph approche l'embarcation de la pointe de la côte pour y déposer au moins deux de ses passagères ; elles mettront en route l'émetteur depuis la terre ; lui, il retournera près du Tirpitz pour récupérer son acolyte.

Simone et la colonelle descendent du petit bateau, faisant signe à Ralph de reprendre le large. Elles partent se cacher immédiatement dans la forêt qui recouvre la côte. S'enfonçant sous les frondaisons, elles sont ainsi hors de vue d'un éventuel bateau de pêche ou de surveillance. Fatiguées par ces péripéties matinales, elles trouvent rapidement un endroit pour se poser et souffler enfin quelques heures.

Simone, toujours hyperactive, ne sait pas rester sans rien faire et ne cesse de parler à la colonelle, qui se lève d'un bond de la souche sur laquelle elle était assise, saisit Simone aux épaules et plaque sa bouche sur la sienne. Simone ouvre de grands yeux surpris, mais comme le baiser dure elle commence à le rendre avec fougue. Cette fois, c'est mademoiselle Thorp qui est surprise ; essayant de se défaire de l'emprise de la blonde vorace, elle recule, trébuche et s'affale sur le sol couvert de mousse, entraînant avec elle sa nouvelle partenaire.

Toute deux rient de bon cœur, puis les regards se croisent de nouveau et Simone prend cette fois-ci l'initiative et plonge vers le visage de son officier. Leurs langues se cherchent, se trouvent et se caressent. Les deux femmes semblent ne plus avoir cure de la

réalité et commencent à se caresser mutuellement, se découvrant des désirs cachés.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 10 h)*

Uriel Blanke (Franck)

Après m'avoir à moitié déshabillé, et toujours assis sur la chaise en face de son bureau, Kristina – l'officier de propagande – m'a longuement sucé la queue, lui donnant la dureté souhaitée, puis elle a retroussé sa jupe et sans plus de préliminaires s'est installé à califourchon sur moi et a commencé à me chevaucher. J'ai à peine eu le temps de prendre conscience qu'elle s'empalait, pas eu le temps de la saisir aux hanches que déjà elle s'est mise à jouir en râlant.

Même pas le temps de commencer à jouer avec son corps, qui sous l'uniforme me semble parfait, que déjà elle se redresse elle réajuste sa jupe qu'elle avait retroussée, passe sa main dans ses cheveux pour en vérifier la parfaite tenue et reprend son rôle d'officier de propagande. Elle doit avoir pas mal de plaisir à rattraper pour jouir aussi vite !

Je me redresse pour remettre mon pantalon, me tourne une seconde vers la porte pour me reboutonner, et lorsque je me rassois elle me met un pistolet sous le nez et en riant me dit :

— Je vous arrête, Lieutenant Franck Salomon !

Pas le temps de réagir. Comment a-t-elle su ? Au même moment entrent dans le petit bureau deux soldats armés de fusils-mitrailleurs. Impossible de lui échapper ; je suis fait comme un rat. On me menotte et on me traîne dans le couloir où, sans surprise, je me retrouve nez à nez avec le général von Vrykolakas. Il me salue poliment, puis en secouant la tête comme par dépit et avec un sourire il me dit simplement :

— Encore une fois, Lieutenant. Mais cette fois je tiens toute votre équipe.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 11 h 15)*

Colonelle Thorp et Simone

Les deux femmes s'amusent ; leurs bouches se dévorent, se découvrent, et leurs langues s'emmêlent. Les mains parcourent les corps, les seins sont palpés, les fesses pressées et les sexes explorés, mais cela ne dure pas bien longtemps. Les deux femmes allongées dans la mousse ont à peine le temps d'entendre un bruit de branches cassées que les commandos allemands les entourent. Armes automatiques à la main, sourire aux lèvres, les hommes se régalent de l'instant. Ils font se relever les deux femmes échevelées et à moitié dénudées.

L'officier leur annonce alors :

— Nous vous arrêtons pour espionnage, attentat contre le Reich, et comme vous portez des uniformes de notre prestigieuse armée, vous serez considérées comme des civils et non comme des soldats. Mesdames, veuillez nous suivre.

La dernière phrase fait froid dans le dos de la colonelle : en effet, être fait prisonnier en tant que civil autorise le régime nazi à tous les traitements possibles, les soldats étant un peu plus « protégés »... juste un peu. Les soldats embarquent les deux femmes sans leur laisser le temps de se redonner une apparence digne, et c'est sous les rires gras et les commentaires graveleux qu'elles montent à bord d'une vedette rapide qui vient d'arriver.

— Votre petit plan semble avoir foiré, glisse la colonelle à l'oreille de sa complice.

Simone ne répond pas ; elle sait qu'elle a été naïve et que son plan n'était pas solide. Du coup, toute son équipe va être prise par sa faute, et elle s'en veut terriblement.

L'un des hommes du commando s'approche d'elle, cigarette au bec et un sourire narquois au coin des lèvres.

— Alors les filles, on s'amusait ? Vous ne saviez pas quoi faire en nous attendant ?

Ni l'une ni l'autre ne relève la remarque graveleuse, et elles baissent la tête. Mais l'homme ne veut pas en rester là : il avance sa main vers le sein dénudé de mademoiselle Thorp qui l'arrête d'une tape violente sur les doigts. La réponse de l'homme est instantanée : il lui balance une gifle qui la fait tomber de son banc. Simone se lève pour s'interposer, mais un autre soldat la saisit par le bras pour la faire asseoir. Le premier tend la main à la femme au sol et l'aide à reprendre sa place.

— Elle a du caractère, la petite pute !

Simone fulmine et va pour répondre quand son officier, posant sa main sur sa cuisse, la retient et dit :

— Je ne suis pas une pute, mais officier de l'armée britannique. Veuillez vous comporter en gentlemen !

— Gentlemen ? Mon cul ! On vient de passer deux ans à Stalingrad et crois-moi, on en a baisées de plus rebelles que toi !

Sur ces mots il traîne sans ménagement son interlocutrice par le bras vers l'arrière du bateau.

Simone, toujours prompte à réagir, se lève et tente de s'interposer ; mais l'homme qui l'avait déjà retenue se lève à son tour et la gifle fortement.

— Si tu ne veux pas crever maintenant, tu te calmes. On tient votre complice sur le Tirpitz et on sait qu'il y en a encore deux autres. On a besoin de vous vivantes pour les attraper, alors tu t'assois et tu laisses faire.

Frottant sa joue, elle se relève et s'assoit. Vivantes : ils ont besoin de les interroger, et ils vont les tenir en vie encore un moment. Mademoiselle Thorp va subir un viol, on va sûrement les battre, les torturer, mais pour l'instant les Chleuhs les gardent vivantes.

Les cris qui lui parviennent de l'arrière du bateau, derrière le poste de pilotage, lui confirment que l'homme abuse de mademoiselle Thorp ; mais ce que ne sait pas encore Simone, c'est que les cris en question ne sont pas ceux d'une femme violée.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 11 h 45)*

Ralph et Elisabeth

Ralph fait avancer l'embarcation au plus près de la forteresse nautique allemande. Pas trop cependant, pour ne pas attirer l'attention. Au moment où il va couper le moteur de l'embarcation, un choc contre la coque le surprend.

— Tu as entendu ? lui lance Elisabeth.

Pas le temps de lui répondre que Ralph se retrouve avec un couteau de combat sous la gorge alors qu'il voit des hommes, en tenue de plongée, qui montent à bord de son petit bateau.

Des « marsouins » français : Ralph en reconnaît l'uniforme. Elisabeth aussi, et elle leur crie :

— Nous sommes des Britanniques !

Celui qui semble être l'officier arrête alors tout mouvement de ses hommes par un geste de la main. Il s'approche de la jolie brune et lui demande des codes d'identification afin de prouver que nous sommes bien ce qu'elle prétend.

Après quelques minutes d'une attente interminable – surtout pour Ralph dont la gorge est toujours menacée par une lame – l'officier les relâche enfin. Il explique alors que l'opération est avancée et que ses hommes sont pour la plupart sur la côte, à l'endroit précis où sont cachées les deux autres officiers britanniques.

Ralph, à son tour, explique leur mission. Il faut maintenant conjuguer leurs forces pour récupérer Franck, faire sauter les mines sous-marines pour détruire les filets, activer les brouillages et permettre ainsi l'assaut des sous-marins et des avions.

Les quatre hommes-grenouilles se cachent dans la petite cabine du bateau. Le colonel Vayda, l'officier français commandant ce petit détachement, appelle alors le reste de sa troupe restée à terre. Sans résultat. Ralph navigue lentement au large du monstre d'acier, cherchant du regard le moindre signe de vie de son ami. L'officier français lui dit alors :

— Restez à distance ; nous allons tenter de nous approcher du Tirpitz pour provoquer une diversion. Vous viendrez nous récupérer à la bordée quand tout aura pété ; votre ami en profitera sûrement.

— Je l'espère sincèrement, ajoute Elisabeth.

Les quatre soldats replongent dans les eaux froides de la mer du Nord et disparaissent rapidement.

Ralph et Elisabeth ne peuvent rien faire de plus pour le moment.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 12 h)*

Uriel Blanke (Franck)

Me voici bien pris ! Impossible de quitter les lieux, et je n'ai pas eu le temps d'activer le système de brouillage que ma comparse a discrètement mis en place. Nous avons été découverts, et j'ai bien peur que cette fois nous soyons dans une posture définitivement mortelle. Quoi qu'il arrive, dans quelques minutes, l'enfer va s'abattre sur ce bâtiment et ses occupants, moi y compris.

L'opération Tungsten du mois d'avril a échoué ; celle-ci doit aboutir coûte que coûte ! Et l'aviation va mettre le paquet : des bombes Tallboy, ce qui se fait de plus gros, et Dönitz sera bien forcé de constater que son navire n'est pas indestructible !

Pour le moment j'ai été enfermé dans un cachot à fond de cale et j'attends la visite de mon tortionnaire improbable. Ce général est décidément très difficile à tuer ; peut-être que si je parviens à le retenir assez longtemps dans les tréfonds du navire, il mourra avec moi sous les bombes anglaises. Mais pour le moment il doit

être occupé à retrouver mes camarades qui, je l'espère, auront de leur côté réussi leur part de la mission.

Quand la porte de ma cellule s'ouvre, je me suis préparé à toutes les éventualités, mais pas à celle-ci ! En effet, ce ne sont ni mes camarades attrapés par les commandos allemands, ni même ce général fort étrange : non, ce sont des hommes en tenue de plongée qui ouvrent ma cellule.

Après un échange rapide sur qui fait quoi, je les suis vers une incroyable issue. En effet, le Tirpitz possède sous sa ligne de flottaison un accès pour les plongeurs. Le commando de marins français l'a emprunté ; ils n'ont rencontré qu'une personne, avec le concours involontaire de laquelle ils m'ont assez facilement retrouvé. L'infortuné marin a pris ma place dans la cellule. Il faut dire que le plus gros de l'équipage du Tirpitz est à terre ; ne restent à bord que les artilleurs et le personnel nécessaire au fonctionnement minimum de la forteresse. Les fonds de cale sont donc des zones quasi désertes.

Portant toujours l'uniforme de la Kriegsmarine, je devance les marsouins, leur ouvrant le passage.

— Je vais activer tous les systèmes que mes camarades et moi avons mis sur ce bateau. Assurez-vous que nous pourrons nous échapper.

Le colonel Vayda me tend un pistolet Lüger pris, semble-t-il, au marin. Les quatre soldats d'élite filent préparer leur matériel et me dégotter de quoi les suivre. Il me faut juste éviter de croiser Kristina, l'officier de propagande nymphomane du bord, et surtout le général von Vrykolakas, même si je rêve de m'en débarrasser une bonne fois pour toutes.

Je remonte sur les ponts supérieurs et active les bombes et autres brouilleurs que nous avons positionnés. Ce n'est pas simple : je ne dois croiser aucun des hommes qui m'ont attrapé, aucun officier informé de ma présence à bord, tout en déambulant à des niveaux où j'ai toutes les chances d'être en leur présence. Mais

après quelques minutes de contorsions entre portes et coursives, les Français m'offrent une belle opportunité : en effet, une explosion qui me semble arriver de la poupe sème la panique à bord. Les marsouins ont dû provoquer une explosion dans la salle des moteurs car je croise de nombreux marins qui se dirigent vers cette zone.

Je profite donc de ce moment de confusion pour œuvrer. Une fois tous les systèmes activés, je me mets en chasse de ma cible préférée depuis quelque temps... et c'est en arrivant devant la cabine de l'officier Kristina Goer qu'enfin une opportunité se présente : la porte du bureau est fermée, mais les bruits qui proviennent de l'intérieur ne laissent aucun doute sur ce qui s'y passe.

Je pousse doucement la roue de métal qui fait office de loquet et passe la tête dans l'entrebâillement.

À genoux sur la couchette, la belle Kristina, la jupe relevée sur la taille et les seins à l'air, s'offre au général. Elle est comme je l'avais imaginée : fort bien faite. De beaux seins blancs, un cul bien rond, et des hanches qui donnent envie de s'y cramponner, ce que fait actuellement le général, sa queue ayant pris possession de sa féminité, en levrette. La jeune femme semble jouir pleinement de cette pénétration, fort active, de son supérieur.

J'entre alors dans la pièce, l'arme à la main.

— Cette fois, c'est moi qui suis navré pour vous, général.

Il sourit, se retire de sa compagne et se met debout près de la couche où il œuvrait. Il est presque nu. Son pantalon en tirebouchon sur ses bottes de cavalerie, le sexe toujours bien dressé, il ne semble pas affecté par l'humiliation que je lui inflige. Kristina, quant à elle, est rouge cramoisi. Au moment où elle se relève, sa jupe tombe à ses pieds, et son chemisier grand ouvert m'offre ses deux beaux seins en pâture.

Je me saisis alors des liens qui étaient précédemment les miens et attache le général aux pieds du bureau ; ce meuble étant fixé au sol, il ne pourra s'en défaire. J'hésite entre l'abattre froidement et le laisser là, mourir sous les bombes alliées. Quant à Kristina,

elle semble avoir retrouvé son aplomb malgré la situation et me regarde droit dans les yeux, froidement.

— Qu'allez-vous faire de moi ? me lance-t-elle ; vous n'irez pas loin, vous êtes en territoire hostile !

— T'inquiète, cocotte, je sais exactement ce que j'ai envie de faire.

Sous la menace de mon arme, je lui fais signe de reprendre la position qu'elle occupait quelques instants auparavant sur la couchette. Elle obtempère mollement.

— Je n'ai pas eu le temps de m'occuper dignement de vous tout à l'heure. Le temps me manque encore une fois, mais je vais vous offrir un moment sympathique.

Je passe un corde derrière ses genoux et, la forçant à les plier, les ramène presque contre sa poitrine. Je lie ensuite les mains de la belle Kristina, et la soulevant légèrement du sol, la suspends à la couchette supérieure qui jusque-là était repliée. Pour finir ma mise en scène, je brise la chaise de bois de son bureau et me saisis de l'un de ses pieds. Sans ménagement, je l'enfile dans son sexe encore dégoulinant de son activité avec l'officier allemand. Le godemichet improvisé se loge profondément en elle. Elle geint, plus de douleur que de plaisir. Je la bâillonne en lui fourrant sa propre culotte dans la bouche.

La scène me plaît. Elle ne peut se défaire du jouet que je lui ai imposé, suspendue qu'elle est à quelques centimètres du sol. Je pose alors sur sa tête la casquette de son général et la laisse ainsi. Quant à cet homme, ma décision est prise : je pose mon arme contre sa tempe et appuie sur la queue de détente. Il s'effondre sans un bruit.

Une seconde explosion vient interrompre ma mise en scène : c'est la soute à bombes qui vient d'être détruite. Il semblerait que nos préparatifs commencent à mettre la forteresse en péril ; il est temps pour moi de quitter les lieux. Je salue la dame d'un sourire et quitte la cabine en direction du pont principal.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 12 h)*

Simone et la colonelle Thorp

Silencieusement, l'homme arrive derrière le soldat qui tient la jolie blonde. Elle l'a aperçu mais n'a pas cessé de se débattre contre l'homme qui veut la violer. L'éclair d'une lame, et l'Allemand s'effondre avec un drôle de cri aigu. La colonelle Thorp sourit à son sauveur : un marsouin français, elle en a reconnu l'uniforme. Il pose un doigt sur ses lèvres pour lui demander de garder le silence. Deux autres soldats montent alors par le banc arrière de la vedette sur laquelle le commando allemand les ont fait embarquer.

Elle se recule et constate, en regardant par-dessus bord, que c'est un groupe d'une quinzaine d'hommes qui étaient accrochés derrière le bateau qui est en train d'envahir les lieux. Tous montent silencieusement et avancent vers la proue. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les Allemands se retrouvent prisonniers sur leur propre vedette. En quelques minutes, les Français ont ligoté leurs prisonniers et se sont rendus maîtres de l'embarcation. La vedette fait alors demi-tour pour revenir là où les deux jeunes femmes devaient patienter et finalement actionner l'émetteur qui activerait les bombes sous-marines.

Un lieutenant français annonce alors à la colonelle Thorp :

— Nous avons tout vu ; nous vous attendions un peu plus loin. Quand les Allemands vous ont fait prisonnières, nous étions là pour vous aider et avancer l'heure du début. Il faut détruire les filets immédiatement : nos sous-marins attendent pour attaquer le Tirpitz. Les bombardements commencent dans quelques minutes.

— Déposez-nous sur la pointe, nous allons faire ce qu'il faut.

Puis, se remémorant les mots du beau lieutenant, la jolie blonde rosit et lui dit :

— Vous avez « tout » vu ?

— Oui, Madame, tout. Et j'avoue que je serais curieux d'en voir plus...

Il arbore alors un large sourire en direction des deux femmes, puis leur lance un clin d'œil avant de reprendre un sérieux de mise.

— Simone ira déclencher l'émetteur avec deux de mes gars : j'ai ordre de vous garder près de moi.

Arrivés à la pointe du fjord, Simone et les deux soldats quittent le bord et filent vers leur cible.

— Nous viendrons les récupérer cette nuit, après l'attaque : à cet endroit ils sont en sécurité, il y a une heure, nous avons bousillé l'artillerie qui était installée là.

— Mais que vont-ils faire jusqu'à cette nuit ?

Le ténébreux lieutenant répond alors avec un immense sourire :

— Ils sont assez grands pour s'occuper sans nous. Et puis votre copine semble avoir un vrai appétit !

— Pff ! répond alors la belle officière avec un demi-sourire.

Fættenfjord, Norvège *(11/11/1944, 12 h 15)*

Ralph et Elisabeth

Ralph a entendu la première explosion. Il a scruté la bordée, mais aucune trace de Franck ni des Français. Puis la deuxième a retenti, et Elisabeth a pris les jumelles pour essayer d'apercevoir son ami parmi le fourmillement d'activité sur le pont principal. Mais toujours rien. Ils ont ensuite entendu le grondement des bombardiers en approche de leur cible. Elisabeth a commencé à s'énerver et à tourner en rond sur le petit bateau.

Cette fois, pas de petit choc contre la coque ; ou s'il y en a eu un, le vacarme des sirènes du Tirpitz mêlé aux cris et ordres lancés depuis le « château » l'ont couvert. Cela n'a pas empêché les commandos de marine français de monter à bord. Les quatre mêmes hommes en tenue de caoutchouc se sont hissés sur la vedette que barre Ralph.

Elisabeth, toujours les jumelles sur les yeux, continue de scruter le pont où s'enchaînent maintenant les explosions. Toujours pas de Franck en vue. D'un coup, elle sursaute : deux bras l'ont ceinturée fermement et une voix grave lui glisse à l'oreille :

— Tu cherches qui sur ce foutu bateau ?

Elle sourit et se détend. Franck est là contre elle. Elle lui offre son plus joli sourire, puis une vue sur son cul alors qu'elle fait demi-tour pour se rendre près de Ralph pour l'informer de la fin de cette épuisante mission.

Quelques minutes plus tard, l'enfer s'est déchaîné sur le Tirpitz, qui contrairement à ce que disait l'amiral Dönitz, n'a pas résisté. Non seulement il a été mis hors de combat, mais il s'est renversé sur le côté et non posé à plat sur les hauts-fonds.

L'Oberbefehlshaber Dönitz est bien devenu le successeur d'Adolphe Hitler, pendant 24 heures.

Le corps du général von Vrykolakas n'a jamais été retrouvé.

L'équipe, au complet, est retournée à Londres. Pour de nouvelles missions... mais c'est une autre histoire.

Notes

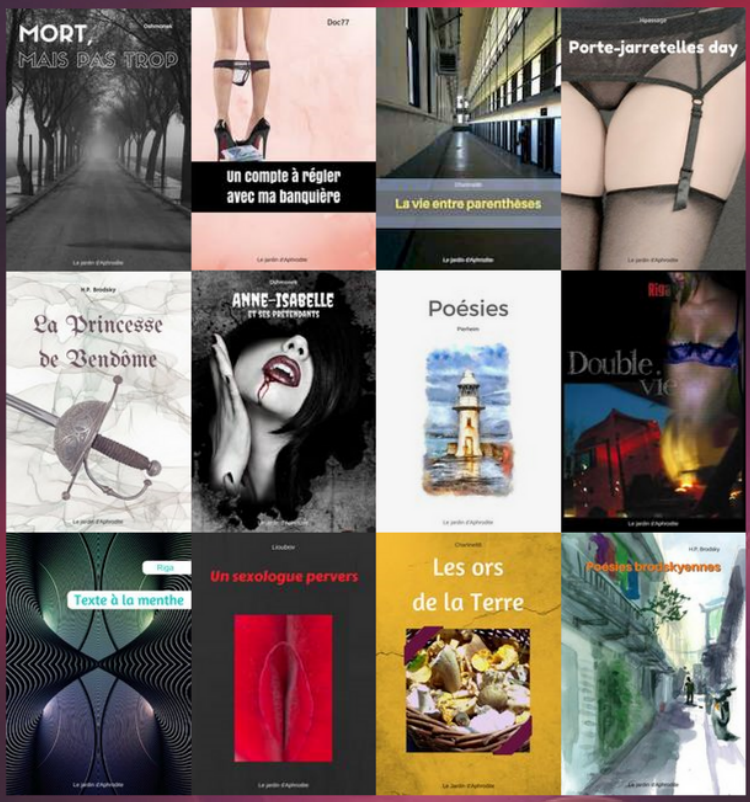
Le Tirpitz était protégé dans le Fættenfjord par des filets anti sous-marins et des écrans de fumée. Plusieurs tentatives infructueuses eurent lieu pour le détruire, en commençant par un bombardement (27 avril 1942), puis il fut finalement positionné au-dessus d'un haut-fond aplani pour la circonstance : ainsi, si le bâtiment était gravement touché, il irait simplement se poser sur le fond sans chavirer et demeurerait la forteresse qu'il était devenu.

Le Royal Air Force Bomber Command, après les bombardements de l'opération Tungsten du 3 avril 1944, eut raison du Tirpitz le 12/11/1944 par une attaque avec des bombes Tallboy perforantes de six tonnes. Contrairement aux espoirs de l'amiral Dönitz, le navire, touché dans une réserve de munitions, chavira. L'absence d'équipage autre que les artilleurs et les techniciens indispensables à l'alimentation du navire réduisit les pertes humaines. Bon nombre de marins, coincés à l'intérieur la coque retournée, furent sauvés grâce à la découpe de celle-ci, restée émergée du fait de la faible profondeur. On dénombra néanmoins 971 morts.

Le Tirpitz dans son fjord norvégien
(Source image : U.S. Naval Historical Center)

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite